



L'Ordre Des Vigiles

Max-André Rayjean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

M.-A. RAYJEAN

L'ORDRE DES VIGILES



fleuve noir

MAX-ANDRÉ RAYJEAN

L'ORDRE DES VIGILES

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

6, rue Garancière — Paris VI^e

CHAPITRE PREMIER

Un brouillard jaunâtre et puant traînait sur la ville endormie. Il irritait la gorge, le nez, les yeux. Il suffoquait.

Dans la nuit lugubre, silencieuse, les derniers passants se hâtaient comme des fantômes, épaules courbées, masques respiratoires sur le visage.

Le goudron des rues, des avenues, des trottoirs, luisait d'une humidité sale. Les façades des maisons étaient grises et l'agglomération déserte ressemblait à une cité abandonnée.

Pourtant, dix millions d'habitants s'entassaient dans les immeubles et les tours. Les appartements, les bureaux, les usines, étaient climatisés par un air dépollué en provenance d'une station de filtrage.

Il était onze heures trente du soir. Les gens ne s'attardaient jamais au-dehors à cause de la pollution et rentraient directement chez eux dès leur travail terminé.

Ils regardaient la télévision. Leurs yeux exprimaient la fatalité, le renoncement. Ils acceptaient la Ville telle qu'elle était, avec tous ses défauts, sa laideur. Ils ne connaissaient rien d'autre qu'un horizon bouché, un matelas de nuages bas, un air vicié.

Alors, dans de telles circonstances, ils délaissaient les terrasses, les balcons inutiles, et ne levaient jamais la tête vers le ciel où ils n'apercevaient aucune étoile.

Ils erraient comme des ombres dans la Cité cernée d'un Mur infranchissable.

On leur disait qu'ailleurs la pollution était encore bien plus grande. Ils le croyaient. Les images qu'ils recevaient sur leurs téléviseurs témoignaient dans ce sens.

Ils savaient simplement qu'un jour la « Chose » s'était abattue sur la Ville et que cela avait bouleversé leur environnement, leur mode de vie. Mais si on leur demandait ce qu'était la « Chose », ils ne répondaient pas.

Simplement parce qu'ils ne possédaient aucune explication. Chaque fois qu'ils en avaient cherché, ils s'étaient heurtés au Mur et aux Urbos.

Ceux-ci étaient des fonctionnaires inflexibles dont le rôle se

bornait à l'exécution des Règlements communautaires. Bien payés, ils exécutaient tous les ordres hiérarchiques et se sentaient privilégiés par rapport à d'autres catégories d'individus.

Ils étaient sans doute drogués. Leurs yeux vagues donnaient à leurs visages une expression hermétique, hébétée. On s'interrogeait sur leurs sentiments.

En tout cas personne ne les aimait. Quand ils apparaissaient, ils créaient le vide autour d'eux et cette cassure avec le reste de la population, ils la ressentaient comme un affront, une punition, une rancune.

Ils se déplaçaient à bord de véhicules électriques. Ils portaient des uniformes verdâtres, des bottes et des casquettes à visière. Ces habits sans élégance donnaient à leurs silhouettes des allures encore plus austères. Ils avaient une arme constamment pendue à leur ceinture.

Cette nuit-là, une patrouille surprit un couple qui se hâtait sur un trottoir.

Le projecteur du véhicule de police éblouit l'homme et la femme. Ces derniers se protégèrent de l'aveuglante clarté en mettant leurs mains en écran devant leurs paupières. Ils portaient des masques respiratoires sur le visage.

L'officier de patrouille, masqué lui aussi par nécessité, les salua sèchement :

— Vous avez un laissez-passer ?

L'homme tendit une carte d'identité. La femme aussi. Puis ils présentèrent un document.

L'officier braqua sa lampe sur les papiers. Il les examina avec soin, fronça un moment les sourcils, et marmonna :

— Hum ! Toubibs dans une Unité de Soins... Ça va. Vous êtes en règle.

Il était vulgaire, avec une tête d'abruti. Il fit signe à ses hommes de regagner le véhicule.

Les Urbos partirent.

Quand ils eurent tourné le coin de la rue, la femme tira son compagnon par le bras :

— Heureusement que nous avons un laissez-passer permanent...

— Oui, soupira le médecin. Sans cela, nous étions bons pour le poste de police.

À cette heure, les transports collectifs souterrains et de surface ne fonctionnaient plus. Aucun véhicule privé ne circulait, hormis quelques taxis pour privilégiés ou des voitures de fonctionnaires.

La nuit était calme, profondément triste et noire, envahie par le brouillard. Les lumières trouaient à peine la brume pesante. On se serait cru à Londres un soir de smog.

Le couple enfila une ruelle étroite qui montait légèrement. Sur une petite place aux réverbères vieillots, l'homme et la femme s'arrêtèrent. Avec méfiance, ils se retournèrent pour savoir si les Urbos ne les suivaient pas.

Rassurés, ils pénétrèrent sous un porche. Devant une loge de concierge, ils donnèrent un mot de passe et aussitôt la porte s'ouvrit. Ils ôtèrent leurs masques.

Le concierge les reconnut. Il les fit descendre dans une sorte de cave aménagée. Il y avait des bancs, une estrade, un bar et quelques tables. Un mobilier sommaire éclairé par une simple ampoule pendue au plafond.

C'était un « Cercle ». Un lieu de réunion secret, interdit par le Règlement.

Une douzaine de personnes bavardaient. Certaines avaient pris des risques en venant ici car elles n'avaient pas de laissez-passer. Naturellement, on discutait de choses dont il valait mieux qu'elles ne parviennent pas aux oreilles des Urbos.

Des choses toutes différentes de celles entendues en « surface ». On parlait écologie, pouvoirs, passé, avenir. On préparait peut-être le monde futur mais avec des moyens très limités. Car il était impensable de songer à une action véritablement révolutionnaire. Elle aurait péri dans l'œuf, à cause des Urbos tout-puissants.

Les Partisans n'avaient ni armes, ni complicités extérieures, ni structures. Ils s'organisaient à peine. D'ailleurs, leur lutte se portait principalement sur un autre terrain.

Ils parlaient beaucoup de la Zone Libre.

Comme si c'était le Pérou, ou le Paradis. En fait, ils imaginaient simplement ce que pouvait être cette Zone, au-delà du Mur de la Ville. Personne ne l'avait jamais visitée.

Les deux médecins cherchèrent des amis, les trouvèrent, et se dirigèrent vers eux. Leur figure se dérida et un sourire apparut même sur leurs lèvres. Ce qui était exceptionnel.

— Ah ! Karl... Marion..., salua le docteur.

Il serra les mains d'un homme et d'une femme qui se trouvaient au bar. Ils avaient une quarantaine d'années. Lui, était chimiste dans une Usine. Elle, ouvrière à la station de Filtrage d'Air. Ils étaient mariés et vivaient dans un appartement du centre.

Ils avaient connu les deux médecins au cours de visites à l'Unité de Soins du Quartier.

Ils avaient sympathisé tous les quatre. Très vite. Car leurs idées se rejoignaient. Et ils avaient décidé de faire quelque chose ensemble.

Ils fréquentaient donc le « Cercle », où se réunissaient des gens comme eux qui acceptaient mal leurs conditions de vie. Certes, ils ne préparaient pas une révolution car ils savaient bien qu'un soulèvement

serait impitoyablement maîtrisé par les Urbos, ces gardes-chiourmes extrêmement susceptibles.

Non. Ils voulaient passer en Zone Libre. Pour cela, il convenait de réunir beaucoup d'argent.

— Vous voulez boire quelque chose ? invita Karl Brook.

— Oui, acceptèrent les médecins. Un jus de fruit.

Ils burent en silence. Autour d'eux, les autres discutaient à voix basse. Cela produisait un brouhaha, un fond sonore qui contrastait avec le silence extérieur de la ville.

— Il fait un sale temps, observa Marion. Le brouillard ne se dissipe pas.

— Il ne se dissipe jamais, rectifia Mary Lang, la doctoresse. La pollution est permanente. Ils filtrent l'air des appartements. Ils pourraient filtrer aussi l'air extérieur, s'ils le voulaient. Seulement ils ne le veulent pas. Ils nous imposent la pollution, les masques et le Mur. C'est une triple contrainte.

— Vous le croyez vraiment ? demanda Karl, sceptique.

— Qui, j'en suis sûre, confirma Mary. Mais eux, les Responsables, ils vivent peut-être dans la Zone Libre.

— C'est insensé ! soupira Marion atrocement traumatisée. Ils nous gâchent notre vie, notre environnement. Pourquoi ?

— Nous n'en savons rien, dit Jef Mara, le médecin. J'espère que nous l'apprendrons quand nous aurons quitté la Ville.

— Si nous réussissons, glissa Karl avec gravité.

— Évidemment, admit Jef en haussant les épaules. D'autres ont réussi puisqu'ils ne sont jamais revenus.

— Hum ! douta Marion. Ils sont peut-être morts...

Comme Mary constatait que leurs amis versaient dans le pessimisme, elle secoua cette apathie en affichant un visage serein.

— J'ai confiance en Jaobé, le Passeur. Il paraît que c'est un des meilleurs.

— Il est cher, remarqua Karl en grimaçant. Très cher.

— D'accord, concéda Mary Lang. Mais avons-nous d'autres choix ?

Ils reconnurent que non. Alors ils semblaient bien décidés à tenter l'aventure qui devait en principe les conduire de l'autre côté du Mur.

Ils attendaient Jaobé. Celui-ci avait promis de venir vers deux heures du matin. Comment diable s'y prenait-il pour avoir un laissez-passer alors qu'il n'avait aucun travail bien « défini » ? C'était une sorte d'aventurier qui ne traitait pas des affaires avec n'importe qui. Extrêmement méfiant, il prenait toujours ses précautions à l'avance et faisait signer une « décharge » à ses « clients ». Il ne garantissait pas le succès de l'opération et déclinait toute responsabilité.

Il ne se mouillait pas. Quand on lui demandait s'il connaissait la Zone Libre, il répondait négativement. De toute façon, il n'emmenait pas les « évadés » jusqu'au bout, sinon il lui serait impossible de retourner dans la ville.

Or, il ne se passait pas de la Ville. Il s'y sentait bien et surtout utile. Avec son trafic, il gagnait beaucoup d'argent. Bref, il se « débrouillait ».

Il arriva au Cercle vers trois heures du matin. Il s'excusa de son retard et expliqua qu'il avait dû faire un détour à cause d'une patrouille.

Il avait une quarantaine d'années. Une barbe noire assez bien taillée et une moustache. Deux grands yeux marron éclairaient son visage. Des rides burinaient son front et même dans la salle, il n'ôta pas la casquette vissée immuablement sur sa tête.

Une casquette en tissu, à visière courte, d'un vert foncé comme en portaient jadis les fantassins ou les commandos.

Trapu, musclé, il faisait du sport. À sa ceinture pendait l'indispensable masque respiratoire pour circuler dans la Ville puante.

Il avait aussi une vareuse et un pantalon vert. On aurait dit un soldat ou un Urbo. En réalité il travaillait pour son propre compte.

Au Cercle, il connaissait tout le monde. Il venait souvent. Il serra des mains. Puis il se dirigea vers le bar, reconnut Mary Lang et lui adressa un sourire.

Il s'assit à côté d'elle, sur un haut tabouret, et commanda un verre d'alcool. Il regarda Jef Mara, puis Karl et Marion Brook.

Il trempa ses lèvres dans son verre :

— Vos amis ? marmonna-t-il dans sa moustache.

— Oui, apprit Mary.

Elle présenta ses compagnons. La glace se rompit. Jaobé n'avait pas l'habitude des politesses et il grogna simplement une sorte de bonjour.

Il trouvait Mary à son goût. Jolie, blonde, avec une peau blanche. Des lèvres un peu épaisses. Mais elle était trop intelligente pour lui. Trop scientifique. Il aimait les gens plus simples. Et puis par principe, il ne baratainait pas ses clientes.

Il passa vite aux choses pratiques. Il était expéditif et ne perdait pas le Nord. Sans ça il ferait faillite.

— Vous avez l'argent ?

Apparemment le plus réticent, sans doute parce que le moins fortuné, Karl fronça les sourcils et observa :

— Quelles garanties nous donnez-vous ?

— Aucune, répondit Jaobé. C'est à prendre ou à laisser. Je vous l'ai déjà dit. Mon tarif ne se marchande pas.

Marion soupira et sa main chercha celle de son mari. Elle apaisa

les craintes :

— Allons, tout se passera bien... Donne l'argent, Karl. Le plus tôt sera le mieux.

Le chimiste tira une enveloppe de sa poche et la remit à Jaobé. Celui-ci l'ouvrit, compta les billets sans se presser, comme s'il avait le temps. Il gardait un calme extraordinaire et cette attitude démontrait des nerfs d'acier. C'était bel et bien un individu rompu à toutes les aventures, aux échecs comme aux succès, aux risques comme à la sécurité. Il s'adaptait à toutes les sauces.

— Vous êtes cher, répéta Karl Brook en achevant son verre. Cet argent représente pour nous beaucoup de sacrifices...

Jaobé était insensible à la pitié. Il n'avait aucun scrupule. Il hocha la tête :

— Mes clients me racontent tous la même chose. Je ne les oblige pas à quitter la ville. Ils ont l'argent ou ils ne l'ont pas. Peu importe où ils le trouvent.

Jef et Mary tendirent aussi leur enveloppe. Cela faisait au total une somme assez coquette pour le Passeur. Quelque chose comme une année de salaire moyen. Évidemment, il expliqua que son travail « marginal », s'il rapportait gros, pouvait sombrer à tout instant et aucune loi sociale ne le protégeait. Il lui fallait donc des « compensations ».

Ils se fixèrent rendez-vous pour demain soir, à la Porte 3. C'était le moment où les Urbos étaient le moins nombreux dans le secteur, grâce au jeu des patrouilles et des relèves.

Et puis, Jaobé avait évidemment un plan. Il quitta le Cercle et quand il eut disparu, Mary demanda à ses amis :

— Comment le trouvez-vous ?

Karl et Marion haussèrent les épaules. Jef ne répondit pas. La doctoresse précisa, car elle sentait une méfiance :

— Je veux dire, hormis son penchant pour l'argent, vous fait-il bonne impression ?

— Assez, avoua Jef Mara. Il paraît franc, décidé. Mais c'est peut-être simplement un simulateur. Où diable l'avez-vous déniché, Mary ?

— Oh ! Un jour, il s'est présenté à l'Unité de Soins. J'étais de garde. Il avait des difficultés respiratoires, ce qui n'est pas rare de nos jours. Bronchite chronique. Je l'ai soigné. Nous avons bavardé et même sympathisé. Il m'a avoué qu'il était « passeur » et j'ai sauté sur l'occasion.

— Il n'a pas eu peur que vous le dénonciez ?

— Non, dit Mary. Parce que je n'aurais jamais fait cela. Je trouve que c'est indigne. Quand je lui ai expliqué que j'aimerais vivre ailleurs que dans la Ville polluée et hideuse, il m'a suggéré de me faire passer en Zone Libre...

Marion s'approcha de la doctoresse et l'embrassa. Elles étaient amies toutes les deux.

— Merci, Mary. Karl et moi, nous allons enfin revoir Steve...

Steve, c'était le fils des Brook. Le fils unique. Il avait une vingtaine d'années et il était déjà en Zone Libre. Il avait trouvé de quoi payer un passeur.

Depuis, ils n'en avaient plus de nouvelles. Ils ignoraient s'il avait réussi. S'il était mort ou vivant.

Alors ils avaient économisé de l'argent pour Jaobé. Ils s'accrochaient à un espoir. Mais n'était-ce pas un rêve chimérique ?

Tant d'autres étaient passés en Zone Libre. Ils n'étaient jamais revenus dans la Ville. Pourtant leur mort n'était pas évidente.

Au fond, s'ils étaient heureux, LÀ-BAS, au-delà du Mur ? S'ils vivaient quelque chose de nouveau ?

La Cité avait plusieurs portes.

Quatre, exactement. Au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest. La porte 3 se situait au Sud.

En réalité ces issues ne servaient qu'aux Urbos ou aux Fonctionnaires puisqu'un Mur entourait l'immense agglomération et qu'il était interdit de le franchir.

Les dix millions d'habitants restaient cloîtrés dans la Ville et l'explication paraissait simple : l'extérieur était encore plus pollué. D'ailleurs, les écrans de télévision montraient sans gêne une campagne totalement à l'abandon, où ne poussait ni arbre, ni fleur, ni herbe. Un véritable désert. Une terre aride, caillouteuse, saturée par une atmosphère jaunâtre...

Alors, où était la Zone Libre ? Plus loin ? Bien plus loin ? À des centaines, voire des milliers de kilomètres ?

En surface, on ne parlait jamais de la Zone Libre. Le mot ne se prononçait que dans les Cercles, les réunions d'amis ou de famille. Officiellement, la Zone Libre n'existait qu'en imagination.

C'était un leurre, une utopie, un rêve, une invention. La planète entière était polluée.

Cette nuit-là ressemblait aux autres. Noire, avec un brouillard tenace, puant. Les étoiles ne brillaient pas plus que d'habitude. Elles étaient inexistantes.

Les rues se vidaient à mesure que l'heure s'avancait. On percevait parfois le martèlement de bottes d'une patrouille. La Ville s'étouffait dans un couvre-feu perpétuel, une sorte de loi martiale sans fin.

Était-ce un état de siège permanent ? Une mise en quarantaine à rallonge ? Ou simplement une nouvelle façon de gouverner ?

Les habitants avaient perdu la mémoire. On leur disait que c'était à cause de la pollution. Ils ne se souvenaient pas de leur passé. Ils croyaient que la Ville avait toujours été comme ça.

Le Mur les intriguait, bien sûr, mais personne ne cherchait à le franchir. Ils acceptaient cette claustrophobie en espérant qu'un jour elle prendrait fin. Mais ils ne savaient pas quand.

Le Mur était sans doute en béton. Le brouillard avait déposé sur toute sa surface une pellicule grisâtre. Il était donc gris, comme la Cité.

Il mesurait au moins six mètres de haut. Sur son sommet, on apercevait une clôture électrifiée. Il était donc impossible de l'escalader. Ceux qui avaient essayé, à l'aide de cordes, étaient morts électrocutés.

Ce soir, la nuit de juin était plutôt tiède. Les habitants redoutaient la venue de l'été. Parce que, à cause de la chaleur, la pollution s'accroissait davantage.

Jaobé et ses clients longeaient le Mur. Ils portaient des masques respiratoires, évidemment. Dans la rue circulaire qui entourait la Ville, ils ne rencontrèrent pas une seule patrouille.

Le hasard les servait. Et peut-être la chance.

Ils parvinrent en vue de la porte 3. Ce n'était pas une porte avec de gros battants ou un panneau coulissant. Il s'agissait d'une sorte de sas, avec d'épaisses parois de verre.

Et puis il y avait un poste de garde dans le « passage ». Un poste avec tout un attirail électronique, qui filtrait les entrées et les sorties. Bien sûr, personne ne quittait l'agglomération sans laissez-passer spécial.

Les habitants étaient-ils donc prisonniers ou retenus en otages ? Les privait-on volontairement de liberté ou bien la Cité était-elle assiégée par un ennemi qu'on ne pouvait repousser ? Une « épidémie » isolait-elle la Ville du reste de la planète ?

Les Pouvoirs Publics gardaient le silence. La pollution inévitable expliquait-elle vraiment tout ? Certainement pas. Il y avait « autre chose ». Mais quoi ?

C'était bien pour savoir que les Cercles secrets se constituaient. Pour l'instant, le mystère subsistait. Pour obtenir une image de la vérité, il fallait franchir le Mur et gagner la Zone Libre.

Jaobé portait une grosse musette en bandoulière tandis que ses clients avaient les mains vides. La musette suscitait chez Jef un certain intérêt mais il se tut et ne posa aucune question.

D'ailleurs, le Passeur s'éloigna carrément du groupe. Il marcha vers la Porte et pénétra même dans le poste de garde.

Karl se renfonça dans un recoin noir, entraînant sa femme avec lui. Il observa :

— Il a du culot ! Il n'a aucune autorisation. Il se fera refouler par les Urbos.

En fait, le conciliabule avec les Gardes se prolongeait. À travers la paroi de verre, nos amis virent Jaobé qui tirait de l'argent de sa poche et le distribuait aux Urbos. Ceux-ci hochaient la tête et semblaient peu empressés.

Enfin, ils raflèrent les billets de banque.

Alors, l'Aventurier ressortit du poste de garde. Il appela ses clients d'une voix victorieuse :

— Venez !

Jef, Mary et les Brook coururent vers la Porte, rejoignirent leur guide : Ils louchèrent avec appréhension vers les trois Urbos qui dans la cabine semblaient somnoler.

— C'est dégueulasse ! comprit Karl, écoeuré. On achète aussi les consciences.

Jaobé haussa les épaules. Les scrupules ne l'étouffaient pas.

— Ce n'est pas toujours facile. Mais il se trouve que je connais certains Gardes et comme tout homme, ils sont sensibles à l'argent. D'autres, par contre, se montreraient intraitables. Mon tarif n'est donc pas excessif quand j'ai payé tous mes frais.

Il ajouta :

— Dépêchons-nous avant que les Urbos ne changent d'avis ou qu'ils soient relevés. Ils ferment les yeux. Après tout, ils savent très bien que vous ne reviendrez jamais dans la Ville, une fois la porte franchie. Je tiens à vous le rappeler. Et si l'un d'entre vous se dégonfle, qu'il le fasse maintenant. Après, ce sera trop tard.

Karl se raidit en se mordant les lèvres :

— Vous n'y songez pas ! Nous avons payé notre « passage ». Nous irons jusqu'au bout... Enfin, le plus loin possible.

Jef, Mary et Marion inclinèrent affirmativement la tête. Ils étaient bel et bien décidés, malgré les énormes risques.

Ils se retournèrent une dernière fois vers la Cité, n'eurent aucun regret pour ce qu'ils laissaient, et pénétrèrent dans le sas à la suite de Jaobé.

Les Urbos restèrent somnolents.

Nos amis se trouvèrent vite devant une lourde porte d'acier aussi infranchissable que le Mur. Comme elle ne s'ouvrait pas, ils furent découragés.

Jaobé les tira par le bras :

— Par ici ! L'accès à la Zone Libre est conditionné par toute une série de pièges. Nous ne pouvons pas y échapper. À mon avis, les Portes ne s'ouvrent pratiquement jamais. Je crois que la Ville vit entièrement en circuit fermé...

Ils tournèrent à droite.

Ils empruntèrent un long et étroit couloir bas où ils durent se baisser. En tête, le Passeur braquait une lampe électrique, éclairant le chemin.

Comme Jef était derrière lui, il demanda :

— Vous viendrez avec nous, si nous réussissons ?

L'Aventurier s'arrêta. Il fit volte-face. Ses yeux brillèrent dans le halo de la lampe. On devinait que la question ne lui plaisait pas.

— Non, répondit-il sèchement. Les Passeurs sont peu nombreux. Ils se dévouent pour leurs clients...

— Un sacerdoce ? observa Mary.

Jaobé haussa les épaules :

— Je pense surtout que les Passeurs aiment le risque et l'ambiance de la Ville. En Zone libre, ce n'est plus pareil.

— Vous savez quelque chose sur la Zone Libre ? interrogea Marion avec émotion.

— Non. Presque rien. Sinon qu'il faut s'acclimater. Au début, il paraît que c'est terrible et on regrette vite la Pollution.

Les quatre candidats restèrent néanmoins décidés bien qu'ils ignoraient vers quoi ils se dirigeaient exactement.

Jaobé les regarda avec condescendance.

— Je vous abandonnerai à la Frontière. Si j'allais plus loin, je n'aurais aucune chance de revenir.

Il se tapa le ventre du plat de ses mains :

— Or, la Ville, je l'ai dans les tripes. Je ne pourrais pas vivre ailleurs que dans une atmosphère pestilentielle. Mon organisme est drogué par la pollution. Là-bas, vous comprenez...

— Il soupira en ajoutant avec vivacité :

— Non, vous ne comprenez pas. Et ça vaut mieux ainsi...

Il fit encore quelques pas en avant puis il stoppa tout net. Il écarta les bras :

— Attention ! Voici la première difficulté...

CHAPITRE II

Il braqua sa lampe sur un long cylindre obscur.

Apparemment, c'était une sorte de gros boyau aux parois métallisées, comme une canalisation. Mais à quoi servait-il ?

Jaobé sourit. Il s'écarta pour permettre à Jef d'accéder au cylindre. Il tendit le bras :

— Allez-y le premier.

Le docteur hésita, méfiant :

— Vous parliez de la première difficulté, à l'instant. De quoi s'agit-il ?

— Rien de dangereux. C'est simplement pour nous mettre dans l'ambiance. Je vous signale que nous ne pouvons plus retourner en arrière. Au poste de garde, les Urbos de la Porte 3 nous arrêteraient.

— Hum ! fit Jef avec une grimace. Nous sommes coincés dans une filière. On nous a laissés entrer. Mais on ne ressort pas.

— Vous le saviez, argua l'aventurier. Je n'y peux rien.

Le médecin chercha un encouragement dans les yeux de Mary Lang. Avec confiance, il se jeta dans le cylindre.

Aussitôt, une terrible sensation l'assaillit. Il eut l'impression de « flotter ». D'ailleurs, il constata très vite que ses pieds ne touchaient plus le sol. Or, plus il gesticulait pour retrouver son équilibre, plus il perdait le contrôle de ses mouvements.

Il se trouva dans une bizarre et inconfortable position, la tête en bas, les jambes en l'air. Il comprit qu'il était en apesanteur et que son inexpérience dans ce domaine ne lui donnait aucun moyen.

Il cria :

— Hé ! Je n'arriverai jamais !

Jaobé avait un sourire narquois. Il tira quatre ceintures de sa musette, en attachant une autour de ses reins, et distribua les trois autres à Mary Lang, à Marion et à Karl.

C'était des ceintures assez larges armées de piles et d'un gros boîtier sur le devant muni d'un bouton rouge.

Le Passeur se lança dans le cylindre. Il flotta à son tour, à un mètre de Jef, puis il appuya sur le bouton rouge du boîtier.

Immédiatement, ses pieds reposèrent sur le sol et il se retrouva

en position verticale. Il se porta à hauteur de Jef, lui adapta une cinquième ceinture anti-gravité. Le docteur reprit son équilibre et épougea son front ruisselant de sueur.

Il s'étonna :

— Vous connaissiez donc ce piège ?

— Celui-là et d'autres, confirma Jaobé. C'est pourquoi vous avez besoin de moi. Vous savez, à la longue, on apprend toutes les ficelles. Mais il se peut qu'« ils » nous réservent des surprises. Ce n'est pas exclu. Il faut donc beaucoup de vigilance.

Il fit signe à Mary, à Karl et à Marion, d'avancer. Ses trois « clients » obtempérèrent, sans un mot, et leurs ceintures remplirent leur rôle. Elles assuraient une pesanteur artificielle.

Ils reprirent leur progression dans le cylindre, Jaobé restant en tête, bien entendu. Ils traversèrent le boyau sans autre problème et débouchèrent devant un autre tunnel tout différent.

Ils quittèrent leurs ceintures inutiles. Le Passeur examina le souterrain avec attention. Le tunnel se composait d'un fond plat et d'une voûte demi-sphérique. Du classique, en somme.

Il n'était pas éclairé. En fait, il n'offrait aucune difficulté. Apparemment. Mais Jaobé ne fut pas de cet avis.

Il prit un disque en plastique dans sa musette. C'était une sorte de pigeon d'argile et il le lança devant lui.

Le disque vola en sifflant vers la partie haute du tunnel. En fin de course, il retomba selon une parabole réussie. Parvenu à cinquante centimètres du sol, il éclata subitement avec un bruit sec, dans une gerbe d'étincelles.

Comme s'il avait heurté un câble électrique.

Jaobé hocha la tête.

— Vous ne les apercevez pas, mais chaque côté du tunnel possède des « lucarnes », à certaine hauteur. Ces lucarnes émettent des faisceaux-lasers qu'il serait dangereux de traverser, car ils nous tueraient.

Jef et ses compagnons frissonnèrent. Pour la première fois ils découvraient un danger réel, mortel. C'était autre chose qu'un simple cylindre d'apesanteur. Sans expérience, on risquait la mort à coup sûr.

Mary crispa son visage. Son regard trahit un profond désarroi.

— Sommes-nous cloués ici ?

— Non, dit Jaobé qui avait réponse à tout. Mais il faudra de grandes précautions. Il sera nécessaire de ramper, sans relever la tête, afin de passer sous les faisceaux. Je vais vous montrer.

Il se coucha à plat ventre et effectua quelques mouvements de reptation. Il gardait la tête enfouie dans les épaules.

— Comme ça, expliqua-t-il. C'est impératif. Les faisceaux doivent gicler à vingt centimètres au-dessus de moi, à l'horizontale. La

barre est fixée assez bas mais nous réussirons.

Il traînait sa sacoche et sa lampe. Jef s'engagea immédiatement derrière lui. Malgré son manque d'habitude, il n'éprouva aucune difficulté. Le sol était en ciment. Ce n'était d'ailleurs pas une compétition. Mieux valait ne pas se presser. Toute faute ne pardonnait pas.

Mary se mit à son tour sur le ventre. Puis Marion. Karl ferma la marche.

Pour Marion, les choses allaient moins bien. Elle se fatiguait vite et l'angoisse la paralysait. Elle sentait ses membres se raidir sous l'effort et elle se demandait pendant combien de temps elle aurait à ramper ainsi, comme un ver de terre.

Karl l'encourageait :

— Ne te relève surtout pas, Marion ! Si tu es fatiguée, arrête-toi. Garde ton calme... Tu verras, tout ira bien.

Elle était sur le point de piquer une crise de nerfs. Les mains de son mari se posèrent sur ses jambes et cette proche présence l'aida à surmonter son trouble immense.

Elle eut un sursaut de dignité, un réflexe de conservation. Elle ne voulait pas être un « boulet » pour le groupe et elle se dit qu'après tout, là où Mary passait, elle pouvait bien passer aussi.

D'ailleurs, Jaobé criait, conscient des difficultés de Marion Brook :

— Du cran ! Je suis arrivé. Il vous reste encore trente mètres à parcourir. Ne flanchez pas ! Ce serait dommage pour tous.

La confiance revint chez la femme de Karl. Trente mètres, même dans la nuit noire, même avec des faisceaux-lasers au-dessus de la tête, ce n'était pas le bout du monde. Et puis il y avait cette petite lumière qu'agitait Jaobé, représentée par sa lampe électrique, symbole d'espérance...

Marion parviendrait au but. Comme les autres. Elle rampait maintenant avec l'espoir au ventre. L'image de Steve s'imposa à son esprit et la réconforta. Ses mouvements se coordonnèrent et elle avançait.

Elle aperçut enfin ses amis qui la précédaient. Ils étaient debout et se penchaient vers elle. Ils l'aiderent à se relever.

Elle poussa un immense soupir de soulagement, observa derrière elle le long tunnel obscur et dangereux.

Elle haussa les épaules :

— Pourquoi ces obstacles ?

Jaobé distilla un rire sec :

— Pour décourager ceux qui veulent gagner la Zone Libre. Sinon il y aurait affluence. Les Passeurs préviennent toujours leurs clients avant la signature du contrat.

Jef remarqua avec bon sens :

— C'est bizarre. Les Urbos pourraient carrément interdire le « passage ». On dirait qu'ils ont reçu des ordres pour que le Mur soit « perméable ». Je me trompe, Jaobé ?

— Peut-être pas, répondit celui-ci. Après tout, ils agissent ainsi avec discernement. Je pense qu'ils n'interdisent pas l'accès en zone libre mais qu'en accumulant les obstacles, ils limitent les « évasions » et le risque de voir la population entière sortir de la ville. Franchement, s'il n'y avait pas les Passeurs, personne ne tenterait l'aventure. Ce serait un suicide certain.

— D'accord, concéda Brook. Les Passeurs sont indispensables. Mais je me demande pourquoi les Urbos ne leur font pas la chasse.

— Oh ! Ils nous font la chasse ! expliqua l'Aventurier. Notre « métier » est prohibé. Nous exerçons dans l'illégalité. Et c'est grâce à certaines « amitiés » chez les Urbos, et au pouvoir fascinateur de l'argent, que nous survivons. Vous comprenez maintenant mieux les risques que nous courons et les tarifs que nous pratiquons.

Soudain, les visages de nos amis se crispèrent, comme sous l'effet d'un mal violent. Ils fermèrent les yeux, appliquèrent d'instinct leurs mains sur les oreilles.

Karl tomba à genoux en hurlant. Il avait l'impression qu'une bête lui rongerait l'intérieur de la tête. Ce n'était pas que désagréable mais profondément douloureux, engendrant d'atroces migraines.

Ils étaient tous à genoux, presque suppliants, et si cette agression se poursuivait, ils deviendraient fous ou leurs cerveaux subiraient des lésions irréversibles.

— Ultra-sons ! devina Jaobé. D'habitude, ils se trouvaient juste avant la « Frontière ». Ils ont changé de place. Il faut s'attendre même à des nouveautés...

Il tira des petites « boules » de sa musette et en distribua deux à chacun :

— Mettez ça dans vos oreilles...

Dès que les boules furent introduites dans le conduit auditif, les migraines s'estompèrent, l'atroce bruit inaudible aussi. La différence était tellement délicieuse que nos amis poussèrent des cris de joie et remercièrent leur guide.

Mary fronça néanmoins les sourcils :

— Vous pensez à tout, Jaobé. Est-ce à dire qu'avec vous nos chances de succès sont plus importantes qu'avec d'autres ? Avons-nous fait un bon choix ?

L'Aventurier sourit :

— Je connais les principales « ficelles » du Parcours. Au début, j'ai battu en retraite devant les ultra-sons. J'ai cherché une parade. J'ai trouvé les fameuses boules chez un fabricant artisanal. Tout ça est

une affaire d'organisation...

Peu importait comment le Passeur s'organisait, où il prenait ses complicités. L'essentiel consistait à traverser sans dommage les obstacles pour parvenir à la Frontière.

Après...

Après, ils verraient bien. Ce n'était pas à Jaobé d'expliquer ce qu'il y avait après la Frontière. L'accès à la Zone Libre ne se gagnait pas avec facilité. Elle se méritait !

Il ne voulut pas décourager ses clients dès le début de l'épreuve. Son rôle était de les conduire le plus loin possible et il tiendrait ses engagements. À condition que les Urbos n'aient pas inventé de nouveaux pièges susceptibles de réduire ses chances à néant...

Aussi il se méfiait. Quand il parvint au « tunnel de lumière », il comprit vite qu'il surmonterait cet obstacle, en connaissance de cause.

Alors qu'ils marchaient dans le souterrain, ils furent brusquement assaillis par d'aveuglantes lueurs multicolores. Les éclairs giclaient de partout, des parois, de la voûte. Comme des arcs électriques.

— Le tunnel de lumière ! annonça Jaobé. Fermez les yeux. Ne regardez pas. Sinon vous auriez la rétine brûlée. Mieux. Mettez vos mains sur vos paupières...

Ils sentirent que cette protection n'était pas suffisante. Aussi leur Guide chercha une nouvelle fois dans sa sacoche et en retira des lunettes teintées qu'il distribua à ses clients.

Les lunettes atténuèrent les effets de l'éblouissante clarté et Jaobé se montra rassurant :

— Ne craignez rien. Il s'agit d'un orage électrique spectaculaire, une sorte de feu d'artifice. Certains sont ressortis aveugles. Ils n'avaient pas de lunettes.

Nos amis devinaient bien que sans le Passeur, ils n'auraient même pas franchi le premier obstacle, celui du cylindre d'apesanteur. Ils n'auraient même jamais soudoyé les Urbos de la Porte 3 !

Depuis, ils avaient affronté les faisceaux-lasers, les ultrasons, et maintenant les éclairs électriques.

Combien de pièges restait-il encore à déjouer avant d'atteindre la fameuse Frontière ?

Jaobé l'ignorait. Il l'avoua franchement parce que chacun de ses « passages » constituait une nouveauté. Seules son habileté et son expérience permettaient de triompher des embûches « scientifiques » tendues par les Urbos.

Karl s'approcha de Jef et lui confia à voix basse :

— Aurions-nous payé par pure forme, par simple formalité ? Tout cela n'est-il pas réglé d'avance ?

— Que voulez-vous dire ? chuchota le médecin.

— Notre Guide semble au courant de tous les dangers. Il les évite ou les neutralise avec des moyens appropriés. J'ai la conviction qu'il garantit le succès.

— Vous êtes optimiste ! observa Jef. Pour ma part, je me garde du moindre pronostic hâtif.

— J'ai la tête froide, lucide, confirma Brook. L'apport d'obstacles pourrait être une excuse pour extorquer un tarif exagéré. Nous verrons bien si je me trompe.

Or, la suite des événements sembla donner raison à Jaobé. Tous se sentirent brutalement attirés contre la paroi.

Ils furent plaqués au mur du souterrain, dans l'incapacité totale de bouger, comme englués, collés.

Le Passeur poussa un juron spontané. Il clama :

— Des électro-aimants ! C'est tout à fait nouveau. Je me demande comment on va sortir de là. Car je n'ai rien cette fois, dans ma sacoche, qui puisse pallier cet inconvénient. Rien ! Que ma tête et mon intelligence...

La lampe de Jaobé était, elle aussi, collée à la paroi. Elle envoyait son rayon vers la voûte en éclairant une scène extraordinaire.

Jef et Marion se trouvaient plaqués le ventre au mur. L'attraction subite des cloisons aimantées les avait projetés dans cette position inconfortable. D'autant plus qu'ils sentaient une pression intolérable sur leurs poitrines, menacées d'étouffement.

Leurs compagnons avaient la chance d'être « cloués » sur le dos. C'était moins contraignant dans la mesure où ils pouvaient respirer avec facilité.

Ils étaient séparés les uns des autres par plusieurs mètres. D'ailleurs, Marion et Jaobé se trouvaient plaqués à droite et leurs compagnons sur la paroi de gauche. Donc face à face. C'est pourquoi la scène était extraordinaire.

Elle deviendrait vite dramatique si elle devait se prolonger. Or, la force magnétique s'avérait si puissante qu'elle paralysait littéralement tout mouvement des « victimes », captives comme des mouches sur un papier collant !

Karl cria avec désespoir :

— Vous n'avez vraiment pas un truc, Jaobé ?

— Non, répéta le Passeur. Les électro-aimants constituent une innovation.

— Vous êtes sûr qu'il s'agit d'électro-aimants ? douta Brook.

— Évidemment. Il n'y a pas besoin d'une grande érudition pour s'en convaincre...

— Comment expliquez-vous cette attraction magnétique ? Je

comprends pour la lampe, ou votre sacoche. Mais pour nos corps ? Les atomes de fer contenus dans notre sang ne constituent tout de même pas un facteur déterminant !

Le Guide éclata de rire, malgré le tragique de la situation. Il avait déjà une idée :

— Notre sang n'est pas en cause. Par contre nos vêtements pourraient avoir une influence. Vous le savez, ils sont constitués d'une fine texture métallisée qui augmente leur résistance à l'usure, assurant aussi une meilleure protection. Il s'agit d'un mélange avec des composants textiles habituels. D'autre part, nos ceintures sont métalliques. Je parle de celles qui tiennent nos pantalons !

Karl se mit à rire à son tour. Jef l'imita car s'il ne voyait rien, le visage plaqué au mur, il entendait. Puis Marion et Mary se joignirent à eux. Cette hilarité générale détendit un moment l'atmosphère. Mais elle ne dura pas.

Jaobé observa, redevenu sérieux :

— Il faut quitter nos habits. Ce ne sera pas facile. Si nous n'y parvenons pas, nous resterons cloués ici jusqu'à ce que la soif et la faim aient raison de nous.

Il donna l'exemple. Il s'arc-bouta. Il n'arriva pas à décoller son bras droit de la cloison. Pourtant, il tira de toutes ses forces. C'était lui le plus fort des trois hommes et sa propre tentative était décourageante.

Jef, Karl et les deux femmes gigotèrent vainement. Ils s'épuisèrent vite et renoncèrent, inondés de sueur, haletants.

Brook conserva un espoir :

— Si c'est nouveau, Jaobé, vous ignorez comment ça peut se terminer...

— Oh ! « Ils » ne nous feront aucun cadeau. Je les connais, affirma le Guide. Si on ne réussit pas, « ils » récupéreront un jour nos cadavres.

Karl en douta. Parce qu'une préoccupation logique venait à son esprit :

— On mettra du temps pour mourir. Or, un autre Passeur et d'autres « clients » sont peut-être déjà derrière nous.

Jaobé branla négativement la tête, prouvant qu'il avait une idée du rythme des « passages » :

— Non. « Ils » n'autoriseront pas une nouvelle fournée tant que la nôtre ne sera pas arrivée à destination. Si nous arrivons !

Cette restriction amena une grimace sur les lèvres de Mary Lang. Une grimace et un doute perturbateur :

— Comment ? Vous n'êtes plus certain du succès ?

— Je n'ai jamais eu de certitude, protesta l'aventurier. Je ne vous ai pas caché les difficultés. D'ailleurs, après la Frontière, j'ignore

totale­ment comment les choses se passent. Vous prenez en charge vos res­pon­sa­bi­li­tés. Je ne peux pas aller plus loin que la Fron­tière.

Cette clause, nos amis l'avaient accep­tée en signant leur contrat avec le Pas­seur. Cepen­dant, ils gar­daient confiance, du fait que per­sonne n'était re­venu dans la Ville. Mais ce fait consti­tuait-il un ga­ge de réus­site ou d'échec ?

— Dans l'im­mé­diat, sup­plia Jef, trouvez un re­mède rapide à notre problème car je com­mence à res­sen­tir des cram­pes dans tous mes mus­cles.

Le Guide sa­vait bien ce qu'il fal­lait faire. Or, les élec­tro-ai­mants étaient plus puis­sants que la force phy­si­que des hom­mes. Le combat sem­blait iné­gal.

— » Ils » ont mis le pa­quet ! consta­ta Jaobé. Ce nouveau piège sci­en­ti­fique paraît au point. Les sur­prises ne man­quent pas et désar­çonnent la rou­tine.

Il tenta un second es­sai. Il réunit son éner­gie, cris­pa les mâ­choires, et concentra ses efforts sur son bras droit qu'il vou­lait ab­so­lument dé­col­ler de la pa­roi.

Il sem­blait rivi­ par des at­ta­ches in­vi­si­bles. Il ne déchira même pas ses vête­ments. Il resta pa­ralysé, les traits tirés, le front luisant de sueur. Son cœur cog­nait dans sa poi­trine. Il avait mis toute sa vi­ta­lité, tout son cou­rage.

Essoufflé, il re­nonça momentanément :

— Ce piège ne peut être vaincu que par une autre tech­nique sci­en­ti­fique. C'est là le problème.

Dans sa mu­sette, il pos­sédait bien des instru­ments de con­trôle. Il aurait pu mesurer l'in­ten­si­té du flux élec­tro­mag­né­ti­que. Mais sa sa­coche se trou­vait collée à la pa­roi, à six mè­tres de lui. Elle avait subi une forte at­trac­tion et s'était trou­vée ar­rachée de son épaule.

Il récu­péra des forces. Puis il entre­prit une troi­sième tentative, jetant toute sa har­gne dans la ba­taille dé­ci­sive.

Réus­sit-il mieux que les autres fois ? Il sentit à un cer­tain moment que la suc­cion mol­lis­sait, ou qu'il triomphait d'elle. Il ne sut pas exacte­ment.

Tou­jours est-il qu'il par­vint à dé­gager son bras droit. Il dé­grafa sa ceinture, puis son es­pèce de vareuse. En se con­tor­si­on­nant, il s'ex­tirpa de ses vête­ments qui restèrent riviés à la cloi­son du tunnel.

Il se jeta en avant, tomba sur le sol, com­plète­ment ex­té­nué.

Il était torse nu, avec juste une sorte de slip autour des reins. Il essaya vainement de récu­pérer sa tor­che, sa mu­sette, et son masque respi­ra­toire, objets qui pos­sé­daient toutes les struc­tures mé­tal­li­ques.

Il ab­di­qua, com­prenant l'inanité de ses efforts. Il s'avança vers Jef, le plus han­di­capé des cinq, avec Marion. Il lui dé­grafa ses habits de fa­çon à le libérer.

À son tour, le médecin retrouva l'usage de ses mouvements. S'approchant de Mary, il avoua :

— Je suis navré. Il faut que je vous déshabille. Il n'y a que cette solution et vous devez le comprendre.

— Mais je le comprends, affirma la doctoresse. Allez-y !

Jaobé délivra Brook. Puis la libération de Marion arriva aussi. Alors, tous les cinq, ils se retrouvèrent en petite tenue ! Cela ne leur était jamais arrivé de montrer leur nudité en public. Depuis la Pollution, il y a longtemps que les Humains ne se mettaient plus en maillot de bain. Ils avaient abandonné la pratique du bronzage devant un soleil voilé par le brouillard !

Marion et Mary ne portaient même pas de soutien-gorge. Elles avaient donc les seins nus et un léger sous-vêtement cachait leur ventre. Épiées avec curiosité par les trois hommes, elles croisaient leurs bras sur la poitrine pour atténuer leur indécence.

Vexés dans leur amour-propre, ils se disaient qu'après tout il valait mieux être un rescapé nu plutôt qu'un mort habillé !

Jef serra la main de Jaobé :

— On vous doit à nouveau une fière chandelle. Était-ce un « coup » préparé ?

— Pas du tout, riposta le Passeur. Vous auriez tort de croire que tout est réglé d'avance. Ma troisième tentative a réussi. J'ai probablement mieux dosé mes efforts. À moins que la force attractive se soit allégée à ce moment-là.

Le médecin fronça le sourcil :

— Vous voulez dire qu'il y aurait eu une modification dans la puissance des électro-aimants ?

Jaobé ne s'engagea pas à la légère :

— Je n'affirme rien. Je suppose. C'est très différent. Il n'en reste pas moins que je devrai, à l'avenir, prendre en considération ce nouvel obstacle, et y parer.

— Vous avez une idée ? lança Karl.

— Il faut prévoir des vêtements à fibres textiles et des ceintures appropriées. Il en existe de vieux stocks.

Ils avaient froid, brusquement. Ils tremblèrent. Ils avaient l'impression que le tunnel devenait un véritable courant d'air. En fait, l'absence de leurs habits mettait leur corps directement en contact avec l'atmosphère. Ils n'étaient pas habitués.

Jaobé s'inquiéta :

— Avant la Frontière, nous devons franchir une zone très polluée. Or, nous ne pouvons pas récupérer nos masques. J'ai peur que nous éprouvions de sérieuses difficultés respiratoires...

Ils s'avancèrent plus avant dans le tunnel électromagnétique. À mesure qu'ils s'éloignaient, ils plongeaient dans les ténèbres absolues.

Derrière eux, la lampe collée à la paroi ne diffusait plus qu'une lueur imperceptible.

Ils tâtonnaient avec inquiétude. Pour ne pas se perdre, ils se tenaient la main.

Jaobé marchait évidemment en tête. Il avait l'impression de tourner en rond, que le tunnel était un énorme cylindre. Mais il garda ses observations pour lui car les faits démentirent ses hypothèses. Si le tunnel était un anneau cylindrique, ils repasseraient forcément devant la lampe et leurs habits restés sur les parois.

Ce qui ne se produisit pas. Au contraire, ils aperçurent enfin le jour. Comme ils avaient dû également abandonner leurs montres, ils perdaient la notion du temps.

Ils arrivèrent devant un petit orifice au ras du sol et qu'on franchissait à plat ventre, en rampant.

Ils avaient l'expérience et se souvinrent du boyau infesté de faisceaux lasers. Mais cette fois, ils s'écorchèrent sur un sol aux multiples aspérités, car ils ne possédaient plus la protection métallisée de leurs vêtements.

Ils sortirent dans un brouillard épais, jaunâtre, comme celui de la Ville. Peut-être encore plus épais, plus jaune. On ne voyait ni le soleil, ni les limites de ce nouveau domaine.

Jaobé reconnut le coin :

— Le *no man's land*..., dit-il. La dernière fois, il y avait moins de brouillard. Aujourd'hui, ils nous ont gâtés. Ils ont pollué au maximum. C'est franchement dégueulasse !

Ils ressentirent des picotements au nez, aux yeux, à la gorge. Un mal de tête lancinant les agressa et en même temps leur respiration devint haletante. L'air manquait d'oxygène.

— J'étais sûr que sans masque, nous aurions des ennuis à la sortie du Tunnel, confirma le Passeur. Nous avons intérêt à rejoindre rapidement la Frontière. Là-bas, nous serons provisoirement en sécurité. Du moins, je l'espère.

Le froid devenait mordant. Ils grelottaient. Pourtant, l'été approchait. Alors ils ne comprenaient pas qu'ici, à l'extérieur de la Ville, le climat soit différent.

— « Ils » manipulent les conditions climatiques selon leur volonté, dans le *no man's land*, expliqua Jaobé. Cela a toujours été ainsi. On peut crever de froid ou de chaud. C'est une nouvelle épreuve...

Mary rattrapa le Guide et lui posa la main sur le bras. L'inquiétude figea ses traits :

— Vous espérez qu'on sera en sécurité à la Frontière, observa-t-elle. N'en êtes-vous pas sûr ?

L'Aventurier se retourna. Il regarda longuement Mary, toute nue,

et hocha la tête :

— L'accès en Zone Libre est jalonné d'obstacles imprévisibles, qui ne se répètent pas forcément à chaque passage. Je ne puis donc augurer de l'avenir. « Ils » ont peut-être aussi modifié la Frontière. Après tout, c'est EUX qui décident de notre sort.

Ils eurent conscience qu'ils ne pesaient pas lourd et qu'ils étaient à la merci des Urbos. Même en dehors de la Ville.

CHAPITRE III

Ils marchaient, pieds nus, sur un sol caillouteux où ne poussait aucun brin d'herbe. Ils s'écorchaient les orteils. Plus ils avançaient, plus ils avaient froid.

Ils s'engourdisaient lentement. Ils se donnaient parfois des claques sur la poitrine ou sur les cuisses pour se réchauffer. Ils regrettaient la protection de leurs habits.

Marion se découragea la première, une nouvelle fois. Elle n'était pas taillée pour l'aventure, l'inconfort et l'insécurité. Elle suivait Karl parce qu'elle croyait revoir Steve. Seule, elle n'aurait jamais accepté la proposition de Mary Lang.

La Zone Libre ?

Évidemment, c'était tentant. Cela apparaissait comme un paradis illusoire, inaccessible. Une folle entreprise et une utopie. Car rien ne prouvait que la Zone Libre existait réellement.

Marion s'interrogeait sur les obstacles qui barraient cette route peut-être factice. S'exposaient-ils pour rien ?

Alors, pourquoi les Passeurs pénétraient-ils dans les Cercles interdits ? Pourquoi leurs clients qui quittaient la Ville ne revenaient-ils jamais ?

C'était toujours les mêmes questions sans réponse, sempiternelles. Des questions qui collaient comme une glu à l'actualité quotidienne, au mode de vie dans la Cité et dans le Monde.

Les habitants de la Ville n'avaient aucune fenêtre sur l'Extérieur, comme s'ils étaient dans un camp de concentration entouré de hauts murs. Aucun étranger n'y entraît. C'est pourquoi les habitants se persuadaient qu'ils se trouvaient dans une monstrueuse prison.

Ils s'étonnaient que dans de telles conditions, les Urbos ne cherchaient pas à fermer définitivement la Frontière.

Or, les Miliciens filtraient les « passages » et les facilitaient parfois. C'était contradictoire avec le régime d'austérité installé dans la Ville. Comme si les Urbos voulaient desserrer le carcan qui pesait sur la Cité afin d'oublier la Grande Pollution.

Cette saloperie de brouillard jaunâtre qui empoisonnait l'air...

D'où venait-il ? Dans le *no man's land*, la Pollution aussi agressait

tous les organes. Elle bloquait littéralement les poumons, au niveau des alvéoles. Cela se traduisait par une toux quinteuse, des suffocations, des crachements. Sans masque, la survie dans une telle atmosphère n'était qu'une question de minutes.

Épuisée, transie de froid, au bord de l'asphyxie, Marion tomba à genoux. Karl se précipita pour la relever mais l'effort le plia en deux.

Une inspiration d'air vicié, amena un vertige. Il perdit l'équilibre, se rétablit et mit un genou à terre lui aussi. Une toux violente, spasmodique, secoua sa poitrine.

— On va crever ! annonça-t-il avec pessimisme. Nous consommons plus d'oxygène qu'il n'y en a. Fatalement, nous serons asphyxiés...

Il se tourna vers le Guide :

— Si vous avez une solution-miracle, Jaobé, c'est le moment. Nous sommes à bout de force...

Jef et Mary ne valaient guère mieux que les Brook. Leurs visages tirés, blêmes, criaient leur défaillance. Ils ouvraient la bouche comme des poissons hors de l'eau et cherchaient visiblement de l'air frais.

Le chemin caillouteux n'en finissait pas et le brouillard estompait l'horizon. Ils se déplaçaient dans une purée de pois nauséabonde.

— C'est pire que dans les rues de la Ville, constatait Jef. Je ne pensais pas que la Pollution pouvait atteindre un tel degré. Qu'ont-ils donc fait pour saloper la planète à ce point ? On imagine mal que la Zone Libre soit épargnée.

Jaobé haussa les épaules. Il sentait les regards de ses compagnons posés sur lui, comme s'il était l'ultime recours, le sauveur. Il essaya de répondre à toutes les questions de ses clients. Il tenait mieux le coup que les autres parce qu'il était plus entraîné.

— D'abord, expliqua-t-il, je n'ai pas de solution-miracle. Le seul moyen est d'atteindre la Frontière. Je sais qu'elle est proche. Peut-être ont-ils allongé le parcours depuis la dernière fois. En tout cas, ils ont pollué plus salement. D'habitude, j'avais encore mon masque respiratoire avec moi, dans le *no man's land*. C'était un atout, un gage de succès. Cette fois, tout dépendra des Frontaliers. Quant à la Zone Libre, j'ignore si elle échappe à la pollution. Sans doute. Sinon on l'imaginerait autrement que sous l'aspect d'un Paradis.

Le docteur hoqueta, les yeux éteints :

— Vous connaissez les Frontaliers ?

— Certains, oui. Ils ne s'apitoieront pas sur notre sort mais ils peuvent nous aider. Ça dépendra de leur humeur car ils ont de fichus caractères.

— Ils appartiennent aux Urbos ?

— Non. Ce serait plutôt des « Marginaux ». Dans leur grande

majorité, ils sont favorables aux Urbos. Je dois même dire qu'ils subsistent grâce aux Miliciens.

Jaobé ajouta :

— Ils se prennent pour des petits rois. Dans leur secteur, ils règnent en maîtres absolus. L'embêtant, c'est qu'ils sont sur le « passage » et nous ne pouvons pas les éviter. Ils bloquent la route de la Zone Libre...

Il s'arrêta, toussa et devint violet. Parce que, lui aussi, commençait sérieusement à ressentir le manque d'oxygène. Il comprenait qu'il ne pourrait pas emmener plus loin ses clients.

Ils éprouvaient tous de violents maux de tête. Leurs vertiges augmentaient. Les plus faibles succombèrent les premiers, victimes de cette asphyxie progressive et sournoise.

L'un après l'autre, ils s'assirent sur le sol, ne se relevèrent pas. Ils étaient somnolents, abrutis. Leurs jambes ne les soutenaient plus.

Lentement, ils sombraient dans la léthargie, la prostration, malgré les encouragements de Jaobé qui savait que ce renoncement équivalait à une mort certaine.

— Levez-vous ! Continuez ! exhorta-t-il. Si nous restons là, nous sommes fichus...

Il n'arriva pas à les convaincre. La résistance humaine avait des limites.

Ils se couchèrent, asphyxiés par la Pollution. Un voile noir s'abattit devant leurs yeux et ils perdirent connaissance. Ils gisaient à terre, immobiles, recroquevillés.

Le Passeur insista davantage. Il gagna quelques minutes en retenant sa respiration, en dosant ses efforts. Avec un soupir, il s'éloigna de ses compagnons, plongea dans le brouillard en titubant, avec l'espoir qu'il ramènerait du secours de la Frontière.

Mais celle-ci était encore plus loin qu'il ne le pensait. Il présuma de ses réserves physiques. Il glissa, tomba, griffa sauvagement les cailloux et ne put se remettre sur pied.

Étourdi, inondé de sueur, la bouche ouverte, les yeux hagards, tout chavira soudain devant lui.

Pour la première fois depuis qu'il faisait ce métier, il ne remplissait pas son contrat. Le rêve de ses clients s'achevait ici, dans l'épuisement complet et le brouillard puant...

Mary Lang se souvenait.

Elle se souvenait qu'elle se trouvait dans un lieu horrible, gris et enveloppé d'une brume pestilentielle. À ce moment-là, elle respirait avec difficulté.

Le manque d'oxygène était une sensation épouvantable même si

l'asphyxie progressive s'accompagnait d'une sorte d'engourdissement, voisin de l'ivresse.

Le pire était cette odeur nauséabonde qui irritait le nez, les paupières, la gorge, et provoquait une toux spasmodique.

La sale pollution...

Or, qu'arrivait-il soudain ? Un air frais, climatisé, emplissait ses poumons, la revigorait. Ses maux de tête s'estompaient.

Elle ouvrit les yeux.

Elle constata plusieurs détails totalement nouveaux, surprenants. D'abord, elle se trouvait allongée sur une couchette, dans une salle étroite et sans fenêtre, où circulait un air pur.

C'était l'essentiel.

La salle ressemblait à une cellule de prison mais rien n'indiquait qu'elle était captive.

Son regard s'abaissa progressivement vers le plancher et elle aperçut son corps entièrement nu, ou presque.

Elle n'avait pas froid. Par pudeur instinctive, elle croisa les bras sur ses seins, d'autant plus qu'un homme l'observait en ricanant sur le pas de la porte !

Son ricanement découvrait ses dents jaunies par une drogue qu'il mâchait en permanence, comme du chewing-gum. Il avait le crâne rasé, totalement. On se demandait si c'était une mode ou une maladie du cuir chevelu. Cela lui donnait un air dur, un peu bestial, violemment antipathique.

Ses yeux distillaient l'ironie. Des yeux noirs, brillants. Son visage glabre, pâle, lui composait un air maladif.

Il avait une trentaine d'années. Il portait un uniforme qui n'était pas celui des Urbos. Un uniforme jaune, délavé, avec des boutons en cuivre. Jaune comme le brouillard extérieur.

Mary fut surprise. Elle pensa immédiatement qu'il s'agissait d'un Frontalier et son inquiétude se dissipa. Elle ignorait au fond les intentions réelles de cet homme. Il était peut-être là pour guetter son réveil, l'interroger, ou la violer. Le Passeur avait dit que les Frontaliers avaient de fichus caractères...

La doctoresse s'assit sur la couchette, garda ses bras repliés sur sa poitrine, et tenta de deviner les idées qui bouillonnaient dans la tête du chauve.

C'était de la psychologie et elle ne s'en sortait pas trop mal. Sa première impression ne fut pas mauvaise. Elle tira avantage que son Guide connaissait les Frontaliers.

Elle ne s'en priva pas :

— Où est Jaobé ?

L'homme croisa les bras et continua à mâcher son bâtonnet de drogue. Aucune émotion n'altérerait ses traits figés. Il répondit d'une

voix grasse :

— Il est devant le Conseil de Sélection.

Mary fronça les sourcils. Cette appellation bizarre n'augurait rien de bon.

— Le Conseil de Sélection ? répéta-t-elle.

— Ah ? s'étonna le chauve, goguenard. Jaobé ne vous a donc rien dit ?

— Non. De quoi s'agit-il ?

— Vous le saurez bien assez tôt. En tout cas, les Passeurs sont tous les mêmes. Ils informent mal leurs clients et à mon avis c'est un abus de confiance. D'autant qu'ils prennent assez cher pour vous amener jusque-là !

La doctoresse eut conscience que l'homme regardait davantage son corps nu qu'autre chose. Cette insistance la gêna :

— Vous n'auriez pas des vêtements ?

— Si, opina le Frontalier. On vous en donnera. À vous et à vos compagnons.

Il éclata franchement de rire :

— C'est marrant quand même, les électroaimants ! Comment diable un type comme Jaobé n'a pas eu l'idée de vous habiller avec du textile pur, par simple précaution ?

— Il ne s'attendait pas au Tunnel électromagnétique, plaida Mary.

— Évidemment, évidemment..., grommela le chauve.

Il soupira, quitta la cellule, et revint quelques minutes plus tard ? Il jeta des vêtements féminins sur la couchette :

— Tenez, habillez-vous. Sinon, en vous baladant dans cette tenue, vous provoqueriez des tentations. On ne va jamais dans la Ville et les « étrangères » qui passent ici ont toujours le choix de rester. Les « étrangers » aussi.

La proposition était nouvelle. Mary Lang sursauta. Décidément, Jaobé ne leur avait rien appris sur la Frontière. Il était resté dans le flou...

— Quel choix ? s'inquiéta-t-elle.

— En réalité, vous aurez trois choix. C'est ce que vous révélera notre Conseil de Sélection. Mais je pense, comme beaucoup, que vous opterez pour la Zone Libre.

— Bien sûr, affirma la doctoresse. Nous avons payé pour ça.

— Oh ! Il ne s'agit pas de payer. La Frontière est un lieu de « transition » et nous justifions notre présence. Vous comprenez, l'accès en Zone Libre se mérite ! Certes, vous avez déjà subi des épreuves mais elles ne sont pas suffisantes. Notre rôle est de vous décourager.

Mary comprit que ce ne serait pas du gâteau. Elle se demandait

même si la Frontière n'était pas tout simplement un cul-de-sac, où on refoulait les Passeurs et leurs clients. Mais dans ce cas, ceux qui avaient quitté la Ville y reviendraient forcément.

Or, ils ne revenaient jamais de l'autre côté du Mur...

La doctoresse s'habilla sous l'œil de convoitise du chauve. Elle passa une sorte de robe en coton qui lui tombait jusqu'aux pieds et qui n'était guère à sa taille. De plus elle était de couleur criarde.

Le Frontalier s'amusait :

— Excusez-nous. Nos stocks de vêtements sont minces et passés de mode. Nous ne sommes pas dans la Ville. La nouveauté des électro-aimants nous prend au dépourvu...

Il contempla la « cliente » avec un hochement de tête :

— Bah ! C'est mieux qu'à poil. Vous pourrez vous présenter correctement devant le Conseil. Je pense que vous avez « récupéré ». On vous a trouvée dans un drôle d'état. On a dû vous faire du bouche à bouche...

Mary rougit et détourna les yeux. Ces gens-là avaient peut-être profité de son inconscience momentanée pour se livrer sur elle à des actes sexuels réprouvés par la morale.

Or, à la Frontière, il ne semblait y avoir ni morale, ni lois. Comme chez tous les « Marginaux ».

Le chauve rectifia :

— Quand je dis du bouche à bouche, je plaisante, bien sûr ! Nous possédons une infirmerie assez bien équipée en techniques de réanimation.

La doctoresse fut soulagée. Elle flottait un peu dans sa robe et ses sandales avaient une pointure de trop...

— Jef, Marion et Karl..., s'inquiéta-t-elle. Ils sont sauvés, eux aussi ?

Le Frontalier se montra rassurant :

— Oui. Mais je vous préviens. Le plus dur pour vous va commencer. À côté, les obstacles dressés par les Urbos sont de la rigolade !

Elle s'effraya et entrevit la Zone Libre comme de plus en plus inaccessible. Une chimère qui s'en allait...

Elle comprit que les Passeurs extorquaient de l'argent uniquement pour les conduire à travers un parcours tracé à l'avance, sans trop de risques. Maintenant que les vraies difficultés commençaient, les Guides se dérobaient.

Des petits salauds, en somme !

Or, personne ne témoignait contre eux puisque leurs clients ne revenaient jamais dans la Ville, inexplicablement. C'était pratique. Seulement le contrat stipulait bien que le Passeur déclinait toute responsabilité. Et cette clause prenait désormais toute sa

signification...

Mary secoua le pessimisme qui collait à sa peau comme une glu. Elle refusait d'entrevoir le pire. Peut-être que la Zone Libre existait et que des gens y parvenaient tout de même...

Question de chance.

En tout cas, elle était trop engagée pour reculer. D'ailleurs, si elle renonçait, quel sort lui réserverait-on ?

Non, elle irait jusqu'au bout, avec ou sans Jaobé. Avec ou sans ses compagnons.

Car si elle avait confiance au courage de Jef, elle doutait de celui des Brook. Marion avait déjà craqué, montrant ses faiblesses. Une sélection trop impitoyable l'éliminerait sûrement. Et Karl ne laisserait jamais sa femme en arrière. Il resterait avec elle...

Elle suivit son gardien à travers des couloirs déserts. Par des fenêtres entraient un jour terne, saturé du même brouillard jaunâtre. La Frontière se trouvait aussi au cœur de la pollution. Comme le *no man's land*. Comme la Ville. Toute la planète semblait bel et bien imbibée de nuages pestilentiels.

Mary douta sur le « merveilleux air pur » de la Zone Libre, dont on parlait dans les Cercles interdits. Elle imagina plutôt des oasis aériennes, en dessus de la nappe polluée. Des sortes de satellites pour privilégiés. Ou alors quelque chose dans les profondeurs de la Terre...

Cette perspective l'effrayait, maintenant. Elle regrettait déjà son Unité de Soins, ses malades. Le bon sens commandait qu'elle se dévoue pour la médecine. Elle avait opté pour l'égoïsme. Elle fuyait.

Ce n'était pas son tempérament habituel. Mais à force de vivre dans la Ville grise et hideuse, on changeait de caractère. On s'aigrissait. On devenait exigeant. Et on rêvait d'évasion...

Elle perçut des voix. On parlait dans une salle voisine. Son gardien la prit par le bras :

— Hé ! Madame... Vous êtes dans les nuages ? Entrez là. C'est la salle du Conseil.

Elle replongea dans la triste réalité, entra dans un amphithéâtre. Immédiatement, elle devina que le Conseil ressemblait plutôt à un Tribunal !

Ils portaient tous des uniformes jaunes dans le style chinois du XX^e siècle. Les cinq membres du Conseil se ressemblaient comme des gouttes d'eau.

Ils étaient assis à une table, sur une estrade, face à l'amphithéâtre. Ils avaient des regards inexpressifs, vagues. On devinait qu'ils se réunissaient pour une cérémonie traditionnelle, de routine, dont l'issue ne faisait aucun doute.

C'était combiné à l'avance. Même Jaobé n'avait pas l'air convaincu.

Il se trouvait au banc des « accusés », au premier rang des pupitres, et il palabrait inutilement. Sans chaleur, il défendait ses clients en prétextant qu'ils avaient payé pour venir jusqu'ici et qu'ils avaient droit, de ce fait, à certains égards.

Les quatre assesseurs restaient de glace, indifférents. Le Président hochait la tête et grognait comme un gros porc. Adipeux, les lèvres épaisses, un bourrelet de graisse sous les paupières, ses cheveux argentés ne parvenaient pas à dissiper la mauvaise impression qui émanait de lui.

Il n'était ni paternel, ni patriarcal. C'était un individu insensible, blasé, qui n'aimait pas les amateurs de la Zone Libre. S'il avait tous les pouvoirs, il repousserait ces intrus dans leur ghetto, dans la Ville.

Seulement il ne cumulait pas tous les pouvoirs. Il recevait des ordres « supérieurs ». Ou plus exactement il était obligé de jouer un certain jeu en acceptant les Passeurs et leurs clients.

Il savait que la Frontière n'était qu'un lieu de transition.

Jaobé connaissait évidemment le Président du Comité de Sélection. Chaque fois, c'était la même chose, le même scénario, les mêmes palabres. Pour la forme.

— Écoutez, Kan, protestait le Passeur. La séance que vous nous imposez est grotesque, inutile, comme les précédentes. Quand donc comprendrez-vous que nos « clients » sont des gens respectables, qui désirent vivre autrement ?

Kan ricana. Il découvrit des dents jaunies par la drogue. D'ailleurs, les Frontaliers avaient tous l'air drogués. Comme les Urbos.

— Respectables ? Vous diriez n'importe quoi pour de l'argent, Jaobé. Même des âneries, alors que vous pensez le contraire. Le fait d'utiliser vos services confine à l'illégalité... D'accord, certains Urbos tolèrent votre trafic. Nous sommes donc forcés de vous « accueillir » puisque nous commandons l'accès de la Zone Libre...

Il s'arrêta et regarda vers la porte. Il vit entrer Mary Lang et son gardien. Haussant les épaules, il montra du doigt le groupe formé par Jef, Marion et Karl, encadrés par des gardes armés de lasers.

— Mettez-la avec les autres, grommela le Président.

Mary fut poussée vers ses compagnons. Marion se précipita vers elle :

— Vous n'avez rien ? s'enquit-elle. Nous étions inquiets à votre sujet.

— Ça va, répondit la doctoresse. J'ai mis seulement un peu plus de temps que vous pour reprendre connaissance...

— Silence ! tonna un assesseur. Vous êtes devant un Comité de Sélection. Je vous demande de la dignité, du respect...

Mary constata que Jaobé et ses amis avaient enfilé également des habits démodés. Mais c'était mieux que leur nudité indécente.

Quant aux Frontaliers, ils ressemblaient plutôt à des Urbos malgré leur présence hors de la Ville et leurs uniformes jaunes.

Des Marginaux, sans doute. Mais des Marginaux à la solde des Miliciens, et qui valaient peut-être encore moins cher !

Il ne fallait pas attendre d'eux la moindre pitié. L'arrivée de « clients » était une source d'animation salubre dans ce *no man's land* où il ne se passait strictement rien en dehors des entrées en Zone Libre.

Mais qu'était exactement ce Comité de Sélection ? Quelles fonctions exerçait-il ?

Kan se chargea de certaines précisions et il le fit avec délectation. Il se pourlécha même les babines comme s'il montait un spectacle de choix.

En réalité, c'était bien un « spectacle » qu'il combinait et il l'avoua carrément :

— Des tests vous attendent. Des tests sérieux, que vous passerez devant les Frontaliers. Alors, vous déciderez si vous êtes aptes à continuer votre voyage vers la Zone Libre.

Jef tendit le cou. Il prit la main de Mary dans la sienne comme s'il cherchait un réconfort. Parce qu'il avait payé, il se croyait un interlocuteur valable :

— Et si nous n'étions pas aptes, qu'arriverait-il ?

Kan regarda ailleurs. Il aurait pu ne pas répondre mais il le fit avec désinvolture :

— Nous vous ramènerions dans la Ville.

Cette explication amena la riposte de Marion Brook. Elle pensa à son fils Steve :

— Pourquoi, dans ce cas, ne revoit-on jamais ceux que vous renvoyez ?

Le Président avait réponse à tout :

— Nous les renvoyons dans une certaine partie de la Ville. Pas dans leurs quartiers habituels. Vous comprenez ?

Non. Marion ne comprenait pas bien. Elle n'insista pas, sachant que cela serait inutile. Son inquiétude grandit. Elle concevait la Frontière comme une étape réconfortante, une sorte de semi-liberté. Alors qu'il s'agissait d'une nouvelle barrière difficilement franchissable.

Quand donc leurs tourments prendraient-ils fin ? Jaobé ne leur avait pas dit la vérité et Marion en voulait au Passeur. Comme elle en voulait à ces individus habillés de jaune et qui semblaient s'amuser au lieu de se mettre en quatre pour les « exilés » de la Ville...

Kan poursuivit d'une voix inflexible :

— Donc, vous subirez des tests. Car au-delà de la Frontière, vous devrez vous adapter à des conditions totalement différentes de celles que vous connaissez. Il convient donc que vous subissiez des épreuves d'endurance afin que vous déterminiez vous-mêmes vos possibilités et vos chances de succès.

— Mais Jaobé dans tout cela ? interrogea Karl, étonné. Que devient-il ?

Le Passeur se retourna vers ses compagnons :

— Notre contrat stipule que je dois vous conduire seulement à la Frontière, rappela-t-il.

Mary protesta :

— C'est apparemment la partie la moins dangereuse. Vous ne prenez aucun risque. Ou presque.

L'Aventurier répéta qu'il n'avait pas le droit de conduire ses clients au-delà de cette limite. S'il enfreignait cette consigne, il serait abattu par les Frontaliers.

— En somme, résuma-t-il, je vous aide à franchir la zone « administrative ». Au-delà, ceux qui ont envie de liberté doivent assumer leurs propres responsabilités.

C'était vague, flou, nébuleux. Peut-être existait-il d'autres Frontaliers derrière le *no man's land*, désireux d'empêcher une immigration sauvage sur leur territoire...

Kan arrêta brusquement les échanges verbaux entre Jaobé et ses clients. Il intima d'un ton rogue :

— Ça suffit ! La Frontière n'est pas une passoire, même si elle est marginale. Nous serions plutôt du côté de la Ville. Ça nous plaît, à nous, de vivre hors du Mur. Les Urbos nous tolèrent et nous ne voulons pas d'histoire avec eux. C'est pourquoi nous motivons notre présence en gérant un comité de sélection.

Il se tourna vers ses assesseurs de droite et de gauche, quémанда leur approbation. Les quatre « juges » opinèrent d'un signe de tête. Ils avaient entendu le principal témoin, Jaobé, et cela leur suffisait.

Alors, le Président se leva. Il déploya sa grande taille, bomba le torse, et lut une déclaration hâtivement écrite sur un parchemin :

— « Nous, Comité de Sélection de la Frontière, avons pris connaissance des déclarations du Passeur Jaobé et de ses clients nommés : Jef Mara et Mary Lang, médecins d'une Unité de Soins ; Karl Brook, chimiste, et Marion Brook son épouse, ouvrière à la Station de Filtrage d'Air.

« Déclarons que les immigrés ainsi désignés désirent toujours l'accès en Zone Libre malgré nos efforts de dissuasion.

« Les condamnons à subir les cinq épreuves classiques au terme desquelles ils prendront une décision définitive sur la poursuite de leur voyage. »

Il claqua des mains, ponctuant l'acte final d'un conseil de pure forme. Sa voix trancha dans le silence de l'amphithéâtre :

— Emmenez-les.

Les gardes en jaune se resserrèrent autour des immigrés. Jaobé fut séparé de ses compagnons.

Jef, Mary et les Brook ne regagnèrent pas leurs cellules. On les conduisit dans une cour étrange entourée de hauts murs, où flottait un brouillard permanent.

On les laissa ainsi pendant quelques minutes, dans cet air empoisonné. Ils se crurent revenus au bout du tunnel électromagnétique, condamnés à l'asphyxie.

Or, soudain, il se passa quelque chose d'anormal dans la cour. C'était le premier test.

CHAPITRE IV

Le brouillard se dissipa comme par enchantement. Absorbé par une tubulure ou balayé par un vent providentiel.

Ils levèrent les yeux. Alors, pour la première fois de leur vie, ils aperçurent un ciel totalement bleu, sans le moindre nuage.

C'était paradisiaque !

Ils s'extasièrent, criant au miracle. La Frontière serait-elle en réalité la Zone Libre dont on discutait dans les Cercles interdits ? Ou seulement le début ?

Marion tomba dans les bras de Karl et Mary embrassa Jef sur les joues. Entre les deux médecins n'existait qu'une grande amitié. Pas encore de la tendresse.

— C'est formidable ! exultait Karl en sautant de joie. Humez donc cet air-là ! Pas la moindre pollution. Je dirais même que ce surplus d'oxygène est enivrant.

Les femmes admiraient plutôt le ciel bleu. À force de vivre sous la brume, elles ne comprenaient pas qu'il pouvait y avoir des régions privilégiées, même si elles doutaient qu'avant la Pollution, le ciel de la Terre avait souvent cette couleur-là.

Mais pourquoi les Frontaliers ne vivaient-ils pas à l'air libre ? Pourquoi cette cour fermée de hauts murs, comme une prison ?

Ils se méfièrent des « miracles ». Et ils se méfièrent d'autant plus que cet apport brutal d'oxygène devenait une gêne !

Ils n'étaient pas simplement ivres. Ils ressentaient d'étranges vertiges, semblables à ceux dus à un air vicié. Leurs systèmes sanguin et pulmonaire encaissaient mal cette pureté de l'atmosphère.

Ils titubaient. Ils riaient. Ils pleuraient. Ils devinaient bien qu'à un tel régime, ils s'écrouleraient bientôt, victimes d'un accident vasculaire grave, cardiaque ou cérébral.

Si c'était cela l'avant-goût de la Zone Libre...

Bien sûr, ils s'adapteraient, à condition qu'on les habitue progressivement. D'ailleurs, cette cour fermée de hauts murs leur rappelait la Ville en réduction. Ils en firent le tour. Maintenant que le brouillard était levé, ils découvraient d'autres détails.

Ainsi, au sommet du mur d'enceinte, il y avait une coursive de

verre, une sorte de galerie couverte par où on apercevait des hommes et des femmes.

Des Frontaliers. On les reconnaissait avec leurs uniformes jaunes. Il y en avait du sexe masculin et du sexe féminin. La présence de femmes chez les Frontaliers n'étonna pas Mary Lang.

Elle expliqua :

— Pour l'équilibre psychologique de ces Marginaux, il convient de mélanger les deux sexes. Mais je me demande d'où ils viennent exactement. De la Ville ou de l'Extérieur ?

— Comment, de l'Extérieur ? répéta Karl Brook. Vous voulez dire de la Zone Libre ?

— Non, de l'Extérieur, confirma la doctoresse. Car je suppose que le Monde est composé de Villes énormes séparées par des distances considérables, désertiques. C'est du moins mon avis. La Ville n'est pas unique. Elle possède des « sœurs ». Ou alors, ce serait monstrueux. Qu'aurait-il bien pu arriver à l'Humanité pour qu'elle se concentre dans une seule agglomération ?

Ils haussèrent les épaules. Ils ne pouvaient évidemment pas répondre à cette question. Du reste, ils ne cherchèrent pas d'hypothèses complexes, incontrôlables.

Ils avaient mieux à faire.

Ils regardaient la cursive vitrée et ils comprirent que les Frontaliers les épiaient, les observaient avec curiosité. Comme s'ils étaient des gladiateurs dans l'arène ou des bêtes sauvages parquées dans une réserve.

Ils comprirent aussi que ce public venu pour assister à un spectacle, se trouvait protégé par les parois de verre.

Protégé de quoi ?

Ils ne furent pas long à s'en apercevoir. Bientôt, « quelque chose » émergea dans le ciel limpide. C'était une boule de feu, du moins un objet analogue et qui ressemblait à un soleil.

Mais il était plus chaud, plus ardent que le pâle soleil de la Terre polluée. Terriblement chaud.

C'était apparemment un astre artificiel car il ne pouvait pas y avoir DEUX soleils.

À quoi servait celui-là ?

Ses rayons brûlants inondèrent la cour fermée et bientôt une chaleur intolérable régna entre les quatre murs. Il y avait sûrement 40° à l'ombre. Jamais ils n'avaient subi de pareilles températures dans la Ville.

Aux Cercles, c'est vrai, on parlait que jadis existaient des étés torrides, même dans les régions dites tempérées. Mais depuis la Pollution, les climats s'étaient profondément modifiés.

Jef et ses compagnons sentaient sur leurs crânes une chaleur

accablante qui leur provoquait des bouffées de vapeur, par vasodilatation de leurs artères.

Au soleil, il y avait peut-être bien cinquante-cinq, ou soixante. À ce régime, ils cuiraient à petit feu. Ils se déshydrateraient ou attraperaient une insolation.

Ils transpiraient à grosses gouttes et déjà la soif les torturait. Ils cherchaient désespérément un coin d'ombre à l'abri des murs. Mais l'astre brûlant n'épargnait aucun endroit de la cour car il se trouvait à la verticale.

C'était comme dans un four solaire, où les rayons se concentraient. Était-ce du sadisme, de la persécution, de la part des Frontaliers ?

La voix de Kan éclata d'un haut-parleur et tomba dans la cour surchauffée :

— Vous subissez deux tests à la fois, simultanés. Celui de l'air et celui du soleil. En Zone Libre, l'air est trop pur, le soleil trop intense. Ses ultraviolets sont nocifs pour la peau. Il faut que vous le sachiez.

Il ajouta avec ironie :

— Ce n'est pas tout. Il existe d'autres sortes d'intempéries auxquelles vous n'êtes plus habitués. Tenez, par exemple celle-là...

L'état du ciel se modifia tout à coup comme si Kan commandait au Bon Dieu ! Possédait-il le pouvoir de la pluie et du beau temps ?

En tout cas, le dessus de la cour se chargea de lourds nuages sombres. Le soleil disparut. La température se refroidit et chuta vertigineusement.

On passait de l'Équateur au Pôle, en quelques minutes !

Nos amis n'appréciaient pas ce changement brutal de climat. C'était un truc à contracter la crève, une broncho ou une congestion pulmonaire, car les Humains avaient les bronches fragiles depuis la Pollution.

Le plafond gris ne resta pas éternellement gris. Il devint blanc. Ou plus exactement, il tomba des espèces de paillettes blanchâtres, légères, qu'on appelait jadis de la neige et qui avait pratiquement disparu depuis que la Technique maîtrisait mieux les climats au-dessus des Villes.

Désormais, la neige se transformait en pluie sous l'effet d'un air chaud puisé par d'énormes tubulures orientées sur les agglomérations...

Mais dans la cour, c'était bien de la neige et elle ne fondait pas ! Elle constituait un spectacle magnifique, surprenant, glacial. À gros flocons, elle s'épaississait sur le sol et du haut du chemin de ronde, abrités sous les dômes de verre, les Frontaliers étudiaient le comportement des exilés de la Ville, complètement désarmés par ce fléau atmosphérique avec lequel ils n'étaient plus confrontés...

Mary Lang et ses camarades claquaient des dents, d'autant que la température se refroidissait encore. Il faisait sûrement plusieurs degrés sous zéro et la chute de neige se ralentissait.

Elle s'arrêta même.

La voix de Kan retentit à nouveau dans le haut-parleur :

— Holà ! Que pensez-vous de ça ? Autrefois, les hommes pratiquaient des sports d'hiver : du ski, de la luge, du patin à glace. C'était à la mode. Comme en été, ils se trempaient dans la mer ou les rivières et se faisaient bronzer. Ils exposaient leurs corps à toutes les intempéries, par bravade, par snobisme, par perversion. Or, en Zone Libre, vous retrouverez ces variations climatiques contre lesquelles vous étiez protégés dans la Ville...

Il ricana :

— Je sais. Il y a la Pollution. Mais la Pollution n'a rien à voir avec le chaud ou le froid. C'est « autre chose »...

Il ne dit pas quoi. Nos amis n'attendaient pas d'explications. Ils se donnaient de violentes tapes pour se réchauffer. Ils se demandaient si les Frontaliers cherchaient à les dissuader, en leur présentant la Zone Libre comme un réceptacle des conditions climatiques les plus extrêmes, en les dégoûtant à jamais de poursuivre leur voyage. Ou bien si cette cour était un cul-de-sac où ils mettraient un point final à leurs illusions.

Ils avaient les lèvres bleuies par le froid. Leur teint pâle prouvait que leurs vaisseaux sanguins ne se dilataient pas comme il le fallait.

Mary évaluait les risques d'une telle situation, en connaissance de cause. Elle prévint :

— Ils peuvent nous laisser ici. Et nous claquerons de froid ou de chaud car nous n'avons pas de vêtements appropriés, ni la résistance physique de nos ancêtres.

— Vous avez subi le troisième test, annonça Kan. Deux autres vous attendent. Après quoi, vous réfléchirez bien...

Au-dessus de la cour, les nuages se chargèrent encore, s'épaissirent. Une demi-obscurité envahit le périmètre situé entre les quatre murs.

La température remontait rapidement autour de trente degrés. Ce passage d'un extrême à l'autre était épuisant pour des organismes habitués à la stabilité et à l'équilibre.

Le ciel devenait franchement orageux, menaçant. D'ailleurs, les éclairs zébrèrent les nues et les coups de tonnerre se succédèrent sans interruption.

Jef s'attendait à une pluie diluvienne. Il ne se trompa pas. Les écluses célestes s'ouvrirent. Des trombes d'eau, mêlées de grêle, s'abattirent sur la cour.

Certains grêlons étaient de la grosseur d'un œuf de pigeon.

Quand ils frappaient la peau, ils produisaient une cuisson désagréable, douloureuse. En vain nos amis cherchèrent un abri.

Il n'y en avait pas. Sauf pour les Frontaliers qui, narquois, observaient les réactions des quatre « cobayes » humains. Ces gens-là étaient de vrais sadiques car ils jouissaient véritablement de leurs privilèges. Ils assistaient à un spectacle complètement gratuit, renouvelé chaque fois qu'un Passeur et ses clients traversaient le *no man's land*.

— Les salauds ! glapit Karl sous l'orage, les mains sur sa tête pour se protéger des grêlons. Ils sont pire que les Urbos...

Mary se glissa vers Jef, la robe trempée. Elle lui cria entre deux roulements de tonnerre :

— Des éléments déchaînés, c'est affreux. On ne connaissait plus cela dans la Ville. Crois-tu que ce mauvais temps soit généralisé à l'ensemble de la région ?

— Non, répondit le médecin sans hésitation. Ils ont construit une « usine » qui rassemble les diverses conditions atmosphériques existant sur le globe...

Il leva la tête, chercha la silhouette de Jaobé parmi les Frontaliers qui se pressaient dans la coursive supérieure, et ne l'aperçut pas. L'Aventurier avait peut-être déjà regagné la Ville...

Par chance, les éclairs ne frappaient jamais le sol. Ils étaient dirigés ailleurs. Heureusement. Sinon les quatre exilés auraient été foudroyés depuis longtemps.

Ils étaient mouillés jusqu'aux os. Leur résistance physique faiblissait. Ils se sentaient déprimés, las, et n'avaient nulle envie de continuer un voyage vers un but impossible ou factice.

Ils convenaient que la Ville avait certains avantages, assurait leur protection, de A jusqu'à Z, malgré la Pollution. En dehors du Mur, ils étaient livrés aux intempéries, aux pièges de la nature et des hommes, à l'incertitude. La liberté se payait cher.

Quand la pluie s'arrêta, le vent se mit à souffler. Un vent terrible, parfois brûlant comme le siroco, parfois glacial comme le blizzard. Un vent qui les obligea à se coucher, tant il avait de force.

Par où diable venait-il ? D'en haut ? Certainement pas. Alors d'en bas. En effet, ils constatèrent que des souffleries existaient au ras du sol et puisaient violemment de l'air par des bouches...

La cour était un centre d'essais physiologiques et les Frontaliers se comportaient comme des scientifiques. En tout, les épreuves durèrent deux heures. Elles s'achevèrent enfin et Kan conclut :

— Voilà ce que vous aurez à affronter en Zone Libre. Il fallait que vous le sachiez. Nous tenions à vous prévenir et en plus il y a des pièges naturels, des bêtes sauvages. Et même d'étranges phénomènes inexplicables. Bref, la Zone Libre est en fait un lieu abominable, où

l'homme est livré à lui-même, sans aucun contact avec le monde qu'il a quitté définitivement. Car le passage est irréversible, on ne revient pas en arrière. C'est impossible. Nous ignorons ce qu'il advient des obstinés qui, malgré nos conseils, poursuivent leur voyage. Nous ne les revoyons jamais plus !

Le discours était pessimiste. Il découragea nos amis. Puis on les convoqua dans un bureau et on leur présenta les trois solutions qu'ils avaient devant eux.

On leur laissa l'entière liberté de choix. Mais à partir de ce moment-là, leur avenir dépendait uniquement d'eux. Et ils auraient vingt-quatre heures pour se prononcer définitivement.

Après quoi, ils quitteraient la Frontière, pour le Paradis ou l'Enfer !

Primo : ils continuaient leur voyage vers la Zone Libre, sous leur responsabilité, à leurs risques et périls.

Secundo : ils restaient avec les Frontaliers et dans ce cas, ils s'incorporaient aux Marginaux.

Tertio : on les ramenait dans la Ville.

C'était clair, net, précis, sans ambiguïté. C'était les trois options offertes. Ou le suicide sur place.

Or, le suicide était l'indice d'un renoncement pur et simple, d'une extrémité sordide qui laisserait les Frontaliers indifférents. Carrément, nos amis éliminèrent cette solution désespérée et peu courageuse. Leur mort ne servirait à rien, même pas à la collectivité.

D'ailleurs, auraient-ils payé, enduré des épreuves, pour renoncer bêtement à deux doigts du but ?

Mais quel but ?

Voilà bien la pierre d'achoppement contre laquelle ils se heurtaient. Une incertitude grandissante, voire une magistrale déception.

Le médecin gardait la tête froide, face à des problèmes rigoureux. Il comprenait que certains exilés, emballés au départ par la Zone Libre, réfléchissaient mieux une fois parvenus à la Frontière et choisissaient le clan des Marginaux.

C'était la sécurité dans une semi-liberté, hors de la Ville. Mais quel avenir offraient les Frontaliers ?

C'est ce que tentait de démontrer Jef, avec persuasion :

— Vous les avez vus ? s'indignait-il. C'est une bande de sadiques, de dégénérés, d'obsédés, d'inactifs, de blasés, de pervers, de débauchés. Ils sont nourris, achetés, payés par les Urbos, dont ils dépendent, bien qu'ils affirment le contraire. Ils ont un pied dans la Ville et un pied à l'Extérieur. Il n'existe aucun débouché pour un

homme équilibré. Si être Frontalier est un métier, alors c'est un métier que je ne voudrais exercer à aucun prix...

Il ajouta avec vivacité :

— Naturellement, c'est mon point de vue. Il diffère peut-être du vôtre. En tout cas, personnellement, je n'opterai pas pour cette solution.

Mary Lang marcha vers son confrère, se rangea à ses côtés. Ses yeux vifs brillèrent :

— Moi non plus je n'accepte pas de grossir les rangs des Frontaliers. C'est le choix le plus facile et qui comporte le moins de risque...

Karl grimaça. Il regarda Marion. Celle-ci guettait un conseil de la part des deux médecins. Elle ne savait vraiment pas quelle décision prendre. Elle semblait un peu perdue, dépassée par les événements.

Ils étaient seuls dans le Bureau sans fenêtre. Mais derrière la porte, ils sentaient la présence d'un Marginal armé. Dans vingt-quatre heures, la porte s'ouvrirait et on leur demanderait ce qu'ils avaient choisi.

Karl serra sa femme dans ses bras. Il déduisit que si leur fils, Steve, était resté avec les Frontaliers, il se serait montré. Il aurait assisté aux cinq épreuves subies par ses parents car tous les Marginaux étaient présents dans la galerie couverte surplombant la cour.

Le chimiste ne concevait pas que Steve soit devenu indifférent au point de rester dans l'ombre. À moins d'y être forcé...

Il avait un tempérament bagarreur. S'il était arrivé sain et sauf à la Frontière, il avait sûrement continué vers la Zone Libre.

Le retour vers la Ville n'engageait vraiment personne et suscitait la plus extrême méfiance. S'ils avaient impérativement un choix entre cette solution et celle de s'intégrer aux Marginaux, ils préféreraient encore l'intégration.

Ils imaginaient, à tort peut-être, le retour dans la Ville comme une punition, un échec. Le fait qu'on les écarte de leur quartier, de leur vie habituelle, soulevait des inquiétudes. Ce retour ne conduisait-il pas à un univers carcéral, à un camp de concentration, jusqu'à la fin de leurs jours ?

Ils n'avaient pas d'autres précisions à ce sujet. Par contre, ils savaient que le passage en Zone Libre s'accompagnait d'une gamme de risques encore plus élevée que celle du « trajet administratif », dont ils étaient sortis indemnes grâce à Jaobé...

Karl Brook évaluait leurs chances. Il était tenté par l'intégration chez les Marginaux mais il devinait la réticence de Marion. En effet, celle-ci annonça son projet, les traits figés, l'œil fixe, la voix nouée par l'émotion :

— J'ai peur. Mais je continuerai. Si je retrouvais Steve, je serais

la femme la plus heureuse du monde. Et je voudrais le retrouver par tous les moyens. Ainsi, je n'aurais aucun regret.

Karl fit la moue :

— Si je comprends bien, je suis le seul à me dégonfler. C'est bon, je vous suivrai, parce que moi aussi, figurez-vous, je veux rejoindre Steve. C'est d'ailleurs le motif de notre départ de la Ville...

Jef se détendit. Un instant, il avait craint que l'harmonie entre eux quatre ne se fragmente. Il avança d'autres arguments en faveur de la continuation du voyage :

— Je crois que les Frontaliers exagèrent quand ils dépeignent la Zone Libre comme un endroit abominable. La preuve, ils ignorent tout de la Zone. Ils veulent surtout nous décourager. Certes, nous affronterons des intempéries, des pièges.

Mais si la Zone Libre n'existait pas, pensez-vous qu'il y aurait les Passeurs, le « trajet administratif », la Frontière ? Cette dissuasion a pour but d'éliminer un maximum de candidats...

Marion poussa un gros soupir et hocha la tête :

— Pourquoi, à la Frontière, ne rencontre-t-on aucun « représentant » de la Zone Libre ? Un ambassadeur, par exemple. Ou quelque chose dans ce genre...

Jef haussa les épaules. Il ne se posait pas tant de questions. Il avait choisi de vivre hors de la Ville. Qu'importait le soleil, la neige, le vent, la pluie, l'air pur, si cela s'accompagnait de liberté ?

Ils s'habitueraient au niveau climat, à l'absence de pollution. La Zone Libre avait sans doute aussi ses lois qu'il faudrait respecter.

Bref, c'était une vie totalement nouvelle qui s'annonçait, dans des conditions de sécurité probablement moins grandes que dans la Ville, où le citoyen était pris en charge, de sa naissance jusqu'à sa mort...

Karl marqua une dernière hésitation, tandis que l'horloge du Bureau poursuivait immuablement son chemin :

— Si Steve...

Il s'arrêta devant le regard renfrogné de Marion. Jef devina sa pensée :

— Je comprends, dit-il. Vous avez un doute. Il faut le dissiper.

Il se dirigea vers un pupitre, appuya sur le bouton d'un interphone. Un écran s'éclaira au-dessus du clavier et le visage sévère de Kan apparut, surpris :

— Vous avez déjà réfléchi ? Il vous reste encore dix-sept heures...

— Je voudrais savoir si parmi les Frontaliers, vous avez quelqu'un du nom de Steve Brook.

Kan ricana comme de coutume, déplaisant au possible. On avait l'impression qu'il jouait au chat et à la souris.

Il consulta un registre électronique sur un écran annexe et rétorqua aussitôt :

— Non, nous n'avons pas de Steve Brook. D'ailleurs, si ce jeune homme était parmi nous, nous aurions prévenu ses parents afin de les guider dans leur choix définitif.

Jef posa une question pertinente dont il n'attendait guère de réponse :

— Pourquoi tentez-vous, par tous les moyens, de nous dissuader de poursuivre notre voyage vers la Zone Libre ?

Kan devint franchement antipathique. Ses lèvres se retroussèrent :

— Pour votre bien. Alors que vous croyez le contraire. Quand vous serez en Zone Libre, vous vous rappellerez mes paroles. Mais il sera trop tard... Je vous répète seulement que vous allez au-devant d'amères désillusions et vous regretterez la Ville...

Il haussa ses épaules grasses :

— Après tout, vous êtes maîtres de votre destinée. La Ville, comme la Frontière, ont des avantages. En Zone Libre, nous ne savons pas, puisque personne ne revient.

Le médecin fronça le sourcil et pensa au pire :

— Serait-ce un saut dans l'Au-delà ? Dans une autre dimension ?

— Hé ! gouailla le Président du Comité. Vous allez vite en besogne. Dans une autre dimension, sûrement pas. Mais dans l'Au-delà, c'est possible.

En tout cas, ceux qui restent avec nous ne l'ont jamais regretté...

Le docteur coupa la communication. Le visage de Kan l'horrifiait. Rien que d'imaginer qu'il serait obligé de côtoyer ce gros porc, s'il restait ici, lui donnait des nausées. Il préférait le saut dans l'inconnu.

Car c'était bien le saut dans l'inconnu qu'il choisissait, et dans lequel il entraînait ses compagnons.

Oui, le Paradis ou l'Enfer ?

Dans quelques heures, ils sauraient tous les quatre s'ils avaient eu raison ou pas.

Si la Zone Libre ne débouchait pas, comme l'affirmaient les Frontaliers, sur quelque chose de monstrueux...

CHAPITRE V

Ils auraient cru qu'ils ne reverraient plus jamais Kan.

Or, des gardes les conduisirent à nouveau dans l'Amphithéâtre et ils se retrouvèrent devant le même Comité de Sélection.

Ils grimacèrent en fixant d'un œil torve le Président et ses quatre assesseurs. Les obligeait-on à repasser devant un Tribunal ?

Ils s'insurgèrent par la bouche de Jef, trouvant la procédure trop longue. Les choses s'éternisaient...

— Nous avons fait connaître notre choix. C'est clair.

— Attendez, dit Kan de sa voix grasse. Vous semblez pressés. Il vous reste cependant une dernière formalité à accomplir. Et non des moindres.

Le médecin tressaillit, inquiet :

— Vous rejetez notre décision ?

— Nous n'avons pas l'habitude de renier nos engagements, souligna le Président. Vous franchirez la Frontière, comme vous le souhaitez, et vous pénétrerez dans l'Oasis. Mais avant, vous signerez ceci.

Du haut de la Tribune, il tendit quatre feuillets de papier. Jef les compara au contrat de Jaobé et il haussa les épaules :

— Une décharge, en somme, conclut-il. Vous déclinez votre responsabilité sur ce qui peut nous arriver désormais.

Kan ricana, les yeux fulgurants. Il semblait vexé que ces quatre clients n'aient pas choisi l'intégration chez les Frontaliers. Cette obstination à poursuivre le voyage vers la Zone Libre l'agaçait.

— Une décharge, pas exactement, rectifia-t-il. Un renoncement à vos « privilèges », plutôt. Mais lisez donc...

Il tendait franchement les feuilles imprimées. Mary monta les marches de la Tribune, raide et hautaine, prit les papiers, et les remit à Jef.

Celui-ci les parcourut du regard. Il bondit comme un tigre, offusqué, une bouffée de colère inondant son visage :

— Quoi ? protesta-t-il. Une rançon ? Et vous pensez qu'on va signer ça ? Jamais !

Kan ne s'énerva pas. Il garda au contraire son calme. Il avait

l'habitude. Son ricanement se fit plus sarcastique. Il s'attendait à cette réaction impulsive car tous les clients réagissaient de même.

Il savait aussi qu'il aurait forcément le dernier mot :

— Si vous ne signez pas, prévint-il, on vous ramènera dans la Ville. À moins que vous ne préfériez l'intégration qu'on vous propose. C'est encore temps... De toute façon, en Zone Libre, l'argent de la Ville n'a pas cours et comme vous ne pourrez revenir en arrière, vos avoirs actuels sont perdus. Irrémédiablement. Alors, cette signature est une pure convention, mais elle entre dans le Règlement.

Jef était pâle, les narines palpitantes. Mary et les Brook prenaient à leur tour connaissance des clauses du nouveau contrat imprévisible.

— Du racket ! cria Karl. Une vraie extorsion de fonds. On nous dévalise jusqu'aux os, légalement. C'est ignoble !

Écrit noir sur blanc sur le papier, les susnommés renonçaient à tous leurs biens, en argent et en nature, qu'ils possédaient dans la Ville, biens qu'ils abandonnaient aux Frontaliers. Cela incluait leur compte en banque, leur appartement, leur mobilier, etc.

Marion n'éprouva aucune animosité, aucune rancune. Rien qu'une résignation passive dont elle expliqua les mobiles :

— Ne soyez pas ridicules. Nous ne reviendrons jamais dans la Ville. Ce que nous laissons est perdu. Alors il faudrait savoir si nous préférons le laisser aux Urbos ou aux Frontaliers. Quelle importance cela a-t-il, maintenant ?

La colère de nos amis tomba très vite. Comme leur indignation. Car il n'y avait pas d'issue. Ou ils renonçaient à la Zone Libre et à l'espoir d'une autre vie. Définitivement.

D'accord, c'était une belle escroquerie. Mais Jaobé leur avait déjà extorqué pas mal d'argent, sans trop de risque. Ils auraient préféré savoir qu'à la Frontière, ils perdraient tout. Le procédé aurait été plus honnête.

Kan ne leur laissa aucun regret :

— Je vous répète, l'argent de la Ville n'a pas cours hors d'ici. Il faut que les Frontaliers vivent et ils ne vivent que grâce à des gens comme vous, qui croient qu'ailleurs ils seront mieux...

Le racket était flagrant, disproportionné avec l'incertitude de trouver un vrai refuge en Zone Libre. Mais n'avaient-ils pas déjà renoncé à tout quand ils avaient décidé l'aventure ?

Ils avaient quitté leur quartier, leur logis, leur métier, la sécurité de la Ville. Ils affrontaient l'inconnu et on les rançonnait. S'ils pouvaient revenir dans les Cercles et expliquer les méthodes dégoûtantes des Passeurs – ces complices des Urbos et des Frontaliers –, ils les expliqueraient. Seulement ils ne le pouvaient pas !

Kan s'impatientait :

— Alors, vous signez ?

Ils s'observèrent, condamnés au dénuement complet. Ils n'évaluaient pas les conséquences de leurs actes ou plus exactement ils feignaient de les ignorer. Mais en eux-mêmes, ils se disaient maintenant qu'ils étaient de gros imbéciles...

Ils se consolaient en songeant qu'ils n'étaient pas seuls. Tous ceux qui avaient transité par la Frontière, et qui avaient voulu continuer, s'étaient fait plumer comme des poulets. Au fond, en Zone Libre, ils n'avaient peut-être pas besoin d'argent car il existait probablement un autre type de Société totalement différente.

Jef en avait ras le bol de cette situation interminable, de ces palabres inutiles, de ces simagrées. Il n'avait qu'une hâte : s'en aller.

Aussi il signa sans regret. Peu lui importait à qui irait ses biens, aux Urbos ou aux Frontaliers. Sans doute aux deux.

Mary signa à son tour son contrat. Puis les Brook. Ils avaient une impression d'impuissance et de n'être plus à la hauteur des choses, ballottés par les événements. La disparition de Jaobé les plongeait dans un grand désarroi car leur Guide avait au moins un avantage : il inspirait confiance !

C'était différent pour Kan et sa bande d'aigrefins. Les cinq tests étaient du bidon, une simple justification de leur présence ici. L'ultime contrat montrait jusqu'à quel point le fameux voyage vers la liberté se payait cher !

Ils étaient ruinés. Totalement ruinés. Livrés à eux-mêmes. Si l'Oasis ne s'avérait pas ce qu'ils imaginaient, alors ils n'auraient plus que la solution de se suicider.

Ils n'en étaient pas encore là...

Kan récupéra les quatre contrats et fit ce commentaire :

— Pendant vos vingt-quatre heures de réflexion, nous avons demandé aux Urbos les extraits de vos signatures. J'ai donc un moyen de vérification, car tout doit être en règle, malgré une apparence d'illégalité...

Il compara des documents, hocha la tête, et parut convaincu :

— Désormais, nous n'avons plus aucun motif de vous retenir ici. Vos signatures concordent...

Karl protesta une nouvelle fois, pour la forme :

— Vous nous avez dépouillés ! Cela, nous le dirons bien fort en arrivant dans la Zone Libre.

La menace n'impressionna pas le Président. Au contraire, il éclata de son rire désagréable et tout son visage se boursoufla :

— Ne dites donc pas des âneries ! observa-t-il. En Zone Libre, ils se foutent de votre argent. Là-bas, vous ne trouverez aucun Tribunal pour nous condamner car nous n'entretenons avec eux aucune relation. Je me demande s'ils accueillent avec enthousiasme de

nouveaux immigrés. Ne vous attendez pas à des congratulations. Nous ne pouvons pas vous empêcher de partir puisque vous insistez.

Les assesseurs se levèrent. Kan frappa sur son pupitre, pointa sa main vers Jef et ses compagnons :

— Ah ! Encore un détail... Nous vous offrons des vêtements moins démodés, en textile synthétique, et ils ne risqueront pas les électro-aimants si vous en rencontrez encore !

Il rit une fois de plus et ajouta :

— Enfin, vous avez droit à quelques vivres et à des couteaux de chasse...

Mary sursauta désagréablement :

— Des couteaux ? Pour quoi faire ?

— Pour vous défendre le cas échéant. L'Oasis, paraît-il, est infestée de bêtes sauvages, comme on en trouvait dans le passé. Déjà, cela vous donne un avant-goût de la liberté. Vous serez hors de la protection des Murs de la Ville...

Kan était d'une ironie écœurante. Il n'avait aucune complaisance avec ceux qui ne restaient pas à la Frontière et qui choisissaient la suite du Voyage. On ne savait pas s'il plaisantait ou s'il disait la vérité. À coup sûr, il grossissait les difficultés.

Des gardes apportèrent les couteaux dans des étuis. De grands coutelas au manche de corne, à la lame épaisse. Puis ils déposèrent aussi des vêtements sur une table.

C'était des habits qu'on achetait dans les magasins de la Ville, un peu uniformes aux deux sexes.

Nos amis se changèrent dans des cabines. Ils glissèrent les poignards autour de leurs ceintures et quand Jef repassa une dernière fois devant Kan, dans l'amphithéâtre, il le gratifia d'un regard furieux :

— Naturellement, une arme-laser serait trop chère. Un couteau est meilleur marché !

Le Président mit sèchement les choses au point :

— Écoutez. Nous appliquons le règlement. Les lasers sont réservés aux Gardes et aux Urbos. La distribution de couteaux est un acte de générosité et vous devriez le comprendre.

Il conclut :

— On ne se reverra sans doute jamais. Néanmoins, je vous souhaite bonne chance.

Il tourna carrément le dos, désintéressé. Ses quatre assesseurs le suivirent. Il quitta l'amphithéâtre et ne se retourna pas vers les « sélectionnés », comme s'il tirait un trait définitif sur cet épisode. En réalité, c'était vrai. Il attendait désormais le Passeur suivant, qui ne serait évidemment pas Jaobé.

Un garde en uniforme jaune s'avança vers nos amis :

— Suivez-moi. Je dois vous conduire au « sas ».

Ils enfilèrent des couloirs, parvinrent dans une pièce qui ressemblait à un blockhaus, muni de lucarnes avec des barreaux. À travers les vitres, on apercevait une purée de pois, un brouillard épais qui ne s'était jamais dissipé.

Le garde ouvrit le sas. Une odeur piquante agressa les narines des candidats à la liberté et Jef recula, méfiant. Cette puanteur lui rappelait le *no man's land*.

— Sans masque respiratoire, plaida-t-il, nous sommes condamnés à l'asphyxie. Vous le savez. En somme, vous nous envoyez à la mort...

Il s'adressait au Frontalier, bien sûr. Celui-ci avait un visage plus sympathique que les autres, moins renfrogné. Certes, il restait distant, assez froid, mais on devinait dans son regard qu'il envoyait les « fugitifs » !

Il expliqua avec calme :

— Traversez en courant la zone polluée. Très vite, vous atteindrez l'Oasis.

Mary posa sa main sur l'avant-bras du garde. Ce dernier tressaillit.

— Vous avez vu l'Oasis ? demanda-t-elle. Comment est-ce ?

— Je l'ignore, avoua le Frontalier, sincère. Personne n'a jamais vu l'Oasis. Je ne suis même pas tenté par cette proche présence. Car on ne revient pas de la Zone Libre. D'ailleurs, après votre départ, le sas sera verrouillé.

Il mentait peut-être. Mais au fond, il avait raison. Il préférerait encore la sécurité de la Frontière à l'incertitude de cette frange territoriale qui bordait la Ville.

Jef et ses compagnons s'échappèrent comme les oiseaux d'une cage. Tous les quatre, ils coururent droit devant eux, s'enfonçant dans le brouillard jaune et nauséabond.

Ils se crurent à nouveau dans le *no man's land*, entre le tunnel électromagnétique et la Frontière. Cela leur rappelait de mauvais souvenirs. Déjà, au bout d'une minute de course, ils éprouvaient des difficultés de respiration.

Ils ne tiendraient pas longtemps à ce régime. Le garde leur avait-il menti ? Le sas débouchait-il vraiment sur l'Oasis ?

Ils en doutaient. Ne franchissaient-ils la Frontière que pour mourir après avoir été légalement dépouillés de tous leurs biens ? Mais alors, à quoi diable servaient les Passeurs, les Frontaliers ? Pourquoi toute cette mise en scène ?

Ils haletaient. Il faisait moins froid que de l'autre côté. Mais ils sentaient que l'asphyxie les gagnait comme l'autre fois. Auraient-ils encore des Samaritains pour les sauver ?

Ils titubaient et leurs pieds butaient contre des cailloux. Ils

avaient l'impression désagréable qu'un carcan enserrait leurs têtes. Ils cherchaient désespérément de l'air...

Puis ils distinguèrent une « trouée ». C'était un point plus lumineux à travers le brouillard. Une sorte de phare, de halo jaunâtre.

D'un seul coup, ils émergèrent de la Pollution.

Pour la première fois, ils rencontrèrent des arbres. Des vrais. Pas des arbres synthétiques ou les variétés acclimatées sous serre.

Ils possédaient un tronc élancé, un feuillage abondant, d'un beau vert tendre. Ils formaient un bosquet, un bois épais, et l'on entendait quelque chose à travers les frondaisons. Quelque chose d'inhabituel dans la Ville.

Un murmure. Un gargouillis. Jef ne s'y trompa pas :

— De l'eau ! Il y a un ruisseau par ici.

Ils constataient plusieurs détails, simultanément.

Au-dessus d'eux brillait un beau soleil jaune, nullement comparable à celui de la cour où ils avaient subi les épreuves.

C'était le vrai soleil, le seul qui éclairait et chauffait la Terre. Il était clair, lumineux, ardent. Il étincelait dans un ciel bleu sans nuage.

— C'est trop beau ! s'extasiait Karl, les narines dilatées. Trop beau pour que ça dure... Sentez cette odeur !

Il humait un air pur et de la forêt émanaient des parfums naturels disparus.

Derrière eux, ils laissaient le mur de la pollution. Cela formait un rideau opaque, un bouchon de brume tendu entre le ciel et la terre. Il n'existait pas de zone transitoire.

Comment expliquer cette différence climatique, cette frontière entre le brouillard permanent et la limpidité de l'atmosphère ? Pourquoi le smog assiégeait-il la Ville ?

L'oasis était-elle une infime zone épargnée par miracle ? Un microclimat ? Alors, pourquoi semblait-elle inhabitée ? Pourquoi les hommes s'enfermaient-ils dans la Cité et ne profitaient-ils pas de cette nature généreuse, à portée de leurs mains ?

Jef et ses amis se posaient des questions et ils n'avaient toujours pas de réponse satisfaisante. Ils se montraient circonspects, méfiants. D'ailleurs, sur combien de kilomètres carrés s'étendait la Zone Libre ? N'était-ce qu'un tout petit bout de territoire ou une immensité ? Où se trouvaient ceux qui avaient franchi la Frontière ?

On ne voyait en tout cas personne. Pas âme qui vive. Pas un humain. Le ciel bleu, l'air pur, les arbres, c'était bien joli mais si cet endroit était inhabité, le désenchantement commencerait très vite. L'homme supportait mal la solitude. Il avait sa civilisation.

Et, dans l'Oasis, il semblait bien qu'il n'y avait aucune

civilisation...

Les quatre immigrants progressaient vers les arbres et ils se mirent à l'ombre fraîche des frondaisons pour se protéger des ardeurs du chaud soleil.

Ils découvrirent un petit ruisseau qui coulait dans un lit de mousse. C'était poétique. Karl se pencha pour apaiser sa soif mais Jef l'en empêcha :

— Attendez ! Si l'eau était empoisonnée ? supposa-t-il gravement.

Des gouttes de sueur inondèrent le front de Brook. Il avait perdu le sens du risque en habitant la Ville.

— Vous croyez ? douta-t-il. L'eau paraît claire.

— Ce n'est pas un gage de pureté, commenta le médecin. Quand nous aurons vu un animal boire à cette source, alors oui, nous pourrons en faire autant.

Marion soupira en s'allongeant dans l'herbe :

— C'est gai. On ne va quand même pas vivre comme des sauvages.

— J'en ai peur, grogna Karl, un peu déçu. La Zone Libre n'est qu'un monde hostile, désertique, où l'homme est livré à lui-même, avec sa seule intelligence.

Jef hocha la tête :

— Justement. L'intelligence a toujours sauvé l'homme. Elle nous sauvera une fois encore. Kan nous a prévenus. Il n'y a aucun comité d'accueil.

La forêt était plus vaste qu'elle ne paraissait tout d'abord. Ils n'essayèrent pas d'aller plus loin et se reposèrent. Ils avaient besoin de réfléchir.

Comme les Frontaliers leur avaient donné quelques provisions, ils les mangèrent avec appétit. Mary, qui se mirait dans l'eau limpide, surprit une petite bestiole qui nageait par secousses.

Elle se souvint de ses cours d'histoire naturelle :

— Un têtard ! La source est potable...

Elle but la première, en trempant ses lèvres. L'eau n'avait aucun goût particulier. Jef se désaltéra à son tour et les Brook en firent autant. Ils étaient bien obligés de se contenter du ruisseau. Ou de souffrir de la soif. Et puis, pourquoi la source serait-elle empoisonnée ?

Dans l'heure suivante, ils ne ressentirent aucun malaise. La doctoresse rassura ses compagnons. Mais elle resta méfiante :

— Le danger ne viendra peut-être pas de l'eau. Kan a parlé de bêtes sauvages. Il nous a donné des couteaux de chasse. Pensez-vous qu'à notre époque un homme soit capable de se défendre avec une telle arme ?

Karl et Marion haussèrent les épaules. Ils ne savaient pas, pour une raison simple : l'homme n'était plus en contact avec les périls de la nature. La sécurité modifiait son comportement.

Jef ne s'illusionna pas :

— S'il s'agit de gros animaux, féroces, nous aurons des difficultés par inexpérience et manque d'entraînement physique. C'est pourquoi un laser nous aurait servi plus efficacement.

— Bien sûr, bougonna le chimiste. Un laser. Mais Kan n'est pas idiot. Il tient à ce qu'on ne survive pas dans la Zone Libre. Comme personne ne survit, d'ailleurs !

Ce pessimisme n'était pas partagé car il ne se justifiait pas encore. Les deux médecins ranimèrent un peu le moral défaillant des Brook.

— Soyez logiques, démontrait Mary. Vous n'espériez pas rencontrer votre fils Steve immédiatement après la Frontière. D'autres épreuves nous attendent. Il faudra les surmonter. La liberté se gagne avec de la volonté et du courage.

Le soleil obliquait sur l'horizon et quand il s'engloutit dans la brume, il devint une boule rouge, au disque parfaitement délimité. L'air fraîchit quelque peu. Les feuilles des arbres frémirent sous un vent léger.

La nuit tomba. Nos amis décidèrent de la passer sur place. Par chance, ils avaient mangé à leur faim et la température ne poserait aucun problème.

Ils auraient bien voulu allumer un feu pour éloigner les bêtes sauvages et ils cherchèrent des brindilles, des branches sèches. Ils en trouvèrent. Dans une poche de son vêtement, Jef dénicha un vieux briquet à gaz, comme on en fabriquait autrefois. Sans doute cet objet avait-il été glissé volontairement par les Frontaliers dans les poches du vêtement...

Ils allumèrent donc un feu.

Le bois pétilla et une chaleur bienfaisante les enroba. La vue des flammes les rassura et ils conclurent que les animaux sauvages ne viendraient pas rôder autour de leur campement.

Néanmoins, le médecin suggéra des tours de garde, par précaution. Karl s'offrit pour le premier quart et les femmes voulurent à toute force participer à la rotation.

Pour la première fois de leur vie, ils fermèrent les yeux ailleurs que dans un lit et un appartement. Le gargouillis de l'eau berçait leur sommeil et malgré la dureté du sol, ils s'endormirent avec facilité.

Ils étaient épuisés par les diverses émotions subies à la Frontière. Ils vivaient leur première nuit d'hommes « libres ».

C'était palpitant.

Karl marcha un peu pour se dégourdir les jambes. Il ne se

hasarda pas au-delà du périmètre illuminé par les flammes et il n'oublia pas d'entretenir le brasier. Déjà, sa vigilance s'exacerbait.

Il écoutait le silence de la nature. Il tenta d'imaginer l'avenir qui les attendait mais il n'arriva pas à formuler une hypothèse plausible. Toutes celles qu'il inventa se terminaient d'une façon dramatique !

Il se donna peur lui-même. Il se rapprocha du feu, se pelotonna contre un arbre, et lutta contre le sommeil envahissant. L'inconfort et l'insécurité le hantèrent. Il évoqua son appartement dans la Ville, le restaurant d'entreprise où il prenait ses repas, son métier qui lui assurait une vie aisée...

Avait-il bien fait de tout abandonner ?

Perdu dans sa rêverie, il sursauta brusquement. Jef, Mary et Marion se réveillaient en poussant des cris effroyables. Ils avaient le regard exorbité. Ils tremblaient, hagards, le corps ruisselant de sueur.

Ils ne voyaient même pas Karl. Celui-ci s'approcha d'eux, inquiet :

— Qu'avez-vous donc ?

Le chimiste était le seul épargné et il n'y comprenait rien. En vain chercha-t-il un danger aux alentours. Il ne découvrit rien d'anormal.

Devant les convulsions répétées de ses compagnons, il chercha une explication. Jef, Mary et Marion étaient malades. Ou alors ils devenaient fous.

L'horreur de la situation frappa Karl comme la foudre. Il se dit qu'il n'échapperait pas longtemps au phénomène !

Il répéta avec angoisse :

— Mais que vous arrive-t-il donc ?

Il agrippa sa femme, la secoua, et lui donna finalement une paire de gifles ! Le regard de Marion perdit sa fixité mais elle continua à trembler comme une feuille.

Elle cherchait quelque chose autour d'elle :

— Les Monstres ! balbutiait-elle, épouvantée. Ils vont nous dévorer !

— Voyons, Marion, il n'y a personne, protestait Karl. Tu as rêvé.

Jef et Mary se calmaient lentement devant l'évidence. On les sentait anxieux, pas encore rassurés. Agenouillés, ils cherchaient des traces sur le sol meuble :

— Pourtant, « ils » étaient là...

— Oui ? demanda Brook.

— Les Monstres ! confirma le médecin. Ou alors...

Il passa une main égarée sur son front. Il réfléchit et son cerveau put enfin fonctionner correctement :

— Vous étiez de garde, Karl, nota-t-il. Vous vous serez endormi.

— Non, je vous assure, nia Brook. J'avais les yeux ouverts.

— Eh bien, soupira Jef, nous avons été victimes d'un cauchemar. Mais d'un cauchemar collectif. C'est bien ça le plus extraordinaire.

— Comment étaient ces monstres ? questionna le chimiste à la fois curieux et sceptique.

Les trois victimes reprenaient leur expression normale. Elles avaient subi une grosse émotion, voire une peur bleue. Mary essaya de cerner le problème, dans son contexte :

— Ils venaient pour nous dévorer. Ils avaient d'affreuses mandibules, avec des carapaces noirâtres. Comme des scarabées géants !

Karl grimaça. Il avait échappé au phénomène simplement parce qu'il ne dormait pas.

— L'Oasis, ça promet ! bougonna-t-il. Faudra-t-il rester éveillé et le sommeil deviendra-t-il impossible ? En cas de récurrence fréquente, tout repos sera interdit.

Les conséquences n'étaient pas réjouissantes. Jef en avait particulièrement conscience et il l'avoua avec franchise :

— L'absence prolongée de sommeil conduira à l'épuisement physique et nerveux...

Il ajouta avec vivacité :

— Mais ça ne signifie pas que de nouvelles agressions troublent notre repos. Ce cauchemar collectif ne s'explique pas, à moins qu'il ne soit provoqué par un « perturbateur » psychique installé dans la Zone.

— Quoi ? sursauta Brook, effrayé. La Zone Libre serait-elle peuplée de cauchemars téléguidés ?

Le médecin haussa les épaules :

— Je ne dis pas ça. Mais il est possible qu'on teste nos réactions, encore une fois.

— Les Urbos ? Les Frontaliers ? lança Marion, inquiète.

— Ni les uns, ni les autres, évoqua Jef. Peut-être des « Étrangers », ceux qui habitent vraiment la Zone Libre.

— Alors, soupira Karl avec déception, il valait mieux rester à la Frontière, ou dans la Ville...

Mary invita ses compagnons à reprendre leur sommeil interrompu, tandis qu'elle veillerait. Brook s'étendit sur le sol avec beaucoup d'appréhension. En effet, il n'aimait pas les cauchemars. Cela laissait toujours un mauvais souvenir !

La doctoresse contemplait ses amis endormis et elle pria secrètement pour que le phénomène ne recommence pas. Bien sûr, les prières n'influenceraient jamais un événement extérieur et elle en eut vite la preuve.

Les dormeurs se réveillèrent une seconde fois dans le même état

d'excitation que précédemment !

Ils bondirent sur leurs pieds en hurlant, les jambes tremblantes, le corps en sueur, les yeux dilatés par une atroce frayeur. Ils gesticulaient et repoussaient d'invisibles ennemis. Brook dégaina même son couteau et le brandit en criant :

— Saletés ! Saloperies ! Allez-vous-en !

— Ça recommence, constata tristement Mary, épargnée par le cauchemar.

Elle désarma le bras du chimiste et calma le malheureux :

— Allons, Brook, soyez raisonnable. Vous admettiez tout à l'heure que nous avions rêvé. Vous avez rêvé à votre tour...

— Les Bêtes ! haletait-il. Elles sont horribles.

— D'accord, mais elles ne sont que le reflet de votre imagination. Dans quelques secondes, elles disparaîtront de votre esprit.

Elle en parlait en connaissance de cause. En effet, l'état de choc s'atténua et nos amis retrouvèrent leur calme, leur lucidité. Pour Marion et pour Jef, ces deux alertes successives avaient durement secoué leurs nerfs. Surtout pour Marion, plus fragile, qui éclatait maintenant en sanglots :

— Il sera impossible de vivre ici ! Kan avait raison. La Zone Libre est un lieu abominable où les cerveaux sont tourmentés. Accédons-nous à l'Enfer ?

Brook jeta rageusement son poignard sur le sol. Le hasard fit que l'arme se planta dans la terre en vibrant.

— Les couteaux sont inutiles contre les agressions psychiques. Les lasers aussi. Si ça continue, on deviendra fou. Et c'est peut-être cela la Zone Libre : un monde de fous !

Il ne croyait pas si bien dire. Ils rencontrèrent très vite d'autres difficultés. Et cette fois, Jaobé n'était pas là pour leur venir en aide...

CHAPITRE VI

Ils renoncèrent à dormir et attendirent l'aube.

Le reste de la nuit fut long. La peur de se retrouver dans la Pollution les tortura. Mais un soleil radieux émergea à l'horizon. Le ciel restait bleu, l'air merveilleusement pur, léger, limpide. C'était évidemment une consolation !

Ils avaient les yeux alourdis par la fatigue. Ils éteignirent le feu et se préparèrent à explorer leur nouveau domaine.

Ils ne quittèrent pas le ruisseau. Ils pensaient avec juste raison qu'un ruisseau se jetait toujours dans une rivière et qu'il fallait absolument découvrir cette rivière.

Ils s'enfoncèrent sous les arbres. Ils marchèrent pendant un quart d'heure et comprirent que la forêt était plus grande que prévu. Ils risquaient de s'y perdre !

Le ruisseau ne s'élargissait même pas. Il gargouillait entre deux rives d'herbe et sa chanson émaillait le monotone silence des arbres.

Soudain, un rugissement éclata.

Ils se retournèrent et aperçurent un tigre magnifique. Enfin, un genre de fauve à la peau tigrée. Sans doute une espèce croisée avec un autre animal, et dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Le fauve semblait particulièrement agressif. Il se ramassa pour bondir. Fort heureusement, Brook se trouva là au bon moment, la pointe de son couteau en l'air.

Le tigre s'empala littéralement sur le poignard acéré. Les entrailles ouvertes, il eut un ultime sursaut et retomba raide sur le sol.

Ils examinèrent la bête. Il avait une gueule énorme, des dents impressionnantes.

Marion se réfugia dans les bras de son mari :

— Karl... Tu as réalisé un exploit...

— Mais non, protestait-il, modeste. Il s'est empalé tout seul. Je n'explique même pas sa mort instantanée.

Tout cela était bizarre. En tout cas, le fauve était hors de combat et à l'examen, les seules blessures semblaient celles occasionnées par le poignard.

Jef observa autour de lui, méfiant. Il n'y avait personne. La

présence du tigre ne rassurait pas les fragiles humains, à la merci des animaux sauvages.

Karl ne comprenait toujours pas et il regardait fixement son couteau ensanglanté.

Il caressait la peau du félin :

— J'ai vu des bêtes pareilles dans le Zoo de la Ville. Mais elles étaient derrière des barreaux...

— Le Zoo attire beaucoup de visiteurs, commenta Mary. Je me demande comment ils ont protégé toutes les espèces animales de la Pollution.

Jef hocha la tête :

— Peut-être bien que là où vivent ces animaux en liberté, la pollution n'existe pas...

Soudain, un nouvel événement attira leur attention. Le sol tremblait. On aurait dit un roulement...

Ce n'était pas comme une secousse sismique. La vibration se prolongeait comme si quelque chose tapait sur le sol ou galopait.

Nos amis tournèrent les yeux vers la clairière qui devant eux déchirait la forêt. Les frondaisons remuaient, comme si une énorme bête, encore plus grosse qu'un tigre, se frayait un passage.

L'ennemi déboucha. C'était un mastodonte de plusieurs tonnes, avec une corne redoutable sur le museau, les prunelles petites et brillantes. Il fonçait sur les humains !

— Un rhinocéros ! reconnut Mary. C'est un animal dangereux. Je ne crois pas qu'un couteau de chasse stoppera son élan...

Ils auraient bien voulu grimper aux arbres pour se protéger mais ils s'aperçurent que les troncs étaient lisses et n'avaient pas de prise. Leur salut n'était même pas dans la fuite car le rhino les rattraperait inmanquablement.

Il fonçait toujours, droit devant lui, Jef avait entendu dire que ce mammifère ne voyait pas plus loin que le bout de son nez et qu'il suffisait d'un peu d'habileté pour éviter sa charge.

C'était moins facile dans la réalité. Pris dans le collimateur de la bête, le médecin sauta bien de côté. Le rhino frappa du crâne contre un arbre puis, plus furieux que jamais, il se retourna vers Mary.

Celle-ci exécuta un écart mais elle glissa sur le sol et tomba lourdement. Marion et Karl poussèrent un cri d'horreur. Rien ne pouvait sauver la doctoresse du piétinement de l'animal en furie.

Rien. En tout cas pas un couteau qui ne pénétrerait même pas dans cette peau épaisse comme du blindage. Ni le courage de Jef qui tentait vainement une diversion en hurlant !

Il restait quelques mètres entre Mary et le rhinocéros. La malheureuse vit arriver sur elle ce véritable bulldozer et elle comprit que la corne l'empalerait comme une brochette. Elle n'avait pas le

temps de se relever et de se mettre à l'abri...

— Mary ! Mary ! gémit Jef, désespéré.

C'est au moment précis où tout paraissait perdu que le miracle se produisit – un second miracle, après celui du tigre.

Le mastodonte se trouva stoppé net dans sa course. Il s'écroula, foudroyé, tout près de Mary épouvantée !

Jef se précipita. Il aida sa collègue à se relever et demanda d'un air inquiet :

— Tout va bien ?

Elle était pâle, défaite. Ses jambes tremblaient davantage qu'à la suite du cauchemar collectif. Parce qu'elle réalisait l'effroyable danger auquel elle venait d'échapper.

Elle aurait dû être écrasée, embrochée. Or, elle était saine et sauve. Ses nerfs craquaient. Elle éclata en sanglots et Jef la laissa pleurer.

Il lui tapotait la main :

— Les choses se sont passées comme avec le tigre. C'est inexplicable.

Karl criait à la cantonade :

— Holà ! S'il y a quelqu'un, montrez-vous !

Mais il n'y avait personne et c'était bizarre. Le rhinocéros n'était pas mort tout seul. On l'avait tué. Mais avec quoi ? Et surtout dans quel but ? Voulait-on vraiment sauver Mary Lang comme on avait voulu sauver Brook ?

Ce dernier se penchait maintenant sur le cadavre de l'animal. L'examen s'avéra négatif.

— Un laser provoquerait une trace de brûlure, murmura-t-il en hochant la tête, perplexe. Or, il n'y a rien.

Marion eut une idée :

— Si on avait utilisé une arme paralysante ?

Jef haussa les épaules :

— Bah ! Quelle importance ! Le tigre et le rhino sont morts. Ils ne sont pas paralysés. Nous voudrions savoir tout de même qui est notre sauveur. Ne serait-ce que pour le remercier.

Comme aucune créature ne se manifestait, nos amis se lassèrent. Ils n'appelèrent plus et n'eurent aucune envie de chercher. Ils burent au ruisseau et s'éloignèrent de ce lieu où ils avaient vécu des moments dramatiques.

C'était drôle. Ils se sentaient suivis par une sorte de « protecteur » et cette impression les rassurait. Certes, cette hypothèse n'était pas forcément la bonne. Néanmoins elle soutenait leur moral.

S'ils étaient « pris en charge » par les services administratifs de

la Zone Libre ? Si véritablement, on les aidait dans l'ultime phase du parcours ?

Bien sûr, il ne s'agissait pas d'un Comité d'accueil, tel qu'ils l'auraient souhaité. Mais c'était mieux qu'une franche hostilité. Si on prenait soin de leurs vies, c'était dans un but humanitaire, selon un plan combiné.

Le ruisseau gargouillait toujours sous les arbres et leur servait de guide, ils ne savaient pas trop pourquoi.

Un instinct, une intuition.

Ils espéraient toujours rencontrer la fameuse rivière mais le ruisseau ne grossissait jamais. Son débit restait le même tout simplement parce qu'il ne recevait aucun affluent susceptible de le grossir.

En général, les ruisseaux s'élargissaient en aval de leur source. Celui-là n'était pas comme les autres...

D'ailleurs, rien ne semblait normal dans cette oasis. On y rencontrait des animaux qui habituellement, tout au moins dans le passé, ne vivaient pas ensemble.

L'oasis n'était-elle qu'un zoo ?

Dans ce cas, ils se heurteraient bientôt à une grille, à un mur, clôturant cet immense parc. Ce n'était sans doute qu'après la traversée de cette « réserve » qu'ils pénétreraient vraiment en Zone Libre.

Chaque fois qu'ils parlaient de cette Zone, elle semblait s'éloigner dans le temps et l'espace, comme un but inaccessible, mouvant. Elle se déplaçait au rythme de leur marche et en fin de compte, ils ne l'atteindraient jamais !

Ils pensèrent qu'ils se trompaient, que l'Oasis avait une fin. C'était une zone « tampon ». Il en fallait une. La Frontière ne pouvait pas carrément déboucher sur la Liberté. Comme existait un *no man's land* entre le tunnel électromagnétique et la frontière elle-même...

Jef avançait en tête de la troupe. Karl fermait la marche. Ils suivaient une véritable « galerie » sous les arbres, formée par un entrelacs de feuillages et de fleurs multicolores, odorantes.

Tellement odorantes que ce parfum les enivrait, jusqu'à l'étourdissement. Ils titubaient et avaient des migraines. Sous les frondaisons basses et épaisses, ils semblaient prisonniers d'un tunnel de verdure. Ils ne pouvaient s'échapper ni à droite, ni à gauche. Leur seule possibilité était de retourner en arrière.

Soudain, ils poussèrent un cri. Tous les quatre. Le sol se déroba sous eux et ils tombèrent dans une trappe profonde.

Ils se retrouvèrent emmêlés les uns sur les autres. Un humus épais avait amorti leur chute. Quand ils relevèrent la tête, ils aperçurent l'orifice rectangulaire du piège dont la mince couche supérieure de feuillage pendait en lambeaux après avoir cédé sous le

poids de nos amis.

Jef mesura vite la hauteur de la fosse. Il ne s'illusionna pas :

— Au moins quatre mètres ! Même en se faisant la courte échelle, nous n'arriverons pas à sortir. Nous sommes tombés dans un piège à fauves.

— Un piège à fauves ou un piège à humains ? ironisa Karl.

Mary n'appréciait guère l'humour de Brook. Elle grimaça :

— Je vous en prie, ne cherchez pas des explications idiotes. Si on voulait nous capturer, il y aurait des tas d'autres moyens moins rudimentaires.

— Justement, s'entêta le chimiste. Qui prouve que les habitants de la Zone Libre ne sont pas des gens rudimentaires, pour ne pas dire des primitifs ?

Pour la première fois, cette hypothèse fut retenue par Jef. Il la trouva acceptable, plausible. Il la commenta avec empressement :

— Possible. La Zone Libre s'ouvre peut-être sur la vie primitive, sauvage, chez les animaux comme chez les hommes. En conséquence, il vaut mieux ne pas chercher ici une civilisation comparable à celle de la Ville.

Marion ne partageait pas cet avis car un détail ne concordait pas :

— Pour des primitifs, remarqua-t-elle, vous ne croyez pas qu'ils possèdent des armes bien sophistiquées ? Ils ont tué le tigre et le rhinocéros avec autre chose qu'un laser.

La discussion devenait ardue entre les partisans d'une Zone Libre primitive et ceux d'une Zone civilisée. Puis, quand la seconde nuit tomba, ils devinèrent l'horreur de leur situation. Ils n'avaient rien à manger, ni à boire. Un fauve pouvait à tout moment tomber dans la fosse.

Si personne ne les sortait de là, ils crèveraient de faim et de soif. Or, depuis plusieurs heures, aucun sauveur ne se présentait !

Dans le trou, la nuit était plus froide qu'en surface. Et puis ils ne pouvaient pas faire du feu. Assis, le dos sur la paroi humide, tassés les uns contre les autres pour se tenir chaud, ils finirent par s'endormir.

Mais ils se réveillèrent au bout de cinq minutes, comme la nuit précédente. Les Monstres surgissaient à nouveau, en rêve, et ils comprirent que ces agressions psychiques répétées ne leur laisseraient aucun répit...

Ils refusèrent le sommeil. Mais c'était la seconde nuit qu'ils ne dormaient pas. Alors, la fatigue augmenta. Leurs yeux alourdis tenaient à peine ouverts. Or, dès qu'ils succombaient au sommeil, l'affreux cauchemar collectif les assaillait...

À ce régime, ils ne tiendraient pas longtemps. Ils désespérèrent d'atteindre leur but. Si on ne revenait pas vers la Ville, c'était sans

doute parce qu'on mourait en Zone Libre.

L'explication semblait toute simple.

Ils entendirent un bruit. Un drôle de bruit. Comme un choc provoqué par un objet qui tombait dans la fosse.

Marion se dressa en hurlant, horrifiée, la main tendue :

— Un serpent !

Les hommes se mirent debout en vitesse et tirèrent leurs couteaux de chasse. Leur somnolence s'évanouit. La présence d'un danger activait leur sécrétion d'adrénaline et les maintenait en éveil.

Mary se réfugia à l'autre bout du piège et se blottit dans un angle. Comme toutes les femmes, elle n'aimait pas les serpents !

Dans la demi-pénombre, ils apercevaient en effet quelque chose de filiforme qui s'agitait mollement contre la paroi.

C'était bougrement long pour être un serpent. Trop long et de trop petit calibre. Mais à vrai dire, dans l'affolement, on pouvait s'y tromper...

Jef éclata de rire. Il se précipita, saisit le soi-disant ophidien entre les doigts, et donna un coup sec.

Il tira, découvrit une résistance, là-haut. La chose se tendit. Il leva la tête et cria :

— Holà ! Montrez-vous !

Car en fait de serpent, il s'agissait d'une corde qu'on leur lançait. Sûrement pour qu'ils sortent du piège. L'extrémité était probablement accrochée à un tronc d'arbre.

Ils n'étaient donc pas seuls. D'ailleurs, depuis l'affaire du tigre et du rhinocéros, ils savaient que quelqu'un les épiait, les suivait.

Qui ?

Personne ne répondit à Jef.

Empoignant le filin à deux mains, il sauta. Ses pieds se collèrent contre la paroi du piège et il commença à s'élever avec lenteur. Les muscles de ses bras lui firent vite mal car il n'était pas habitué à l'effort physique. Mais s'il lâchait, il retomberait dans la fosse !

Il espérait bien que là-haut, on ne couperait pas le cordage, qui était en réalité une sorte de liane.

Il parvint en surface, se hissa comme il le put. Son regard affleura le sol. Il ne vit personne, pas l'ombre d'un homme. Pourtant le filin n'était pas tombé miraculeusement et il était enroulé autour d'un arbre.

Le docteur appela ses camarades et les invita à le rejoindre. Brook et Mary montrèrent qu'ils pratiquaient un peu de sport et ils s'essoufflèrent à peine.

Pour Marion, ce fut plus dur. On dut la hisser sur les deux

derniers mètres et on la récupéra.

Mary avalait sa salive, angoissée, en observant le piège vu de dessus :

— Autrefois, ils mettaient des pieux acérés au fond des pièges et les fauves s'y empalaient.

Ils frémirent, conscients qu'ils avaient de la chance. Ils ne s'étaient même pas cassé une jambe ni foulé une cheville !

Soudain, une voix jaillit derrière eux :

— Enfin, vous êtes sortis !

Cette voix, ils la reconnaissaient. Ils s'élancèrent, mains tendues, le visage irradié par la joie. Ils retrouvaient enfin quelqu'un qui allait les aider !

— Jaobé !

Oui, c'était bien le Passeur. Sa présence dans l'Oasis ne s'expliquait pas car elle n'était pas prévue. Mais qu'importait. L'essentiel était que le Guide soit là pour la fin du Voyage...

Jaobé semblait sensible aux marques d'amitié de ses clients. Comme ceux-ci attendaient des réponses, il leur donna satisfaction :

— L'Oasis m'est interdite. Mais j'ai réussi à traverser la Frontière, à m'échapper, et à vous rejoindre. Normalement, je devrais retourner vers la Ville.

Jef mit les poings sur ses hanches :

— Devons-nous conclure que vous venez avec nous en Zone Libre ?

— Pas exactement, rectifia le Passeur en caressant sa barbe noire. Vous payez cher votre liberté. Kan vous a dépouillés de vos biens. Je refuse ces méthodes mais je n'y peux rien. Je voulais surtout voir l'Oasis, par curiosité. C'est un endroit merveilleux. S'il n'y avait pas les bêtes sauvages et les pièges...

Brook soupira :

— Le tigre, le rhinocéros... C'était vous ?

L'Aventurier tira une arme de sa ceinture. Elle différait d'un laser et possédait une petite sphère transparente entre le canon et la crosse :

— Un pistolet à ultra-sons, précisa-t-il. On détruit le cerveau avec ça.

— Les Frontaliers vous l'ont donné ? s'étonna Mary.

— Non. Je l'ai volé. Les Gardes, comme les Urbos, sont dotés de lasers et d'armes ultra-soniques. La panoplie n'est même pas complète. J'avoue que les pistolets à ultra-sons demeurent la dernière trouvaille. Efficaces, hein ?

Le comportement de Jaobé restait mystérieux. Marion observa :

— Pourquoi, lors de votre intervention avec le tigre et le rhino, ne vous êtes-vous pas montré ?

Le Passeur n'hésita pas dans sa réponse :

— Il faisait jour, J'ai toujours peur que des Frontaliers s'aventurent dans l'Oasis, car ils auraient l'ordre de me tuer. Je vous le répète, je suis en infraction avec la Loi.

— Et eux, ont-ils le droit ? rétorqua Jef.

— Je ne sais pas, dit le Guide. Kan envoie peut-être des patrouilles. Il est maître chez lui.

— Mais ici, ce n'est pas chez lui ! protesta Karl.

— C'est vous qui l'affirmez. Pas Kan, précisa Jaobé. Je pense que les Gardes exercent leur contrôle d'une part comme de l'autre de la Frontière. Il y a deux *no man's lands*. L'Oasis est le second. Ce n'est pas véritablement encore la Zone Libre.

Mary plissa ses yeux, sourit :

— Avouez-le, Jaobé. Vous crevez d'envie de venir avec nous...

Le Passeur semblait mal à l'aise. Il avait peur des gardes de Kan et cette fois, le danger pour lui était plus grand que la rencontre avec un tigre ou un rhinocéros.

Il jeta aux alentours des regards inquiets :

— En fait, expliqua-t-il, j'explore l'Oasis afin de présenter à mes clients un nouveau type de contrat offrant des garanties supérieures. C'est intéressant. Bien sûr, ces contrats seront plus chers. Mais mon rôle ira au-delà de la Frontière, vraiment jusqu'à la Zone Libre...

Jef hocha la tête, sceptique :

— Vous nous montez un bateau, Jaobé. Vous tentez de nous démontrer que vous faites ça pour le bien de vos clients. Or, comme nous, vous aspirez à la liberté et vous fuyez la Ville...

— Non ! répondit le Passeur d'un ton sec et catégorique. Ailleurs, j'ignore la forme de bonheur qu'on propose. Ici, je gagne de l'argent et je suis marginal, en semi-liberté. J'entretiens de bonnes relations avec tout le monde. Vous voudriez que je gâche ces privilèges ?

— Mais si les Frontaliers refusent que vous accompagniez vos clients dans l'Oasis ? s'obstina le médecin.

— Ils accepteront ces nouvelles clauses, si elles sont ratifiées par les Urbos. Car en vérité, seuls les Urbos détiennent le Pouvoir et l'accès hors de la Ville. Les Frontaliers ne sont que des auxiliaires obéissants. Ils ne dépassent pas leurs compétences, leur rôle.

Jaobé changea de conversation. Le présent l'accaparait. Il avait à nouveau la charge de nos amis :

— Bon. Ce n'est pas tout. La nuit est favorable à votre fuite. Il faut en profiter. On doit toujours longer le ruisseau, qui constitue un guide.

— C'était bien mon avis, fit Jef. Mais le piège, qui l'a construit ?

— Certainement les Frontaliers, apprit le Passeur. C'est l'ultime

zone qu'ils contrôlent. Et ils en profitent. Ils n'aiment pas nos « clients ».

— On s'en est aperçu ! grommela Karl.

Ils repartirent sous les frondaisons mais cette fois ce n'était plus pareil. Ils avaient retrouvé Jaobé et ils lui faisaient à nouveau confiance. L'Aventurier marchait en tête de la troupe comme il l'avait toujours fait depuis le début de l'expédition.

Le courage des fugitifs augmenta. Leur espoir aussi. Ils voyaient la fin de leur voyage avec un optimisme béat.

Ils se trompaient grossièrement. Car les retrouvailles avec Jaobé étaient trop belles pour durer !

CHAPITRE VII

Ils se reposaient au bord du ruisseau. Les frondaisons éclataient de lumière, de senteurs. Des points restaient dans l'ombre et Jef voulut les éclaircir :

— Le cauchemar collectif et les monstres... C'est Kan aussi ?

Le Passeur haussa les épaules :

— Probable.

— Mais enfin, Jaobé, pourquoi faites-vous ça pour nous ? Vous savez bien que nous n'avons plus d'argent...

— Je vous l'ai dit, je prépare de nouveaux contrats plus intéressants, confirma le Guide. En somme, avec vous, j'entreprends ma première expérience dans l'Oasis. Elle est gratuite...

— Enfin, une bonne parole ! soupira Marion. Quand donc rencontrerons-nous des gens qui ne parlent pas d'argent ?

Ils se déridèrent un peu. Mais ils étaient claqués par deux nuits sans sommeil. Ils mangèrent des provisions apportées par le Passeur et ils reprirent un peu de force.

— Vous vous reposerez bientôt, promit Jaobé.

Cette énigmatique affirmation éveilla la méfiance de Brook. Il n'aimait pas les allusions. Après tout, leur repos pouvait bien être éternel !

— Où ça ? demanda-t-il en grognant. En Zone Libre ?

— Non, avant. Les Frontaliers ne contrôlent qu'une partie de l'Oasis, ce *no man's land* terminal. Les émetteurs psychiques ne vous assailliront plus.

— Vous semblez bien au courant, observa Marion avec malice. Comme si vous étiez un Frontalier...

Jaobé riposta :

— Marginal ou Frontalier, c'est presque pareil. Je possède quelques notions sur le fonctionnement de la Frontière, où j'ai des amis. Sinon, je ne me serais jamais retrouvé dans l'Oasis !

Il était réticent et ne livrait pas le fond de sa pensée. Peut-être ne voulait-il pas choquer ou décevoir ses clients. Il les rassurait. C'était déjà quelque chose !

Au petit matin, ils atteignirent l'orée des arbres. Le ruisseau

s'échappait dans une vaste plaine où ondoyait une herbe verte de la hauteur du genou.

Le soleil jaillissait à l'Est, au-dessus d'une barrière rocheuse en forme de demi-cercle. Par là-bas, il n'y avait pas de brume mais un horizon clair, un ciel bleu.

Derrière eux, ils laissaient la forêt. Ils s'aperçurent très vite que la barrière rocheuse clôturait entièrement la plaine et formait un obstacle.

— Le Cirque, dit Jaobé, la main tendue devant lui. Derrière la montagne, ce doit être la Zone Libre...

— Ce n'est donc pas sûr ? remarqua Jef, les sourcils froncés.

— Rien n'est jamais sûr, expliqua le Passeur. Je vous conduirai jusqu'à la Muraille. Après, je vous quitterai. Mais pour ça, il faut traverser la plaine.

Mary haussa les épaules, abusée par la tranquillité des lieux :

— Bah ! Je n'en vois pas la difficulté.

— Il y a toujours des difficultés, rectifia une nouvelle fois le Guide. Partout. Rien n'est joué à l'avance.

Il sondait cette mer d'herbe d'un regard aigu, étrange. Il ne se hasardait pas sans inquiétude à découvert. Il préférerait les arbres.

Ils distinguèrent tous la Chose, en même temps. Elle apparut au milieu de la prairie, exactement à mi-distance entre l'orée de la forêt et le fond du Cirque, en forme de fer à cheval.

— Diable ! sourcilla Jaobé, l'instinct en éveil.

Une sorte de Cube lumineux brillait sur l'herbe.

Un grand Cube de lumière bleue. Il était apparu spontanément, comme le reflet d'un miroir, ses côtés bien délimités...

Mais le ciel restait vierge, d'une clarté intense. Un défi à la pollution !

— Dire que ça serait un Paradis, soupira la doctoresse, si tous ces pièges n'existaient pas. Le Cube est-il dangereux ?

— Je ne sais pas, avoua le Passeur. Je n'ai jamais vu cette Chose.

Il avança le premier avec circonspection et il chercha à contourner le Cube bleu. Or, il se passa un phénomène bizarre. La lueur se déplaça et se retrouva immanquablement sur le chemin de nos amis.

Ceux-ci obliquèrent à gauche, en sens opposé. Le Cube glissa sur l'herbe et se présenta toujours en face d'eux. Comme une Porte par où ils devaient obligatoirement transiter.

Cet obstacle énervait Jef. Il suggéra :

— Votre arme est-elle inefficace ?

Jaobé rit en tripotant son pistolet à ultra-sons :

— Tirer ne servirait à rien. Sinon à aggraver notre situation. Le Cube n'est pas un cerveau mais un reflet, ou une masse d'énergie. Il

faudrait détruire l'émetteur. Or, celui-ci est invisible pour l'instant.

Ils se rapprochèrent de la Chose. La lumière bleue augmenta et devint plus foncée qu'un ciel sans nuages. Elle n'aveuglait pas.

Le Cube mesurait deux mètres de côté, ou deux mètres vingt. Il semblait projeté par un faisceau, comme sur un écran cinématographique.

Maintenant, ils s'étaient rapprochés. Ils se trouvaient à cent mètres et on pouvait « voir » à l'intérieur du Cube. C'est-à-dire que le regard traversait la lumière bleue et de l'autre côté on apercevait l'herbe verte de la plaine.

Ils s'arrêtèrent.

Jaobé observa le cirque rocheux qui cernait la plate prairie. Il ne discernait aucun passage mais il était trop loin pour l'affirmer. Si l'Oasis s'achevait en cul-de-sac ? Si l'on ne pouvait pas aller plus loin ?

Le Passeur hocha la tête, désigna le Cube d'un coup de menton :

— Il faudra le traverser. Immanquablement. Car où que nous allions, il se trouvera toujours devant nous. C'est plutôt lui qui guette nos déplacements.

Marion devint toute pâle. L'idée de s'immiscer dans cette masse de lumière bleue suscitait son inquiétude :

Elle demanda :

— Qu'arrivera-t-il ?

— Je ne sais pas, répéta le Guide. Il s'agit d'un piège entièrement nouveau, comme le tunnel électromagnétique. Je vais l'expérimenter.

Il se détacha de ses compagnons, résolu. Jef le tira par la manche de son vêtement :

— Vous n'allez pas faire l'idiot, Jaobé ?

Celui-ci pivota, le visage crispé :

— Écoutez. Il n'y a pas d'autre solution. Or, il m'appartient de passer le premier. Vous êtes toujours mes « clients ». D'ailleurs, vous serez bien obligés de me suivre...

Il marcha résolument vers le Cube et avant de s'enfoncer dans la masse d'énergie, il se retourna une dernière fois :

— Ça ira, cria-t-il. Le Cube n'émet ni chaleur, ni rayonnement nocif. Sinon je serais déjà mort. Je suis à un mètre. Je n'entends aucun bruit. Je vois à travers... Ce n'est peut-être qu'une formalité.

Il pénétra dans le halo. Alors il se produisit quelque chose. Le Voyage vers la liberté marquait un nouveau tournant capital.

Ils étaient tous les quatre ébahis, émerveillés, ou sous le coup d'une potion magique. Ils ne réalisaient pas le drame. C'était un tour de prestidigitation !

La lumière bleue disparut au moment même où Jaobé s'introduisait dans le Cube. Il ne restait rien sur l'herbe verte. Aucun reflet, aucune lueur, comme si la Chose n'avait jamais existé ou s'il s'agissait d'un mirage.

Avaient-ils rêvé ?

Sûrement pas. Ils avaient bien les yeux alourdis de sommeil mais ils repoussaient leur repos à plus tard. Les événements les excitaient et nécessitaient la plus grande vigilance.

— Où est Jaobé ? s'inquiéta Mary, dressée sur la pointe des pieds. A-t-il disparu lui aussi ?

Brook s'était avancé de quelques mètres, hésitant. Il annonça :

— Il semble que je vois une forme sombre par terre, sur l'herbe...

— Quoi donc ? demanda Jef, hâtant le pas.

Il rejoignit Karl. Une sorte d'angoisse bloquait sa gorge, nouait son estomac. Il devança le chimiste et se mit à courir.

Il s'immobilisa brusquement, comme un chien à l'arrêt devant un perdreau :

— C'est Jaobé ! hurla-t-il.

Il se pencha sur le corps étendu, inanimé. Sa vocation de médecin le porta tout naturellement à vérifier certains points. Il nota avec étonnement que le Passeur était déjà froid, raide, presque congelé !

— Mort, diagnostiqua-t-il d'une voix rauque. Le Cube l'a tué !

Les femmes arrivèrent à leur tour, émues par la triste nouvelle. Jef commenta très vite l'événement :

— Ils ont tué Jaobé parce qu'il a désobéi à la Loi. Ils n'en voulaient qu'à lui. Pas à nous, puisque le Cube a disparu. Ils ont utilisé un arsenal scientifique très sophistiqué...

Ils n'eurent pas le temps de se morfondre ou de se poser des questions. Un bruit attira leur attention dans le ciel.

Ils levèrent la tête. Ils aperçurent un genre d'hélicoptère dont le cockpit brillait sous le soleil.

Il tournoyait. Finalement il atterrit à quelques mètres des fuyitifs. Des gardes en uniformes jaunes débarquèrent, armés de lasers. Puis la silhouette grasseuse de Kan se profila par-derrrière.

Il apostropha nos amis :

— On ne vient pas pour vous. Mais pour Jaobé. On savait qu'il tomberait dans le piège de lumière, tendu pour lui. On l'a tué parce qu'il a enfreint la Loi...

Brook éclata de rage devant ce discours cynique. Il n'avait jamais aimé Kan mais cette fois-ci, ce personnage empaqueté de graisse l'écœurait jusqu'au vomissement.

Il avait une belle occasion de venger sa rancune. Il se précipita

sur le corps du Guide, tout proche de lui, se baissa avec vivacité, et dégaina le pistolet à ultra-sons que le Passeur portait à la ceinture.

Il choisit au hasard un Garde, celui qui se trouvait dans son champ de vision. Il tira.

La décharge ultra-sonique gicla, silencieuse, invisible, perfora le cerveau du Frontalier. Ce dernier s'écroula, foudroyé.

La scène avait été si rapide que Jef n'avait pas eu le temps d'intervenir. Il cria pourtant :

— Karl ! Karl ! Vous êtes fou ! Arrêtez !

Brook éructait ses ultimes injures envers Kan :

— Vous n'avez qu'une pierre à la place du cœur ! Vous êtes immonde. Jaobé était un chic type. Vous l'avez abattu froidement, comme un criminel. Nous n'oublierons jamais ce geste...

Il n'en dit pas davantage. Un autre Garde riposta immédiatement au laser. Le rayon frappa Brook en pleine poitrine. Le malheureux hurla, le ventre brûlé. Il s'effondra.

Une atroce odeur de chair grillée se dégaugea dans l'air. Marion se rua vers son mari, se coucha sur lui en sanglotant, éperdue de douleur :

— Karl ! Karl ! Pourquoi ?

Kan semblait visiblement navré. Il l'avoua :

— On ne voulait pas tuer Brook. Ni aucun de vous quatre. C'est la première fois qu'un tel incident se produit dans l'Oasis. Nous le regrettons. Mais c'est la première fois aussi qu'un Passeur franchit la Frontière. Il n'avait pas le droit. Il connaissait les risques. Notre contrat nous oblige à la sévérité, à l'application stricte du Règlement. Sinon, nous serions sanctionnés par les Urbos.

Marion n'entendait pas ses paroles d'apaisement. Elle pleurait. Jef et Mary, bouleversés par ce double drame, s'interrogeaient sur leur avenir.

Le médecin fixa Kan dans les yeux :

— Brook a eu un mouvement inconsidéré. Il l'a payé de sa vie. Mais vous auriez pu épargner Jaobé. C'est un crime accompli devant nous.

Le Président du Comité de sélection soupira :

— Un accident, répéta-t-il. Jaobé voulait peut-être innover. Mais il ne nous a rien dit. Qui sait s'il ne cherchait pas à fuir la Ville ?

Des Gardes emmenèrent les corps du Guide et du Frontalier dans l'hélicoptère. Ils creusèrent une fosse pour Brook.

— Nous vous le laissons enterrer, conclut Kan. Encore une fois, nous regrettons...

Il tourna le dos, remonta dans le véhicule. Celui-ci décolla et fila en direction de la forêt. Il disparut rapidement.

Jef et Mary aidèrent Marion à se relever et ils la réconfortèrent :

— Nous ne vous abandonnerons pas, en Zone Libre. D'ailleurs, vous retrouverez Steve...

L'ouvrière semblait frappée de paralysie. Droite, raidie, elle regardait avec fixité le cadavre de son mari et elle ne pleurait plus.

Aurait-elle la force de continuer ?

Elle essaya de ne penser à rien. Alors un grand vide envahit son cerveau.

Jef était retourné dans la forêt et il avait ramené une branche d'arbre. Il avait confectionné une croix grossière qu'il avait plantée sur la tombe de Karl.

Mary avait psalmodié une vague prière. Elle n'était pas douée pour ce genre de choses. Marion, les yeux secs, prostrée, livide, avait assisté à la brève cérémonie et maintenant, titubante, soutenue par les deux médecins, elle avançait vers le Cirque.

Elle répétait sans cesse :

— Qu'est-il passé dans la tête de Karl ? Pourquoi cette crise de colère subite ? Un moment, j'avais même cru qu'il voulait rester avec les Frontaliers. Alors, je ne comprends pas...

Jef cherchait une explication sur ce comportement :

— Karl n'aimait pas Kan. Personne n'aime Kan. La mort de Jaobé a provoqué un déclic, un sursaut de révolte, de dégoût...

Ils parvinrent au pied d'une haute falaise, abrupte, et à l'ombre des rochers, ils se protégèrent des ardeurs du soleil.

Ils n'avaient pas l'habitude du soleil. Ils se souvenaient du test, dans la « cour » de la Frontière. La chaleur était torride.

Or, ici, elle était modérée, supportable. L'oxygénation provoquait évidemment certains malaises mais ils s'adaptaient. Ce n'était pas le plus pénible, le plus déprimant.

Par contre, ce cul-de-sac plongeait Jef dans la perplexité. Il étudiait la falaise, la tête levée :

— Cent cinquante mètres, au moins, estima-t-il. Nous ne les franchirons qu'avec des cordes.

— Nous n'en avons pas, remarqua Mary.

— Il y a des lianes dans la forêt. Ce n'est pas le handicap.

— Et quel est le handicap ?

Le médecin tendit la main vers le ciel :

— La hauteur rendra l'escalade difficile. Je vais voir s'il existe un autre passage. Attendez-moi.

Les deux femmes s'assirent dans l'herbe, adossées à un rocher. Mary essayait de consoler Marion.

Quant à Jef, il longea la totalité de la falaise. D'abord, il en explora une moitié, en retournant dans la forêt. Puis il revint de

l'autre côté et explora donc l'autre partie.

Il ramena plusieurs rouleaux de lianes et expliqua aux femmes :

— D'après Jaobé, la Zone Libre se trouverait derrière la Montagne en fer à cheval. J'ai aperçu l'orifice d'une caverne, à mi-hauteur de la paroi. Peut-être un passage. En tout cas, il n'existe pas d'autre solution. Nous grimperons demain matin, à l'aube.

Il s'agenouilla auprès de M^{me} Brook :

— Vous sentirez-vous le courage, Marion ?

Elle fit « oui » de la tête, la gorge serrée. Le médecin ajouta :

— Ce ne sera pas facile mais derrière, Steve vous attend. Il faut vivre d'espoir...

Marion était exténuée. Elle s'endormit dans les bras de Mary et détail étonnant, elle ne se réveilla pas.

Jef murmura :

— Ils n'envoient plus leurs ondes psychiques. Nous n'aurons pas de cauchemar collectif et nous dormirons tranquilles.

Avant la nuit, ils sombrèrent dans le sommeil, abrutis de fatigue. Ils dormirent d'un trait jusqu'à l'aube, sans le moindre incident. D'ailleurs, ils n'auraient pu passer une troisième nuit sans sommeil !

En forme, Jef secoua les deux femmes. Ils mangèrent leurs dernières provisions.

Ils s'attachèrent chacun un rouleau de corde à la ceinture, puis le médecin commença à grimper. Il s'aperçut très vite que les difficultés ne seraient pas insurmontables car le rocher semblait taillé pour l'escalade. Par-ci, par-là, existaient des points d'appui pour les mains et les pieds, des saillies, des petits entablements.

Bien sûr, il fallait de la vigilance, de l'attention, et un effort physique soutenu. Car la paroi était raide.

Dans un premier temps, Jef avait accroché l'extrémité des cordes de ses partenaires à un rocher en saillie, par précaution. Arc-bouté, le dos collé à la paroi, il aidait les femmes dans leur ascension, en les halant.

Il n'y eut pratiquement qu'un incident. À un moment, le pied de Marion glissa d'un petit alvéole et si Jef ne l'avait pas retenue, la femme de Brook aurait dégringolé jusqu'en bas, en se cassant la tête ou les reins !

Ils s'élevaient lentement, à leur rythme, et prenaient fréquemment du repos afin de souffler. Le médecin admirait le courage de Marion qui, les dents soudées, produisait un effort intense, inhabituel, au-delà de ses capacités normales.

Mais la rage et l'espoir la motivaient. Elle franchirait la montagne et de l'autre côté, elle retrouverait Steve...

Il devait être onze heures du matin quand ils parvinrent sur l'entablement rocheux repéré par Jef et sur lequel s'ouvrait la caverne.

Finalement, tout s'était bien passé et ils estimèrent que la fin du voyage se présentait mieux que les tranches précédentes. Il semblait que les Urbos et les Frontaliers ne pouvaient plus les atteindre, qu'ils se trouvaient sur un territoire neutre ou étranger à la Ville.

Le docteur enroula ses cordes. À cette hauteur, ils découvraient l'Oasis. Au premier plan s'étendait la plaine herbeuse et plus loin la forêt, d'où ils venaient.

Cela ressemblait à une grosse masse végétale, compacte, verte, un agglomérat d'arbres entremêlés. Et puis, en toile de fond, ourlant l'horizon, ils apercevaient la barre grisâtre, épaisse, de la pollution.

Jef tendait la main :

— Là-bas, c'est la Frontière. Et puis derrière, sous le matelas de brume, la Ville...

Ils étaient éclaboussés de soleil. Ils n'en revenaient pas, alors qu'à quelques kilomètres existait un climat minable, un air pollué, un plafond bas, gris et jaunâtre, une atmosphère puante. Ils imaginèrent les gens circulant avec leurs masques respiratoires sur le visage...

Mary se frottait les yeux :

— Sommes-nous en plein rêve ?

Jef pinça sa collègue. Elle poussa un cri et le docteur observa :

— Vous sentez la douleur. Vous ne rêvez pas. Le soleil qui nous inonde est réel...

Ils étaient bien et ils auraient voulu que ça dure. C'était peut-être le début du Paradis et l'on n'exagérerait pas dans les Cercles quand on parlait de la Zone Libre. Beaucoup paieraient cher pour voir le soleil et le ciel bleu, même un instant.

Cette généreuse nature étalée devant eux prouvait que toute la planète n'était pas polluée. Alors, pourquoi ne reconstruisait-on pas la Ville ailleurs, hors de la Zone puante ? Comme la science n'était-elle pas parvenue à vaincre les déchets de la civilisation ?

Ils regardèrent derrière eux et ils virent un trou noir.

Un trou ovale, de la hauteur d'un homme. Une anfractuosité. C'était probablement une grotte.

Jef s'y aventura. Il sentit une sorte de courant d'air et cette constatation l'amena à conclure :

— Il y a un passage...

Il revint au grand jour, ébloui. Il leva la tête et étudia les derniers mètres de la paroi verticale :

— On ne peut continuer l'escalade. C'est infranchissable. Nous n'avons pas le choix. Il faut avancer, ou reculer. Or, reculer, ça signifie le retour vers la Frontière...

— Non ! Non ! crièrent ensemble les deux femmes. Pas la Frontière !

Le docteur désigna le trou noir :

— Alors, le chemin passe obligatoirement par ici.

Ils se retournèrent une dernière fois vers l'Oasis. Ils remplirent leurs poumons d'oxygène. Ils imprégnèrent leurs prunelles de la couleur bleue du ciel, du vert des arbres.

Ils ignoraient ce qu'ils trouveraient de l'autre côté. Peut-être à nouveau la pollution...

Ils se décidèrent. Ils pénétrèrent dans la grotte. L'obscurité les envahit. Ils n'avaient pas de lampe et ils tâtonnèrent. Leurs mains palpèrent des aspérités rugueuses.

Il leur sembla que le souterrain descendait. Ils avaient même l'impression d'une forte déclivité. Ils glissèrent plusieurs fois sur une roche mouillée. Une humidité malsaine émanait du boyau.

Ils regrettaient la luminosité extérieure. Mais ils se sentaient catapultés en avant par un immense désir : celui d'arriver quelque part, au bout du périple. Ils avaient payé pour ça !

Jef s'arrêta. Ses doigts frôlaient un granit lisse. Il retint Mary qui butait contre lui.

— Eh bien ? haleta la doctoresse. On ne va pas plus loin ?

Les voix se déformaient dans le souterrain. Il existait une sorte d'écho lugubre.

— Si, dit le médecin. On continue. Mais j'ai la conviction que nous traversons une galerie creusée par l'homme.

L'hypothèse alluma des inquiétudes, réveilla des craintes et des doutes. Marion gémit de désespoir :

— Après la lumière, la nuit. Et après la nuit, il y aura encore la lumière. Mais quel genre de lumière ?

Ils ne savaient pas. Ils étaient comme dans un labyrinthe. Ils cherchaient la sortie et il n'y en avait peut-être pas...

Ils avancèrent encore. Leurs yeux avaient beau s'habituer à l'obscurité, ils ne voyaient toujours rien. Ils s'enlisaient, ils s'engloutissaient dans les entrailles de la montagne. La nuit collait à eux comme une glu épaisse.

Et puis...

Jef poussa un cri. Ce n'était pas un cri de joie, mais de tristesse, de rage. Le boyau n'allait pas plus loin. Il se terminait en cul-de-sac. Ou plus exactement, il épousait la forme d'une cellule carrée, de trois mètres de côté.

En tâtonnant, ils cherchèrent une ouverture. Ils ne rencontrèrent que le roc et pas la moindre faille. Ils se bousculèrent dans le noir. Marion lança au hasard, comme un défi :

— C'est facile à comprendre. Ils nous ont bouclés. Il faut retourner vers l'Oasis.

Elle ne songeait qu'à ça. Mais Jef la déçut très vite. Pour deux raisons. D'abord, parce qu'ils avaient pu se tromper de chemin, que ce

trou dans la falaise n'était pas le bon. Ensuite...

Ensuite, ce fut le coup de barre assené sur leurs têtes. L'évidence. Ils perçurent un déclic derrière eux. Comme quelque chose qui se refermait.

Ils se heurtèrent à une grille formée de gros barreaux. Elle bouclait tout retour en arrière.

Alors Jef eut cette phrase où se résumait sa défaite :

— Nous étions bel et bien sur le bon itinéraire. D'ailleurs, il n'y en a pas d'autres. Ici, c'est l'achèvement du rêve, de l'illusion vendue à un prix exorbitant. Ici, c'est la fin. Ou le début d'autre chose.

Ils attendirent des heures dans l'obscurité. Exténués, transis par l'humidité, ils s'accroupirent dans un coin et s'endormirent. Soudain, comme cela s'était déjà produit, ils se réveillèrent en sursaut, victimes d'un cauchemar.

Non. Ce n'était pas les Monstres, comme les autres fois. C'était une vision encore pire. Qu'ils rejetaient, qu'ils vomissaient, parce qu'ils avaient tout tenté pour ne plus jamais la voir.

— La Ville ! La Ville ! hurlait Marion.

Jef la bâillonna en lui plaquant sa main sur la bouche. Elle eut des borborygmes et tout son corps se spasma.

— Taisez-vous donc ! Ce n'est pas utile qu'ils nous entendent.

— Qui, « ils » ? demanda Mary en se mordant les doigts à pleines dents pour ne pas crier.

Hésitant, le docteur répondit :

— Les Frontaliers, les Urbos...

— Nous avons rêvé que nous étions à nouveau dans la ville, assura Mary Lang. C'était horrible. J'ai revu le haut Mur, les façades grises, les rues désertes dans la nuit, la pollution, le brouillard.

Jef émit un ricanement. Dans l'ombre absolue, sa grimace avait la forme d'un rictus odieux :

— Bah ! Ce n'était qu'un rêve, au fond. Même si nous avons rêvé tous les trois, au même moment, à un même sujet. Vous savez bien qu'ils expédient des ondes psychiques...

Puis il renifla brusquement :

— Vous ne sentez rien ?

Les deux femmes humèrent l'air humide, déjà appauvri en oxygène :

— Si, dirent-elles. Ça sent une drôle d'odeur...

— Du gaz ! hurla le médecin. Du gaz asphyxiant. La Filière s'achève dans une chambre à gaz !

Sa tête s'alourdissait. Il éprouvait des migraines, des nausées. Il cogna comme un forcené sur la paroi de granit. Il usa ses dernières forces contre les barreaux de la grille.

Ses jambes se dérochèrent sous lui. Il vacilla. Un vertige fit tout

basculer devant lui. La nuit tournoya dans sa tête. Il tomba sur le sol sans connaissance.

Marion et Mary, dans les bras l'une de l'autre, épouvantées, butèrent contre le corps de Jef. Elles s'entremêlèrent et leur cerveau se vida. Leur sang se retira de leurs veines. Elles devaient être aussi pâles que des cadavres.

Elles pensèrent que l'Oasis était comme la dernière cigarette ou le dernier verre d'alcool qu'on offrait au condamné à mort.

CHAPITRE VIII

Qui ouvrit les yeux le premier ?

Ils ne le surent pas. Mais cela n'avait pas tellement d'importance puisqu'ils les ouvrirent tous les trois, de toute façon. Ce qui comptait, c'était la Lumière.

Oui, la Lumière !

Elle éblouissait. Elle blessait la vue. Elle filtrait à travers le feuillage d'arbres curieux, inconnus, qui n'existaient pas dans l'Oasis. Ces arbres possédaient de longues feuilles dentelées. Au pied, poussait une bourre de couleur marron clair. Des sortes de grappes pendaient à la cime des branches. Les troncs n'étaient pas tous droits. Certains, inclinés, courbés, donnaient l'impression qu'ils subissaient fréquemment l'action d'un vent violent.

Pourtant, pas une brise d'air n'agitait l'atmosphère parfaitement calme, pure, bourrée d'oxygène jusqu'à s'en faire péter les poumons !

Jef se releva, hagard. Il avait potassé quelques livres de botanique dans une bibliothèque et il s'étonna :

— On dirait des palmiers.

Il ajouta aussitôt :

— Or, les palmiers ne poussent pas dans la pollution. Ils croissent dans un climat tropical...

Marion et Mary titubaient, les jambes flageolantes. Elles gardaient une certaine lourdeur de tête. Elles se rappelaient le trou noir du souterrain, la cellule avec la grille, au fond du boyau, qui interdisait tout retour en arrière.

La femme de Brook hurla de toutes ses forces en désignant le ciel bleu gainé de quelques nuages blancs qui se fragmentaient entre les palmes :

— Le Soleil ! Ils nous ont redonné le Soleil. Nous sommes revenus dans l'Oasis...

Jef dressa l'oreille. Il reprenait son aplomb. Sa lassitude s'estompait. Il sortait d'une longue nuit et piétinait sur un sol sableux qui n'était plus le roc lisse du souterrain.

Il tendit la main vers une échancrure de la végétation :

— Par là... Vous n'entendez rien ?

— Si, balbutia la doctoresse. On dirait un bruit d'eau. Mais c'est bien plus fort que le ruisseau de l'Oasis.

Marion s'enivrait d'oxygène. Comment diable les Hommes pouvaient-ils vivre dans les Villes souillées par le brouillard alors qu'il existait, elle ne savait où, des terres de paradis ?

Un oiseau voleta dans les branches. Il caqueta. Il avait un plumage rouge, bleu et or. Avec un petit bec crochu. Des pattes aux griffes recourbées.

Il disparut dans un battement d'ailes avec une sorte de ricanement cynique qui imitait vaguement la voix humaine.

— Coco... coco..., répétait-il à l'infini.

Son cri s'étouffa dans le lointain. Nos amis ne pensèrent plus à l'oiseau coloré mais à ce bruit de fond qui agressait le silence avec régularité.

Une Machine ?

Ils percevaient des flocs, des chuintements. Ils s'avancèrent jusqu'à la lisière de la palmeraie. Alors, d'un seul coup, ils découvrirent le Grand Espace !

Quelque chose qu'ils n'avaient jamais vu. Sinon sur des photos, des films, ou à la télévision. Ici, c'était grandeur nature. Époustouflant.

— La Mer ! reconnut Jef en ouvrant largement la bouche.

Plus que la mer, peut-être. Un océan. Il déroulait ses vagues sur la plage garnie de sable doré. Et il les retirait en vitesse, en laissant des traces de son passage. Chaque fois, le flux et le reflux provoquaient un flocc, ou un chuintement. Un bruit inhabituel, qu'une oreille d'homme ne captait jamais.

Les rouleaux bleus tout crêtés d'écume creusaient le sable, puis le ramenaient. Interminablement. Comme si l'océan glouton dévorait le rivage et dégueulait ensuite le produit de sa digestion dans un souci d'équilibre.

La plage s'étirait sur des kilomètres, en arc de cercle. Les cylindres d'écume berçaient le silence, rythmé par le cœur de la mer caché dans un gouffre insondable.

La rangée des palmiers aux troncs tordus par les vents du large traçait une immense couronne verte, succédant à la couronne perlée de l'eau mouvante.

C'était beau, féérique, paradisiaque. Ils avaient gagné la Liberté au prix d'efforts physiques intenses, de chocs émotionnels constants, d'épreuves répétées. Et au prix du sacrifice d'une vie.

Même de deux vies, si on comptait celle de Jaobé.

Ils évoquèrent, par une minute de recueillement, la mémoire des deux disparus. Surtout celle de Karl, qui les touchait davantage. Car Jaobé, après tout, n'était qu'un vulgaire trafiquant, sans foi ni loi, et qu'un seul désir intéressait : l'argent...

La minute écoulée, ils se défoulèrent. Ils coururent vers l'océan, se trempèrent, ressortirent complètement mouillés, et se jetèrent des poignées de sable humide.

Mais l'air était tiède. Ils se séchèrent très vite. Ils se souvinrent de la « cour » d'essais, à la Frontière. De l'exagération. Des tests dans les pires conditions climatiques...

Ils voulurent oublier. Ils se roulèrent à nouveau dans les vagues, reçurent avec délice des gifles d'eau salée.

Ils étaient comme fous, déchaînés. Comme des prisonniers qu'on libérait. Comme des écoliers d'autrefois à la sortie des classes. Comme des hommes de jadis quand ils partaient en vacances à la mer.

Mais ils étaient seuls. Tous les trois. Ils possédaient des kilomètres de plage vide uniquement pour eux. Alors, qu'est-ce que cela signifiait ? Qu'est-ce que cela préfigurait ?

En tout cas, une chose semblait certaine, inéluctable. Ils ne se trouvaient plus dans le cadre strict, réduit et muré de l'Oasis.

Ils étaient Ailleurs.

Où ?

Sur la Terre, c'était sûr. Mais où ? Et combien de temps cet intermède durerait-il ? N'était-ce qu'une récréation avant d'autres épreuves ?

Ils chassèrent cette idée de leurs esprits. Marion, la plus impressionnée, ne se lassait pas de contempler l'énorme bedaine liquide de l'océan qui se gonflait et se dégonflait comme une baudruche.

— D'où vient toute cette eau ? se demandait-elle. La planète possède-t-elle encore des mers ?

Jef, à côté d'elle, souriait de toutes ses dents. Il avait envie de se déshabiller, de se mettre tout nu, d'offrir son corps au soleil, d'ôter ses vêtements qui collaient à sa peau comme une glu.

Mais devant les femmes, il se retint. Il possédait de l'éducation et il se rappelait trop le chemin vexatoire du tunnel électromagnétique où ils étaient nus aussi, quasiment. Ils n'avaient alors pas du tout apprécié cette indécente situation.

Il chuchota à l'oreille de l'ancienne ouvrière à la Station de Filtrage d'Air :

— Il y a des rivières, des fleuves, qui s'unissent, se rassemblent au même endroit dans d'énormes fosses. Ils forment les mers, les océans. Il existe des mers chaudes, des mers glacées... Nous avons la chance d'être rejetés dans un climat tropical. Au pôle, nous crèverions de froid...

Ils se doraient au soleil, couchés sur le sable. Ils ignoraient leur avenir mais s'ils avaient atteint enfin la Zone Libre, ils étaient sortis à jamais de la Ville polluée. Ils ne vivraient plus comme les autres

hommes.

Mais justement. Comment vivraient-ils ? Comment se nourriraient-ils ? Étaient-ils capables de subvenir à leurs besoins ?

Ils ne se posèrent pas longtemps ces questions inquiétantes car un événement se produisit. Un événement tout à fait imprévisible, surprenant.

Ils se dressèrent d'un bond sur leurs pieds Comme si le sol les brûlait ou comme s'ils avaient reçu une décharge électrique.

Ils entendaient des mots, des phrases. Oui, des mots et des phrases comme si quelqu'un leur parlait ! Ils n'en définissaient pas l'origine. C'était à côté d'eux, à proximité, dans un rayon de quelques mètres.

Rêvaient-ils ?

Ils cherchèrent et ne virent personne. La plage restait déserte. Mais peut-être que dans la palmeraie...

La voix était masculine. Comme émise par un haut-parleur dissimulé. Et elle répétait avec ironie :

— Relevez votre manche gauche. Même si elle est encore mouillée. Relevez-la jusqu'au coude...

Ils replièrent leurs manches, parce qu'ils n'avaient aucune autre solution de rechange. La gauche. Celle d'une sorte de chemise faite d'un tissu épais, synthétique...

Ils découvrirent un objet fixé par une sangle, entre le poignet et le coude. Un objet qui ressemblait à une montre mais dont le boîtier ne portait aucune aiguille, aucun chiffre sur un cadran-quartz. Plutôt un genre d'émetteur-récepteur portatif.

D'ailleurs, la voix, audible à un mètre, donc à portée de bras, émergeait de la boîte :

— Relevez votre manche gauche. Bon. Ça y est ?

Jef se pencha sur l'objet, chercha à ôter la sangle et ne trouva aucune boucle. Juste un bracelet métallisé. Le boîtier ne possédait aucun bouton, aucune saillie.

Le correspondant comprit ce qui se passait car il expliqua simultanément sur les trois émetteurs :

— Non, vous ne pourrez pas l'ôter. Le bracelet est fixé magnétiquement. Vous en aurez besoin...

Il ajouta après une pause de quelques secondes :

— Vous êtes en Zone Libre. C'est ce que vous souhaitiez. Mais je vous préviens. Cette Zone n'est pas le Paradis tel que vous le concevez, malgré le soleil, l'air pur, la végétation tropicale.

Il répéta à peu près ce qu'avait dit Kan à la Frontière :

— Nous avons tout fait pour vous dissuader. Les pièges. Les tests. Obstinement, vous avez poursuivi votre chemin, canalisés par l'itinéraire conventionnel. Vous avez perdu l'un des vôtres... Et malgré

ces embûches, vous avez franchi la Barrière, l'étape ultime.

Ils évoquèrent encore Brook. Marion versa une larme et se pencha sur son émetteur :

— Vous avez tué Karl, reprocha-t-elle.

— Non, rectifia la voix. Il est mort par accident et vous le savez bien. Il a provoqué les Frontaliers. Inutilement. Or, on ne provoque pas les Frontaliers, chargés du secteur de l'Oasis.

— Et Jaobé ? cria Jef. Pourquoi l'avoir aussi tué ?

L'inconnu éluda la question :

— Bref, vous avez subi avec succès les tests, les pièges. Vous recevrez la Médaille du Courage. Car vous avez été courageux tout au long de votre périple. Mais il faut que vous compreniez. La Filière constitue une sélection indispensable car il y aurait pléthore de candidats. Elle débouche sur le « Cercle ».

— Quel cercle ? s'étonna le docteur.

Le micro resta silencieux. On perçut le ressac de l'océan et à nouveau le caquètement d'un oiseau au plumage multicolore.

Cette interruption de l'émetteur énerva Jef. Il réitéra en hurlant :

— Quel Cercle ?

Enfin, la voix masculine reprit, encore une fois à côté de la question :

— Nous sommes l'Ordre. L'Ordre des Vigiles. Êtes-vous curieux, oui ou non ?

Mary Lang balbutia, traumatisée par ce bracelet magnétique qui l'enchaînait encore à l'univers des Urbos :

— Curieux ? Non. Mais contemplatifs. Soulagés, Repus. Ragaillardis. Prêts à d'autres épreuves pour vivre ailleurs que dans une Ville polluée. La Terre possède du Soleil, de l'air pur. Nous le constatons. Alors pourquoi la pollution ?

L'opérateur lointain, à distance, contemplait peut-être nos trois amis vautrés sur la plage de sable doré. Grâce à un satellite de télécommunications. Car il précisa :

— Vous êtes dans l'Ile, au bord de l'océan qu'on appelait jadis le Pacifique. Ou plutôt dans une des nombreuses îles, qui, par chapelets entiers, constituent de multiples refuges pour nous, Membres de l'Ordre régnant.

Marion demanda enfin, la tête bouillonnante d'idées :

— L'Ordre ? Quel Ordre ?

— Celui des Vigiles, dit une nouvelle fois le correspondant. Il règne sur la Terre. Sur toute la Terre. Depuis des siècles. Nous avons rassemblé les hommes dans d'énormes agglomérations, afin de gérer, de contrôler, de « dimensionner » une société en déclin qui éclatait dans l'anarchie totale. Sans nous, la planète serait en proie aux conflits armés, aux déchirements, aux jalousies, aux injustices, aux vices, à la

criminalité, à la délinquance, au terrorisme, à la violence. Peut-être serait-elle même détruite, inhabitable, aux mains des militaires qui ne voient que la guerre pour résoudre les problèmes. Nous avons opté pour l'ordre, la rigueur, la cohésion. Mais l'Ordre, c'est les Humains, les habitants du monde. Enfin, certains habitants : les Vigiles. Ils sont recrutés dans la Zone Libre... Vous commencez à comprendre ?

Jef, Marion et Mary Lang se regardèrent, ahuris, pétrifiés, perplexes, complètement bouleversés par cette révélation. Des détails manquaient, évidemment, mais ils se faisaient déjà une opinion sur le nouvel équilibre qui maintenait les peuples figés dans un carcan.

À ce stade, dans l'île du Pacifique, il n'était plus possible de communiquer avec la ville. D'ailleurs, sur quel continent se trouvait leur ville natale, celle qu'ils avaient toujours connue, celle dont ils étaient sortis par le canal de la Filière ?

L'émetteur individuel n'avait qu'une longueur d'onde. Toujours la même. Un seul pôle d'attraction, de captage.

Le docteur s'interrogeait avec inquiétude sur cette histoire de Cercle. Il avait une peur bleue : celle de revenir dans l'une des Agglomérations géantes créées par l'Ordre. Même pour d'autres responsabilités plus importantes.

Et puis quelque chose ne cadrerait pas. Il voulut s'informer :

— L'homme a perdu la mémoire. Du moins une partie de sa mémoire, constata-t-il. Ce n'est pas à moi, médecin, que vous prouverez le contraire. Il ne se souvient pas de son passé, de son histoire. Il parle du passé de l'Humanité.

— Exact, confirma le Vigile. Nous avons effacé les traces de son passé dans l'unique souci qu'il ne recommence pas ses chamailleries, comme autrefois. En ignorant ce qu'il faisait avant l'instauration de l'Ordre, il n'a plus aucun point de repère, de comparaison. Il croit que son Monde a toujours été tel qu'il est... Pourtant, dans les Cercles interdits, on évoque la Zone Libre, ce qui, paraît-il, existait avant l'arrivée de l'Ordre (qu'ils appellent communément la « Chose »). Les cercles interdits sont déjà l'entrée du « Cercle » tout court. C'est même nous qui les avons inventés ! Pour notre Survie. Car l'Ordre, s'il est présent partout, se compose uniquement de Volontaires.

Jef hocha la tête. Il n'était pas bête. Il comprenait maintenant très bien :

— En somme, la Filière est l'instrument pour parvenir à l'Ordre. Vous nous suggérez tout simplement de devenir à notre tour des Vigiles.

La voix s'enthousiasma :

— Voilà ! C'est facile... Le Cercle est bouclé, puisque, au départ, vous étiez déjà des Volontaires...

Marion se mordait les lèvres jusqu'au sang. Elle pensait

évidemment à la mort peut-être inutile de son mari, mais elle rejetait ce volontariat contre nature. Ce volontariat camouflé, suscité par de fausses espérances. Un piège de plus.

— Si nous refusions ? lança-t-elle avec émotion.

Elle n'en crut pas ses oreilles. La réponse dépassa tout ce qu'elle attendait :

— Vous en avez le droit. Sinon vous ne seriez pas des volontaires. Nous ne jouons pas sur les mots. Nous n'imposons pas de devenir un Vigile à ceux qui le refusent. Nous le proposons seulement, avec clarté. Si vous refusez, alors c'est vous qui aurez choisi l'« autre » solution.

Le problème devenait piquant, subtil, énigmatique. Il s'épaississait au lieu de se diluer. Car nos amis n'avaient pas l'impression que leur mystérieux correspondant abonderait en renseignements sur cette « autre » solution envisagée.

Le Vigile précisa simplement, en effet :

— L'autre solution, c'est la dernière. Il n'y en a pas de rechange. C'est l'ultime destinée et j'avoue que certains la choisissent parce qu'ils ne veulent absolument plus retourner dans les villes. Pourtant, les Vigiles sont des Privilégiés. Ils sortent des Agglomérations. Ils séjournent, par roulement, dans les îles du Pacifique. Ils prennent des « vacances », comme on disait autrefois. Puis ils retournent à leur travail. Mais en choisissant l'« autre solution », vous fuyez vos responsabilités. Vous devenez des lâches, des égoïstes. Vous ne pensez plus qu'à vous. Pas à l'Humanité. Et vous prenez vos risques...

Mary Lang éclata de rire et observa :

— Des risques ? Nous en avons eu tout au long de la Filière...

— Ceux-là étaient « contrôlés » par les Passeurs, les Frontaliers, voire les Urbos, au départ.

Bien sûr, il y a des accidents inévitables, mais très rares, comme celui de Karl Brook. Tandis que dans les Iles...

— Quoi, dans les îles, insista Jef, l'oreille collée à l'émetteur. Que voulez-vous dire ?

Le Vigile ne répondit encore pas à cette question. Il n'était bavard que sur certains points. Pas sur d'autres.

Il conclut :

— Vous avez le temps de réfléchir, de choisir. Tant que vous aurez vos « bracelets », vous pourrez toujours nous appeler. Et alors, nous viendrions vous chercher. Nous collaborerions et vous participeriez à l'Ordre. Mais si jamais, un jour ou l'autre, vous renonciez au seul lien qui nous unit désormais, alors nous ne pourrions absolument plus rien pour vous. Vous seriez abandonnés à votre sort...

Jef crispait ses poings. Il n'arrivait pas à tirer les vers du nez à

son correspondant. Ce n'était sans doute pas par hasard.

— Voyons..., objecta-t-il. Comment pourrions-nous nous débarrasser de nos bracelets magnétiques qui adhèrent littéralement à notre peau ? C'est comme si on voulait s'arracher un bras, une jambe. Oui. C'est ça. Il faudrait qu'on se coupe le bras gauche. Alors, mutilés, nous perdrons notre sang et nous ne parviendrions pas à juguler l'hémorragie. C'est bien ça ?

Devant le silence des trois émetteurs, il secoua nerveusement son poignet gauche :

— Hé ! C'est bien ça ? Une amputation ?

L'appareil ne produisit plus qu'un son uniforme, qui n'était plus une voix humaine mais un répéteur automatique :

— Réfléchissez bien... Réfléchissez bien... Dernier avertissement...

Ils mirent leurs mains sur leurs oreilles. Quand ils les ôtèrent, ils entendirent à nouveau le même appel simultané :

— Réfléchissez bien... Dernier avertissement... Réfléchissez bien... bien... bien...

Et puis le silence glacial au milieu des Tropiques. Le silence interrogateur, angoissant.

Sûr. Ils allaient réfléchir. À s'en torturer l'esprit. Ils ne tenaient pas à se couper le poignet gauche pour s'arracher définitivement à la propagande des Vigiles.

Ils passèrent la nuit sur l'île, sur le sable. Ils mangèrent quelques fruits cueillis sur des arbres, en espérant qu'ils n'étaient pas vénéneux.

Ils ne dormirent pas. Ou presque. Par crainte des ondes psychiques et des cauchemars.

Et puis, quand le jour lumineux se leva, quand le soleil jaillit au bout de l'océan comme les laves incandescentes d'un volcan en éruption. Quand les perroquets et les oiseaux de paradis se pourchassèrent à nouveau dans les palmes...

Quand la plage vomit sa chaleur. Quand l'horizon se dépouilla de sa brume matinale en éparpillant ses pétales d'humidité et quand le grand bleu du ciel rejoignit celui de la mer.

Quand les rouleaux mouillés d'écume déferlèrent en vagues sur le sable par spasmes réguliers...

Alors, les Exilés de la Ville, croupissante sous sa pollution fabriquée, se tournèrent vers le Large, ouvrirent leurs narines, leurs poumons, humèrent cet air tiède et iodé.

Mais ils découvrirent quelque chose d'insolite dans cet Eden enchanteur. Quelque chose qui grossit très vite et les inquiéta...

CHAPITRE IX

Ils n'avaient non plus jamais vu ça !

C'était comme un gros bout de bois flottant, qui bougeait sur l'eau. Ou plutôt comme deux gros bouts de bois.

Ils avaient des formes oblongues, effilées. À n'en pas douter, il s'agissait de troncs d'arbres. Même dans les Villes polluées, on savait ce qu'était un tronc d'arbre !

Mais on ignorait, par contre, que ce tronc pouvait être évidé, creusé, et servir d'embarcation. Ça s'appelait une pirogue.

Voilà. Deux pirogues s'approchaient de l'île et Jef compta le nombre des piroguiers. Trois par embarcation. Donc, trois fois deux, six...

Six hommes, de race blanche, et qui pagayaient avec vigueur vers le rivage. Assis dans leurs bateaux, on ne voyait que leurs torses nus.

Car ils étaient nus, au moins jusqu'à la ceinture.

Il est vrai que le climat du Pacifique Sud ne nécessitait pas le port de vêtements !

Mais quand même ! Cette nudité prouvait un certain relâchement dans les mœurs, les mentalités, une certaine indécence, une idée mal connue de l'éducation. En somme, une troupe d'hommes redevenus sauvages, avec leurs seuls bras pour actionner leurs pirogues, alors que le Monde vivait au siècle de la machine, du moteur, de l'électronique. Que tout était mécanisé.

Ce spectacle étonnait par son originalité et sortait du cadre de l'Ordre. Car ce n'était sûrement pas des Vigiles qui pagayaient de la sorte, comme des forçats de jadis, des galériens.

Alors qui ?

Ils avaient repéré Jef, Marion et Mary. Ils criaient. Des cris gutturaux, de non-civilisés. Ils agitaient les bras.

Et ils débarquèrent.

Le docteur et ses compagnes reculèrent vers les arbres, effrayés. Ils eurent l'idée de fuir avant l'affrontement. Or, l'un des piroguiers hurla dans la langue unique en vigueur dans les Villes :

— Non ! Restez. Nous sommes des amis.

Les deux femmes détournèrent la tête. Horreur ! Les arrivants étaient bien nus. Ou presque. Ils portaient juste des pagnes autour des reins, taillés dans des peaux de bête.

Du cuir...

Ils jaillirent, tels des diables de leur boîte, en brandissant d'étranges objets. Des sortes de branches courbées par la tension d'une ficelle...

— Des arcs ! reconnut Jef en se souvenant de ses lectures. Ils ont des arcs. Comme les Primitifs !

— Amis ! répéta le piroguier qui avait déjà parlé. On ne vous veut pas de mal.

Par quel miracle se trouvaient-ils là, justement après le dernier appel des Vigiles ? D'où venaient-ils et pourquoi ?

Ils étaient jeunes, musclés. Autrement athlétiques que les habitants des Villes, malgré leur sport en salle climatisée, mais le visage pâli par la pollution.

Nos amis ne possédaient même plus les couteaux qu'on leur avait donnés à la Frontière et qui leur avaient servi dans l'Oasis. On leur avait ôté ces armes. Ils n'avaient rien pour se défendre.

Et à trois, dont deux femmes, contre six gaillards résolus, le combat s'avérait inéquitable, perdu d'avance.

— Ne fuyez pas ! réitéra le premier piroguier qui se détacha du groupe et marcha seul vers les clients de Jaobé.

Ses compagnons restèrent près des pirogues, les pieds dans l'eau où moussait l'écume des vagues. Figés, l'arc en bandoulière, comme des statues, l'air nullement agressif...

Le Primitif regarda Jef et les deux femmes. Il hocha la tête, sans surprise, comme si ce n'était pas la première fois qu'une telle rencontre se produisait.

D'ailleurs, il mit vite les choses au point :

— La Filière, hein ? lança-t-il avec ironie. Comme les autres. Comme nous tous...

Il rectifia hâtivement :

— Enfin non, pas comme nous tous. Certains sont nés dans les Îles.

L'étonnement pétrifia Marion. Elle n'imaginait pas qu'on pouvait vivre hors des Villes. Ou plutôt, elle ne le croyait pas. Pourtant, on en parlait dans les Cercles interdits. Comme d'une chose taboue. Mais personne n'était affirmatif. On supposait qu'au bout de la Filière, il y avait la Liberté.

Ça voulait tout dire. Ou rien dire. Selon l'interprétation. Toute liberté avait forcément ses limites. Ou alors c'était l'anarchie la plus totale...

— Je m'appelle Gaël, se présenta le piroguier. J'appartiens au

Groupe 26.

— Au Groupe 26 ? cilla Mary Lang, dont la méfiance fondait comme de la neige au soleil. Vous êtes donc fractionnés ?

— Évidemment, expliqua Gaël. Nous vivons dans les îles. Chacune possède son Groupe. Nous communiquons plus ou moins, selon notre éloignement...

Il désigna les pirogues :

— Nous n'avons que ce moyen rudimentaire de déplacement.

Il demanda brusquement à Jef :

— Ah ! Montrez-moi votre poignet gauche.

Le docteur se cabra un instant. Puis il comprit. Il releva sa manche de chemise, montra son émetteur individuel :

— C'est ça qui vous intéresse ?

Gaël haussa les épaules. Il cracha par terre avec dépit :

— Non, ce n'est pas ça. Je déteste, je hais ces émetteurs biomagnétiques qui vous attachent aux Vigiles, que vous le vouliez ou pas. Ils vous ont demandé de choisir, n'est-ce pas ? Entre l'Ordre et l'« autre solution » ?

Nos trois amis approuvèrent simultanément. Alors, le piroguier éclata de rire. Il avait des dents blanches, saines. Des traits d'une finesse extrême et une peau dorée par le soleil. Ambrée.

— Ah ! Ah ! Les Volontaires de l'Ordre... Le « Cercle ». Ils me font marrer avec leur bazar. Comme s'ils n'étaient pas capables de se débrouiller eux-mêmes. Sûr. Il faut qu'ils vous récupèrent à tout prix. Comme si vous étiez indispensables. Alors, c'est l'habituelle propagande.

Il ajouta plus sérieusement, le sourire tari :

— En vérité, ils sont coincés. Ils n'ont pas d'autre choix. S'ils ne recrutaient pas des Volontaires, il y aurait belle lurette que l'Ordre serait démoli et en pleine révolution. Démantelé... Vous comprenez ?

— Pas tellement, avoua Jef. C'est compliqué.

— Ça paraît compliqué, rectifia l'« indigène ». En fait, c'est tout simple... Que faisiez-vous dans la Ville ?

Ils expliquèrent qu'ils étaient médecins et ouvrière dans une station de filtrage d'air. Gaël fixa davantage Jef et Mary :

— Ah ! Médecins... C'est très intéressant. Nous en manquons. Cette catégorie de haut niveau, en général, ne se hasarde pas dans la Filière. Elle soigne par vocation, par dévouement, et ne se soustrait pas à son sacerdoce. Nous réceptionnons plus souvent des employés, des techniciens. Quelques ingénieurs. Certains Urbos seraient tentés, paraît-il, mais les Passeurs ne les acceptent pas. C'est la Loi. Et ils ont un règlement très rigoureux.

Le docteur fronça les sourcils. Il faisait une constatation tellement évidente qu'elle sautait aux yeux :

— Hier, les Vigiles nous contactaient. Ce matin, vous êtes déjà là. Vous habitez l'île ?

— Non, commenta Gaël. Elle est déserte. Trop petite. Un îlot, sans eau potable. Les Vigiles l'ont choisie comme lieu de transition entre l'Oasis et... la suite. Vous avez été déportés de la ville. La plus proche se situe à des milliers de kilomètres. La vôtre, je ne sais pas dans quel continent elle se trouvait. Mais quelle importance ?

Il insista, montrant l'émetteur fixé au poignet de Jef :

— Alors, vous avez réfléchi ?

Mary Lang haussa les épaules. Elle admirait les muscles et la peau bronzée des indigènes. Jamais elle n'avait diagnostiqué une telle vitalité chez des hommes. Ses patients, à l'Unité de Soins, étaient tous des gens au teint pâle, brouillé, bronchiteux et asthmatique, de santé fragile.

Elle répondit à la question de l'envoyé du Groupe 26 :

— Comment aurions-nous réfléchi ? Nous n'avons aucune base, aucun repère. Nous nageons dans l'inconnu. Si l'on en croit la propagande des Vigiles, il vaudrait mieux que nous choisissons leur camp...

Le Primitif se raidit, impatient. Il avait l'habitude de réceptionner les Exilés et chaque fois ils disaient la même chose. Ils hésitaient, par manque d'information. Alors, pourquoi diable avaient-ils payé des Passeurs ? Pour retomber dans le Cercle ?

Il planta un jalon :

— Tant que vous aurez ces « bracelets », vous subirez la propagande. Ils sont tenaces, obstinés. Ils ne voudraient pas que deux médecins choisissent la Liberté. La vraie. Pas celle qu'ils offrent car c'est de la poudre aux yeux, des promesses, de l'intoxication. Bien sûr, les Vigiles séjournent dans les Îles. Mais ils retournent ensuite dans les Villes.

— Ils ont des fonctions élevées, observa Jef. Et des privilèges.

— Probable. Ils sont aux leviers de commande. Et de temps à autre, ils viennent s'oxygéner dans le Pacifique sud. Ils restent néanmoins prisonniers du « Cercle », même s'ils sont privilégiés par rapport aux millions d'habitants que leur politique a agglomérés dans des Villes géantes.

Marion émit un petit ricanement :

— Vous les détestez, n'est-ce pas ?

Gaël hocha la tête. Pas un muscle de son visage ne bougea. Il resta impassible et avoua sans rancune :

— Nous les plaignons, rectifia-t-il. Nous aurions pu devenir comme eux, si nous l'avions voulu. Ils ont tellement conscience que sans eux l'Humanité serait foutue qu'ils font un complexe de supériorité. Un fossé nous sépare. Nous avons des conceptions

différentes et aucun point commun. C'est comme quand vous mettez un animal en cage. Il devient malheureux, triste. Il s'étiolé, il languit et il meurt. Les Vigiles, c'est pareil. Ils sont dans une cage, même si elle apparaîtrait plus dorée...

Jef ramena la conversation dans son contexte, dans une optique plus réaliste. Il ne se fiait à aucune propagande. Pas plus à celle des Vigiles qu'à celle des Indigènes.

Il grimaça, rabaissant la manche de sa chemise sur son émetteur biomagnétique :

— Nous sommes enchaînés, par ces machins. Mais je ne veux pas me mutiler pour une liberté incertaine. Vous arrivez alors que nous sommes ici seulement depuis quelques heures. Coïncidence ?

Gaël comprit que le médecin était un interlocuteur coriace, habile, lucide. Surtout méfiant. Terriblement méfiant.

— Quand les Vigiles amènent des « candidats » qui ont traversé la Filière, confia-t-il, nous sommes immédiatement au courant. Parce que, ce n'est un secret pour personne, nous captons certains messages radio de l'Ordre.

Ce détail laissa Jef sceptique. Il ne concordait pas avec les pirogues démodées, les arcs et les flèches d'un autre âge.

— Comparés aux Vigiles, vous êtes des Primitifs, des hommes retournés à l'état sauvage, prononça le docteur avec dureté. Alors, par quel miracle interceptez-vous leurs ondes radio ?

Le Membre du Groupe 26 sourit. Il n'avait pas fini d'étonner les exilés auxquels il accorda volontiers son indulgence pour leurs propos vexatoires et leur ignorance des faits.

Il expliqua :

— Les Vigiles nous appellent les Insoumis. Parce que nous avons refusé le « Cercle », la responsabilité à haut niveau. Ils pourraient nous chasser des Îles, nous massacrer avec leurs armes. Ils ne le font pas. Parce qu'ils ont une raison majeure. Parce qu'ils ont eux-mêmes prohibé la violence. Alors, s'ils nous décimaient, ils provoqueraient forcément des dissensions au sein du Grand Conseil de l'Ordre, possesseur de tous les Pouvoirs sur la Terre. Ils renieraient ce qu'ils ont fondé. Ils iraient à contre-courant. Et ils se casseraient la figure. Alors ils nous acceptent, ils nous tolèrent. Mais ils se décarcassent pour que notre Communauté ne s'élargisse pas, à l'aide de leur sale propagande et des « bracelets ». Ils agissent sur les esprits et en général les hésitants se rallient à leurs thèses. Ils savent très bien que de toute façon, nous sommes dans l'incapacité de renverser l'Ordre établi depuis plusieurs siècles.

Il montra son arc, les pirogues :

— Ce n'est pas avec ça que nous les désorganiserons. Nous y parviendrons sans doute un jour. Mais dans trois ou quatre cents ans.

Peut-être davantage. Car, à partir de zéro, il a fallu que nous recommencions toute une civilisation...

Il rectifia :

— Enfin, une immense partie. Par chance, des savants, des ingénieurs, des techniciens, se glissent parfois dans la Filière pour échapper aux Villes. Ils nous rejoignent. Mais nous n'avons pas d'usine, aucune machine. Le maximum consiste à récupérer certains objets ou des matériaux, dans les bases des Vigiles, sur les Îles, quand nous le pouvons. Ces expéditions sont exceptionnelles et dangereuses. Pourtant, avec lenteur, nous rebâtissons une activité artisanale, embryon d'une future société plus mécanisée, industrielle.

Jef tapota sa manche gauche, à hauteur de son bracelet-radio. Il observa :

— L'Ordre doit tout faire pour que vous restiez des primitifs. Il en a les moyens.

— Oh ! Oui, approuva Gaël. Il en a les moyens. D'énormes moyens. Notre chance est justement d'appartenir au fond à leur Société, même si nous en sommes détachés. Ils nous laissent tranquilles.

Il mit un doigt sur sa bouche, prononça un « chut » expressif, et approcha ses lèvres de la bouche du docteur. Il chuchota :

— Ils nous espionnent partout. Avec les « bracelets ». Avec leurs satellites d'observation. Avec leurs hélicoptères. Nous savons très bien que nous n'échappons pas à leur contrôle. Nous subissons leur technique supérieure avec philosophie. Nous l'admettons. Et souvent, nous essayons même de l'oublier.

— Ça paraît difficile, dit Jef à mi-voix.

— Bah ! C'est une question d'habitude.

L'Indigène se retourna vers les pirogues :

— Nous sommes venus vous chercher. Parce que les Vigiles vous abandonnent provisoirement en attendant votre délai de réflexion. De toute façon, vous avez encore le temps de choisir votre destinée, tant que vous posséderez vos « bracelets ». Nous n'obligeons personne à rester avec nous. Vous pourrez rejoindre l'une des bases des Vigiles. Nous voulons simplement vous montrer comment nous vivons...

À ce moment, l'opérateur de l'Ordre émit un nouveau message par le truchement des trois émetteurs, comme s'il répondait lui-même à Gaël :

— L'Indigène a raison. Ni les uns, ni les autres, nous n'imposons le choix. C'est une convention établie. Les Insoumis vont effectivement vous montrer comment ils vivent. Vous jugerez. Vous choisirez la meilleure solution pour vous. Mais comme je vous l'ai dit tout à l'heure, si vous optez pour le clan des Insoumis, alors vous serez définitivement coupés avec nous. Vous deviendrez des Primitifs. Vous

et vos enfants. Réfléchissez donc bien...

Le répétiteur automatique succéda au Vigile et ânonna :

— Réfléchissez bien... Réfléchissez bien... bien... bien...

Tout près, Gaël entendit, évidemment. Il haussa les épaules :

— Propagande, débauche..., grogna-t-il. Ils veulent vous décourager.

Puis il entraîna nos amis vers les pirogues. Les trois exilés montèrent sur les fragiles esquifs, déjà secoués par les vagues et les deux femmes éprouvèrent le mal de mer. Des nausées. Elles n'avaient pas l'habitude, bien sûr, d'une embarcation aussi rudimentaire. Dans les Villes, elles voyageaient avec les Transports Collectifs...

Les rameurs poussèrent les pirogues à l'eau. Puis ils s'installèrent sur la planche qui servait de siège et ils payèrent vigoureusement afin de franchir le ressac.

Les barques se balancèrent comme des coquilles de noix. Mary et Marion, sur le même esquif, crièrent de frayeur.

Jef, bien que très pâle, maîtrisait mieux son angoisse. Il n'avait pas peur que les embarcations chavirent. D'ailleurs, après quelques encablures, les deux pirogues retrouvèrent leur stabilité car l'océan était calme, le vent nul. Un temps idéal éclaboussé de soleil...

Les voyageurs découvraient mieux l'île maintenant qu'ils s'en éloignaient. Elle était petite, en effet, mais avec sa couronne d'écume et de palmiers, elle ressemblait à une perle sur la mer. Une éblouissante vision de liberté, d'ivresse, d'espace, qui tranchait avec la Ville triste, polluée et entourée de hauts murs.

Mieux que l'Oasis des Frontaliers. Car ici, les dimensions changeaient. Les barrières s'écroulaient. Alors forcément, ceux qui avaient payé les Passeurs pour atteindre la Zone Libre comprenaient que les membres des Cercles interdits n'exagéraient pas, qu'ils étaient même en dessous de la vérité. Loin, très loin, il y avait le Grand Large, les horizons immenses teintés de toutes les couleurs, où la nature mêlait son vert à l'or du soleil...

Dans ces paradis, hors des zones polluées, la vie prenait un autre visage, un autre sens. Elle était tentante. Elle fascinait.

Mais justement. Elle fascinait trop. Comme un énorme bijou rutilant. Comme un miroir qui renvoyait des images de rêve.

Comme un mirage.

Le premier, Jef se posa des questions. Sa perplexité augmenta. Il soupesa la propagande des Vigiles et celle des Insoumis.

Deux thèses radicalement opposées. Laquelle semblait la meilleure ? La première ? La seconde ? Ou ni l'une, ni l'autre ?

Qui mentait ? Qui disait la vérité ?

Cet excès de réflexion donna très vite la migraine au médecin. Il essaya de ne penser à rien. Qu'au moment présent.

Les deux pirogues s'éloignaient toujours de l'île et maintenant elles se trouvaient en plein océan. À la merci d'une tempête, du plus léger incident. Jamais nos amis n'avaient vu autant d'eau et ils étaient angoissés malgré le regard rassurant des indigènes.

Un jour ou l'autre, il faudrait qu'ils se déterminent. Personne, avant eux, n'avait opté pour une troisième solution qui n'existait pas.

Ils n'auraient pas cru, en définitive, qu'une destinée était aussi difficile à choisir, que la Zone Libre leur poserait autant de problèmes.

Deux mondes s'affrontaient sur la Terre...

Au fond, ce n'était pas si terrible que ça de voyager sur une pirogue, quand l'océan était calme. Question d'habitude.

En tout cas, pour Jef, Mary et Manon, cette forme de transport était nouvelle. Un moment paniquée au départ de l'île, la femme de Brook reprenait confiance. Elle soupirait :

— Si Karl était là, il n'en reviendrait pas ! Il n'en croirait pas ses yeux...

Seulement, Karl était mort dans l'Oasis. Enterré. Les indigènes — on ne pouvait pas les appeler autrement ! — souquaient ferme, trois sur chaque embarcation qu'ils propulsaient avec habileté, sans jamais donner l'impression d'épuisement.

Étaient-ils physiquement des surhommes par rapport à leurs congénères des Villes ?

Leurs muscles roulaient à chaque coup d'aviron. De temps à autre, ils poussaient un « han » d'effort ou bien ils entonnaient une mélodie qui ressemblait vaguement aux chansons folkloriques en usage jadis dans les mers du Sud.

Les paroles en étaient d'une simplicité extrême comme si tout à coup ces créatures oubliaient qu'il existait autour d'eux une autre civilisation industrielle, mécanisée, d'un haut degré technique.

Le couplet évoquait :

« — Nous sommes les fleurs de la Liberté. Nous sommes les fruits de la Nature. Nous réconcilions le soleil, la terre et l'eau. Nous avons choisi l'Exil doré. Ils n'ont pu ôter notre Culture et nous avons l'esprit, l'intelligence... »

Le refrain rabâchait une succession d'onomatopées. Ils chantaient ce qu'ils ressentaient, ce qu'ils éprouvaient avec une sincérité émouvante. Leurs visages reflétaient le bonheur, la joie. Sentiments disparus totalement chez les Humains entassés dans les Agglomérations géantes.

Oui, ils avaient réconcilié le soleil, la terre et l'eau. Ils admiraient la splendeur des paysages incrustés d'or, de pourpre, de bleu, de vert. Ils vivaient à l'échelle d'un monde amoindri, rapetissé,

circonscrit non par des hauts murs, mais par l'immensité d'un océan. Car avec leurs bateaux à rames, malgré toute leur volonté, ils ne se hasardaient pas vers des régions lointaines. Ils restaient prisonniers des mers du Sud. Sans doute ce coin du Pacifique qui portait autrefois le nom d'Océanie, où les îles pullulaient.

Un petit univers perdu sur une planète où régnait l'Ordre des Vigiles...

— Han ! Han !

Les payeurs ruisselaient de sueur et d'embruns. Ils chantaient toujours et leur mélodie, à la longue, finissait par endormir.

Marion et Mary somnolaient, la tête penchée sur leur poitrine. Jef semblait dans les nuages blancs qui ouataient par taches le ciel d'un bleu indigo. Il planait au-dessus des choses, des réalités. Il s'évadait du quotidien. Il cherchait par tous les moyens à prolonger cet intermède merveilleux car il se trouvait à la fois sous la protection de l'Ordre et des Insoumis.

C'était une situation singulière, paradoxale, qui ne durerait pas. En effet, au bout de trois heures de navigation, les rameurs crièrent, montrant une terre minuscule qui montait à l'horizon et grossissait.

Une sorte d'anneau verdâtre assailli par la dentelle du Pacifique. Un morceau de nature émergeant de l'eau...

— Mora-Mora ! dit Gaël, en découvrant ses dents blanches qui éclataient sur son visage bronzé. Mora-Mora, l'île du Groupe 26...

Jef retomba de ses nuages. Il aperçut des bouquets de palmiers et de cocotiers. Et puis des tas de gens grouillant sur une plage de sable pur.

Des gens également tout nus, avec de simples pagnes autour des reins. En cuir ou en étoffe. Des hommes, des femmes, des enfants.

Ils trépignaient en attendant les piroguiers. Ils chantaient aussi, tapant dans leurs mains ou sur des tambours. Certains soufflaient dans des instruments de roseau. Ils balançaient leurs corps, tantôt à droite, tantôt à gauche, rythmant ainsi leur chant d'allégresse.

Quand les embarcations accostèrent au wharf en bois construit sur pilotis le long de la plage, le public poussa une sorte de clameur. Quelque chose comme :

— Bienvenus à Mora-Mora !

Ce ne fut pas la pagaille, la cohue. Au contraire. Il s'agissait d'une cérémonie bien ordonnée, rituelle, et qu'on offrait à tous ceux qui avaient traversé la Filière.

Des jeunes filles au corps d'ambre, vêtues de tuniques bariolées, les cheveux noirs ou blonds déroulés sur les épaules, accueillirent les nouveaux venus et leur passèrent au cou des tresses d'orchidées. Elles expliquèrent que cette coutume venait des âges lointains, à l'intention des Voyageurs, et les Insoumis l'avaient réinventée, parce qu'elle était

à leurs yeux un signe de paix et d'hospitalité.

Des enfants péttaient de santé, les yeux brillants, remplis de joie. Ils offrirent des corbeilles de fruits : des mangues, des noix de coco, des bananes...

Jamais, Jef, Marion et Mary n'avaient ressenti une telle chaleur dans les sentiments humains. Cette spontanéité coula en eux, inonda leurs artères et fit battre leur cœur. En tout cas, si cet accueil n'était qu'une comédie déguisée, elle était si bien jouée par tous les participants que seule la franchise et la sincérité s'en dégagèrent.

Surtout chez les gosses. Eux ne trompaient pas.

D'autres femmes jetaient des fleurs sur le chemin du cortège et la troupe s'achemina vers le « village », sous la palmeraie, ou plus exactement dans une vaste clairière.

La première déception altéra les traits de nos amis. Gaël le comprit très vite et comme il marchait à leurs côtés, il précisa :

— Vous avez tous la même réaction quand vous arrivez des Villes. Ici, vous pénétrez dans un monde différent, primitif.

Le village se composait de cases grossières construites en bambou et coiffées de palmes. Les Insoumis mettaient des fleurs partout. Des guirlandes pendaient aux portes, aux fenêtres, au bord des toits. Elles tressaient des arcades entre les huttes. Des plantes poussaient dans la clairière et formaient un jardin d'agrément.

Cette décoration florale masquait la pauvreté des cabanes rudimentaires, du style de jadis. Car dans ces îles du Pacifique Sud, les peuples avaient toujours vécu avec simplicité, le plus près possible de la nature, accumulant des retards de plusieurs siècles sur les pays industrialisés. Avant l'arrivée de l'Ordre, bien sûr.

Les Insoumis recommençaient. Ils utilisaient les matériaux qu'ils avaient sous la main et c'était déjà bien joli qu'ils sachent s'en servir.

Jef demanda, après sa première déception passée :

— Vous avez un hôpital ?

Gaël le regarda avec des yeux étonnés. Il chercha dans sa mémoire la signification exacte de ce mot. Puis il se frappa le front :

— Ah ! Vous voulez parler d'une infirmerie ?

Il désigna un bâtiment plus vaste, au centre de la clairière, également construit en bambou et en palmes. Il s'intégrait parfaitement au décor.

— Voilà notre infirmerie, dit Gaël. Jetez un coup d'œil à l'intérieur. Mais comme je vous l'ai expliqué, nous manquons de médecins. En général, ils rejoignent les Vigiles, après la Filière, comme si...

Embarrassé, il acheva :

— Comme s'ils regrettaient leurs Unités de Soins ultramodernes, avec tout le confort, le matériel sanitaire, la pharmacopée, les blocs

opératoires et de réanimation...

Jef hocha la tête. Il s'informa :

— À propos, Gaël, vous êtes jeune. Vous venez d'une Ville ?

L'indigène se raidit. Son visage exprima la fierté :

— Non. Je suis né à Mora-Mora. Je ne connais pas la Civilisation de l'Ordre.

Le praticien sourit, détendu :

— Tant mieux. Dans des livres, j'ai appris l'histoire de la Médecine à travers les âges. Au XX^e siècle, par exemple, des médecins « sans frontières » parcouraient des pays encore sous-développés pour soulager la misère, la pauvreté, la maladie. Et ils étaient entièrement désintéressés par l'argent. Ils faisaient cela par vocation...

Il pénétra dans l'infirmerie. Il aperçut quelques lits, occupés surtout par des vieux. Il grimaça en ressortant :

— Pas folichon ! Je pense que vous soignez avec les moyens du bord. C'est-à-dire par les plantes.

— Évidemment ! fit l'indigène. Nous n'avons pas de médicaments chimiques. À part ceux qu'on vole parfois dans les bases des Vigiles mais encore faut-il des médecins pour les appliquer. Par chance, nous sommes moins malades que dans les Villes. Les problèmes sont surtout les maladies infectieuses, les épidémies et les accidents. Nous soignons de façon empirique. L'Ordre ne lève pas le plus petit doigt pour nous aider, vous vous en doutez...

Mary Lang jeta aussi un coup d'œil dans l'infirmerie. Elle ressortit un peu traumatisée car des siècles séparaient cet « hôpital » et les Unités de Soins des Villes.

— Je comprends, soupira-t-elle. Il y a une telle disproportion que nos confrères, même s'ils le voulaient, ne s'adapteraient pas à vos méthodes inconnues pour eux. Nous ignorons la médecine des plantes. Tout est chimiothérapie, ondes, laser, ultra-sons...

On offrit deux huttes « communicantes » à nos amis. Une partie pour les deux femmes. Une autre pour Jef.

Une eau canalisée dans des bambous se déversait dans un « évier » taillé dans la pierre et s'écoulait ensuite dans une sorte de « puits perdu ». Un robinet en roseau coupait l'eau à volonté. C'était rudimentaire mais les indigènes parlaient déjà d' « éléments de confort ».

Des nattes, déroulées par terre, servaient de lits. Marion se demanda si tous les Groupes d'Insoumis se trouvaient sur le même pied d'égalité.

Probablement pas. Car il existait les débrouillards qui fauchaient dans les bases des Vigiles et en ramenaient certains objets, certains outils. Le « confort » variait sûrement d'une île à l'autre...

Mora-Mora. Un nom indigène. Quand on songeait que chaque

Groupe occupait une île et n'était relié avec ses voisins que par des piroguiers, on mesurait évidemment l'énorme fossé entre les deux Mondes...

Marion s'endormait presque, éreintée par le voyage en mer, par les émotions, par cette transition brutale entre les Villes et la Zone Libre.

Les Insoumis vivaient comme il y avait exactement dix ou vingt siècles. Avec la « culture » en plus, le Savoir...

En somme, des Robinson Crusoë, des Transférés de l'âge atomique à l'âge de pierre ! Comment diable ne se décourageaient-ils pas ? Comment espéraient-ils remonter le courant, face à un Ordre implacable qui ne tolérerait pas une société « parallèle » ?

Choisir ?

Mary bâillait, exténuée elle aussi. Les échos de la fête s'éteignaient à l'extérieur et la nuit tombait. Jef s'allongea sur un fauteuil en rotin.

Et c'est à ce moment-là, comme par hasard, que la voix du Vigile de garde grésilla dans les trois émetteurs...

CHAPITRE X

Ce n'était pas la même voix que la précédente mais elle avait le même rôle. L'intoxication. D'ailleurs, elle souligna avec ironie :

— Eh bien, vous les avez vus, les Insoumis ! Ils vivent comme des sauvages, des primitifs. Méritent-ils encore le nom de « civilisés » ? La liberté totale, c'est bien joli. Seulement dans quelles conditions ? Ouvrez les yeux sur la réalité. D'un côté, nous vous proposons des hauts postes de responsabilité dans les Villes, afin de perpétuer le régime de l'Ordre. Avec des périodes régulières de détente dans les mers du Sud.

L'opérateur s'arrêta quelques secondes et reprit :

— Nous aurions pu vous montrer l'une de nos Bases du Pacifique avant votre transfert sur l'« île de la Transition ». Nous ne l'avons pas voulu, préférant que vous constatiez d'abord quelle était l'autre solution, l'autre recours, l'autre possibilité.

Nous prenons le risque que vous choisissiez le clan des Insoumis. Mais nous sommes convaincus que des citoyens comme vous, issus d'une Unité de Soins, n'hésiteront pas à rejoindre nos rangs. C'est dans la logique des choses. Nos bases de détente sont aussi des « îlots de liberté » dans les mers les plus belles du monde. Elles possèdent le confort ultramoderne que vous connaissez dans les Villes et la sécurité à tous les niveaux. Isolées par des barrières électrifiées, véritables cordons sanitaires, elles sont imperméables aux épidémies qui déciment parfois les insoumis. Vous avez visité leurs « hôpitaux », ou plutôt ce qu'ils appellent encore pompeusement leurs « infirmeries » ? Il s'agit de baraquements crasseux, inconfortables, inadaptés, bouillons de culture pour microbes et virus. Ils ne vous ont pas parlé des épidémies dues à l'insalubrité, au manque d'hygiène ?

Jef avait relevé sa manche gauche. Il approcha son poignet de sa bouche :

— Si. Vaguement. En fait, ils paraissent en bonne santé...

Le Vigile de service avança des arguments :

— Ils sont en bonne santé, reconnu-il. Car ils vivent en pleine nature. Mais cela ne les met pas à l'abri des contagions, des morsures d'insectes ou d'animaux, des accidents, des infections. La mortalité

infantile, chez eux, atteint cinquante pour cent et davantage. Les passages à travers la Filière, que nous incitons, je vous le rappelle, ne parviennent pas à équilibrer leur planning familial. Leur Communauté stagne, végète, et son taux d'expansion est minime, très faible. Nous n'avons d'ailleurs aucun intérêt à faciliter leur prolifération. C'est la même histoire que les peuples anciens, aux âges reculés, qui se décimaient eux-mêmes par absence de toute prophylaxie efficace et de moyens médicaux.

Il s'adressa spécialement à Marion, interrompant sa propagande dans les émetteurs de Jef et de Mary :

— Ce que je viens de dire, madame Brook, ne vous concerne pas tellement. Je comprends votre situation. Vous avez quitté là Ville pour retrouver votre fils, Steve.

Les yeux de l'ouvrière s'embuèrent d'humidité. Elle se raccrocha à ce fil conducteur, à ce fils qu'elle avait un peu oublié depuis l'Oasis et auquel elle ne croyait plus :

— Steve ! haleta-t-elle. Vous savez où il est ?

— Oui. Il appartient au Groupe 18..., précisa l'opérateur.

— Alors, cria Marion, bouleversée par cette confidence, je dois le rejoindre. C'est mon devoir !

Le Vigile manigançait son coup avec un art raffiné. Il jouait sur les sentiments et approuva :

— Oui, c'est votre devoir. Surtout après la mort de votre mari. Un accident navrant mais un risque imputable à la Filière. Une forme de courage... devant lequel je m'incline.

Il passa rapidement à un autre chapitre et se montra plus incisif :

— Vous étiez employée dans une Station de Filtrage d'Air ?

— Oui, c'est ça..., confirma Marion.

— Je m'étonne que vous ayez réuni la somme d'argent suffisante pour payer un Passeur, observa le représentant de l'Ordre.

La femme de Karl s'affola un peu. Elle eut peur qu'on prît des sanctions contre elle et expliqua :

— Nous avons économisé. Mon mari était chimiste...

— Ah ! soupira le Vigile. Déjà un cadre moyen. Mais je parle de vous, madame Brook, de votre avenir. Je pense qu'ils vous accepteraient au Groupe 18...

Il se rétracta rapidement, par crainte d'une influence trop visible :

— Naturellement, nous ne vous imposons pas ce choix. Malgré vos conditions sociales modestes, à la Station de Filtrage d'Air, vous habitez la Ville. Nous ne vous rejetons pas, a priori, mais sur notre liste, vous n'appartenez pas à une catégorie préférentielle. Le choix, pour vous, paraît plus simple que pour Jef Mara et Mary Lang.

Folle de joie, Marion se jeta aux pieds de la doctoresse, lui prit

les mains, les serra avec une force inouïe. Des larmes d'émotion coulaient sur ses joues :

— Mary ! Vous avez entendu ? Steve est vivant. Il se trouve au Groupe 18. Les Vigiles proposent de me relâcher. Ils sont compréhensifs et pas si odieux que ça...

Jef, qui réfléchissait seul dans la pièce à côté, rejoignit les deux femmes. L'épouse de Karl lui apprit la nouvelle et le médecin hocha la tête. Son visage conserva une certaine impassibilité.

— Tant mieux pour vous, Marion, admit-il en soupirant. Votre problème paraît réglé. Ils n'ont pas besoin de vous dans les équipes de l'Ordre.

La propagande reprit très vite sur les ondes émises par les « bracelets ». Elle s'adressait cette fois à Mary et à Jef :

— Mais vous, formés dans nos Facultés, diplômés à l'issue de longues études, membres d'une Unité de Soins où vous adaptez toutes les thérapeutiques inventées par la science, de la chimiothérapie à la biophysique en passant par tous les domaines de l'investigation organique et les méthodes exploratoires du corps humain, vous n'avez qu'un choix tout tracé : celui de rejoindre l'Ordre. En cas de défection, vous jetteriez un blâme sur votre profession, vous décevriez ceux qui vous attendent, vous fuiriez vos responsabilités. Réfléchissez bien... bien...

Le répéteur automatique succéda, comme d'habitude :

— Réfléchissez bien... bien... bien...

Jef couvrit ses oreilles de ses mains et attendit l'extinction de ce nouvel appel à la raison. Puis il conclut :

— Les Vigiles opèrent un « tri ». Ils ne s'attachent guère aux professions subalternes. Ils choisissent dans le haut de gamme, dans ce qu'on nomme l'élite. Enfin, je veux dire les Scientifiques. Ou les Intellectuels.

Il s'approcha de la femme de Brook, encore ivre de bonheur à la pensée qu'elle retrouverait son fils.

— Ils ont raison pour vous, Marion. Restez avec Steve. C'était votre but en venant avec nous. Votre motivation. D'ailleurs, ils vous écartent parce que vous n'avez pas le gabarit souhaité. À la rigueur, ils auraient peut-être accepté Karl. Ça dépend de leur planning, de leurs capacités de placements. L'Ordre, pour moi, cela représente quelque chose de supérieur. Il ne recrute pas n'importe qui, n'importe où. De tout temps, les sociétés n'ont jamais été égalitaires sur le plan de l'intelligence. Il y a toujours eu ceux qui commandent et ceux qui obéissent. Mais les deux clans sont complémentaires, indispensables. Si l'un manquait, tout s'écroulerait...

D'une démarche triste, il se dirigea vers une table de rotin, prit un gobelet de bois et se versa du jus de fruit qui rafraîchissait dans

une cruche.

Il but, le regard fixe, les traits figés. Il dit sombrement :

— Pour nous, Mary, le rêve s'arrête là, dans les mers du Sud, sur Mora-Mora. Ils nous harcèleront jusqu'à ce que nous cédions...

Il montra son bracelet biomagnétique. Il tenta de l'arracher et n'y parvint pas. Il gronda :

— Tu vois, avec ce machin collé à la peau, ils nous tiennent. Leur propagande finira par triompher, d'une façon ou d'une autre. Ils ont prévu la Filière mais ils ont aussi prévu le Cercle. Pour la plupart d'entre nous. Nous rejoindrons leurs rangs. Nous deviendrons des Vigiles.

Mary Lang se demandait réellement où était son devoir. Elle semblait déconcertée, hésitante, abîmée dans ses réflexions. Une vie primitive semblait une fausse liberté. Elle s'en persuadait. De plus en plus. Elle n'était pas sûre de s'adapter au régime des Insoumis car elle se débattait dans des difficultés qu'elle n'avait jamais connues. Médecin, vingt ou trente siècles en arrière, cela n'avait peut-être rien d'encourageant.

Dans la hutte flottait un air d'incertitude. Marion était à peu près certaine de perdre ses amis. Avec la mort de Karl, cela représentait la seconde ombre au tableau. Elle aurait tant voulu que Mary et Jef restent avec elle...

L'Ordre se montrerait-il le plus persuasif, le plus fort ? Triompherait-il des hésitations qui bouillonnaient dans les cerveaux ?

À ce moment, Gaël entra précipitamment dans la cabane de bambou, l'air très excité. Il cria :

— Venez ! Venez vite ! Jazuel vient d'arriver à Mora-Mora !

C'était un peu comme s'il annonçait la venue du Bon Dieu, d'une divinité, d'un illustre personnage ou d'un monstre sacré !

Ses grands yeux brillaient. Tout son corps frissonnait. On devinait que sa nouvelle avait une grande importance. Les Insoumis n'avaient pas l'habitude de s'émouvoir pour rien.

D'ailleurs, Jef lui-même en prit conscience le premier, plus que ses deux compagnes encore en proie, chacune, à leurs problèmes particuliers. Il répéta, sourcils froncés, heureux au fond de cette diversion inattendue :

— Jazuel ? Qui est-ce ?

— Dans toutes les îles, on l'appelle l' « Ingénieur », apprit Gaël. Il a traversé la Filière avec un Passeur. Chef de recherches dans un labo de physique, il vient d'une Ville au climat nordique. On a tout de suite compris que c'était quelqu'un de calé. Il n'a pas succombé aux sirènes de la propagande des Vigiles. Ici, il se défoule. Il invente. Il

bricole. Il innove. Il possède de l'imagination, des connaissances techniques. Chez nous depuis cinq ans, grâce à lui, nous avons « progressé ». Énormément.

Mary Lang se montrait sceptique. Elle ironisa :

— C'est-à-dire ?

Gaël savait de quoi il parlait. Il tressait des louanges au physicien, à ce chercheur qui avait préféré la vie primitive à un poste de responsabilité au sein de l'Ordre.

— Avec du matériel récupéré dans les bases, il a fabriqué un appareil qui capte certaines émissions radio des Vigiles. C'est pourquoi, désormais, nous sommes rapidement au courant quand des Exilés sont « déposés » sur l'île de la Transition.

Jef s'excita à son tour. Il avait la conviction qu'un embryon scientifique s'ébauchait. Pour développer ce potentiel, il ne faudrait pas que de l'imagination et de l'intelligence, mais des fauches accrues dans les bases !

Il s'étonna tout de même :

— Comment l'Ordre ne met-il pas l'Ingénieur hors circuit ? Il n'a pas intérêt à vous abandonner des chercheurs trop souvent.

Les yeux de l'indigène s'assombrirent. Son enthousiasme tomba. Il savait très bien que la présence de Jazuel dans les rangs des Insoumis ne résolvait pas tout. Il ne s'illusionnait pas sur le pouvoir du « grand homme » qui se débrouillait avec des moyens de fortune limitant son action.

— L'Ordre ne récupère jamais ceux qui ont choisi notre clan, affirma-t-il. C'est son Règlement strict et il le respecte. Cela, nous ne le nions pas. S'il abusait de sa force, nous serions déjà tous massacrés, je vous l'ai dit. Par contre, les Vigiles ont le droit de renforcer leurs bases et ils les protègent par toutes sortes de dispositifs électroniques. En somme, très bientôt, nos expéditions vers les bases deviendront impossibles.

Il se secoua, retrouvant la brillance de son regard. Il précisa :

— Jazuel vient pour vous.

Jef, Mary et Marion suivirent l'indigène. Ils traversèrent la place du Village, longèrent l'infirmerie miteuse, et se portèrent à la rencontre de l'océan.

Une pirogue était ancrée au wharf. Des jeunes filles accueillaient l'« ingénieur » avec des colliers d'orchidées.

C'était un homme grand, maigre, barbu, aux sourcils épais. La quarantaine. Ses longues jambes dépassaient d'un short bariolé. Son torse nu, où une touffe de poils dessinait une tache sombre, aggravait davantage la saillie de ses côtes, de ses omoplates. Ses épaules légèrement ramenées en avant lui donnaient un air courbé.

Il connaissait tout le monde. Il serrait des mains. Il aperçut de

loin Gaël et lui cria :

— J'ai reçu ton message par le piroguier. C'est vrai que vous avez deux médecins ?

Le membre du Groupe 26 désigna Jef et Mary :

— Oui. Les voici.

Jazuel ignore Marion, à l'arrière, comme si elle ne représentait qu'un intérêt secondaire. Il s'avança vers les toubibs :

— Bonjour. Vous êtes sous la propagande des Vigiles, qui ne tiennent pas à vous « lâcher » car vous feriez d'excellentes recrues pour eux. C'est bien ça ?

Jef ne pensait pas que ce type maigre, apparemment chétif, possédait une telle force dans les doigts. Il grimaça quand il lui eut serré la main :

— Oui, acquiesça-t-il. C'est à peu près ça.

Il releva la manche de sa chemise et pointa son index sur son bracelet biomagnétique :

— Ils nous auront par l'influence, la persuasion...

Il observa avec surprise :

— Vous n'avez pas peur d'eux ?

Jazuel éclata de rire. Une grande fente qui béait dans son maigre visage. Un rire gras, moqueur :

— Moi ? Ils ne peuvent rien. Ou plus exactement plus rien. Depuis longtemps...

Jef et Mary Lang fixaient intensément le poignet gauche du physicien. Un poignet vierge. L'absence du bracelet ne s'expliquait pas. Comment diable s'en était-il débarrassé ? D'ailleurs, à Mora-Mora, personne n'en portait plus...

Jazuel comprit le regard des toubibs. Il leur fit un « chut » avec un doigt sur les lèvres, sortit un carnet de sa poche et un crayon. Il écrivit ces quelques mots tandis que son rire se figeait :

« — Ils entendraient, grâce à vos émetteurs. Lisez bien. Voulez-vous, oui ou non, que je vous délivre de vos bracelets ? »

Les yeux de Jef et de Mary se croisèrent. Ils sentirent que c'était le moment de leur décision finale et une grande émotion les tortura. C'était un choix de Société qu'ils faisaient. Ils s'en rendaient parfaitement compte. Un choix conditionnant leur avenir. Devaient-ils le prendre ensemble ?

Comme ils hésitaient toujours, muets, coincés par le temps et pris au dépourvu, l'ingénieur branla la tête d'une façon significative, secouant le papier.

Il dit simplement :

— Alors ?

Jef se retourna. Il se trouva en face de Marion, la devina avec le cœur serré, une boule dans la gorge. Pour elle, c'était facile. Elle avait

déjà choisi.

Et puis il constata qu'un cercle d'Insoumis se formait autour de lui, le fixait. Des hommes, des femmes. Libres. Sans bracelets. Il ne sut pas si ces indigènes cherchaient à le convaincre mais ils guettaient son approbation. Pour eux, un docteur, c'était vital. Aussi indispensable qu'un ingénieur. Peut-être davantage.

Alors, Mara n'hésita pas plus longtemps. Sinon sa réflexion le rongerait jusqu'à l'épuisement nerveux. Il songea aux Médecins sans frontières du XX^e siècle, à cet immense effort de générosité envers les peuples sous-développés...

Il saisit le crayon et écrivit ce simple mot :

« — D'accord. »

Les Insoumis présents soupirèrent de soulagement. Ils n'applaudirent pas. Ils ne congratulèrent pas la nouvelle « recrue », car ils ne voulaient pas traduire leur joie devant les Vigiles.

Ils ne craignaient pas les satellites d'observation et les hélicoptères ne se hasardaient pas loin de leurs bases. Par contre, ces saloperies de bracelets étaient des oreilles portatives, permanentes. Il y avait toujours quelqu'un à l'écoute à l'autre bout du réseau de télécommunications.

Mary Lang avait lu, par-dessus l'épaule de son confrère, ce que celui-ci avait « répondu » à Jazuel : une acceptation pure et simple !

Figée, pâle, interloquée par la précipitation des événements, elle se mordit les lèvres et ne voulut pas encore la rupture totale avec l'Ordre. Son hésitation persistait et la troublait.

Jef se rendit compte que sa décision n'enthousiasmait pas tellement sa collègue. Il se tourna vers elle et prononça quelques mots :

— Je n'engage que moi, Mary. Que moi ! Vous n'êtes pas concernée.

Cette « mise à l'écart » rejetait la jeune femme dans une opposition rancunière. Comment Jef ne comprenait-il pas qu'il subissait deux sortes de propagande ? Celle des Vigiles et celle des Insoumis. Les deux clans avaient besoin de lui. Pour des raisons différentes. On se le disputait, comme une chose précieuse. On lui faisait miroiter n'importe quoi sous les yeux.

Il est certain que dans les Îles, chez les partisans de la Liberté, il restait beaucoup à faire. Un médecin avait sa place, d'autant qu'il en passait très peu par la Filière. Mais avec quels médicaments soignerait-il les malades ? Comment s'y prendrait-il en chirurgie, alors qu'il n'existait aucun bloc opératoire, ni même de produits anesthésiques ? Il rendrait peut-être mieux service à la grande masse de l'Humanité concentrée dans les Villes, en acceptant les propositions de l'Ordre...

Car pensait-il à ces millions d'êtres humains entassés dans les

Agglomérations géantes, victimes d'une pollution produite dans un but bien précis ?

Non. Il voyait le ciel bleu, l'océan perlé d'écume, les palmiers. Et la soi-disant liberté. C'était de l'égoïsme pur. Or, Mary Lang se révoltait justement contre cela.

Mais tardivement. Pourquoi, alors, avait-elle payé Jaobé pour passer en Zone Libre ? Ne nourrissait-elle pas des rêves d'évasion ? Comment expliquait-elle que, parvenue au terme de la Filière, sa tentation de « liberté » mollissait soudain ? Est-ce que, par hasard, la propagande des Vigiles ne l'influencerait pas davantage que celle des Insoumis ? Ceux-ci n'avaient que le ciel bleu à offrir, leur climat, leur végétation tropicale. Et une vie extrêmement rude, primitive.

L'Ordre proposait au contraire des hauts postes de responsabilité dans les Villes. La perspective d'accès au Pouvoir tournerait-elle la tête à Mary ?

Bien sûr, il était toujours possible d'imaginer qu'une fois introduit dans la « hiérarchie », on posséderait assez d'influence pour inverser, ou tout au moins assouplir, une gestion trop rigoureuse des affaires publiques...

Jef avait compris depuis longtemps que si une telle possibilité existait, l'Ordre ne serait plus l'Ordre, depuis longtemps. Mais la contestation. L'opposition. La discorde. Et finalement, la mise en cause du pouvoir détenu par les Vigiles. Or, le carcan ne se desserrait pas dans les Villes. On ne réimprimait pas dans les mémoires ce qu'on y avait effacé, afin d'éliminer toute comparaison avec le passé. La pollution crachait toujours son brouillard noir pour masquer l'Extérieur, en laissant croire aux Hommes que cette pollution avait toujours existé sur la planète entière...

Jazuel était retourné à son embarcation. Il en revenait avec une sacoche en bandoulière. Une sacoche carrée qui semblait contenir quelque chose d'assez lourd.

Il s'impatiaient :

— Alors, on y va ?

Jef opina. Gaël passa en tête de la troupe, entraînant tout le monde derrière lui. Des hommes, des femmes, des gosses. Il se glissa dans la palmeraie, évita le village.

La végétation se faisait de plus en plus dense, de plus en plus luxuriante. Ce n'était plus des arbres mais des fourrés géants, épais. Heureusement, un sentier s'insinuait dans cette sylve compacte. Le sol devenait pierreux et depuis le village, ils avaient bien parcouru trois kilomètres.

Gaël stoppa devant une grotte apparemment profonde. Il entra le premier. Les autres suivirent.

Enfin pas tous. Le gros de la troupe resta dehors, quitte à se faire

détecter par les téléobjectifs des satellites.

Mais cette éventualité n'avait pas d'importance. L'intérêt se situait à l'intérieur de la grotte où le soleil pénétrait en oblique. Car là, il se passait une scène inhabituelle...

Jazuel ouvrit sa sacoche, en extirpa un appareil cylindrique monté sur deux pattes de fixation réglables, qui servaient aussi de pied. Ce cylindre gris verdâtre possédait plusieurs boutons, un cadran gradué où une aiguille était bloquée sur le zéro, et deux bornes en cuivre.

Le physicien tira aussi un câble de sa musette, muni d'un double embout à une extrémité et avec deux électrodes à l'autre. Il fixa les embouts aux bornes de l'appareil cylindrique, écrivant sur son carnet :

« — Un générateur électrique à piles. »

Jef releva la manche gauche de sa chemise, sans inquiétude, et présenta son poignet. Il ignorait l'opération que préparait l'Ingénieur. Celui-ci approcha les deux électrodes du bracelet biomagnétique, les maintenant en place par un manchon isolant. Puis il fit un signe de tête à Gaël.

Avec dignité, sérieux, celui-ci actionna l'un des boutons. Alors, au bout des électrodes, des sortes d'étincelles bleuâtres se produisirent tandis que le générateur émettait un bruit sourd et vibrait sur son pied.

Les étincelles crépitaient. Le docteur dut détourner son regard pour éviter l'éblouissement. C'était comme la flamme d'un chalumeau. En tout cas il ne ressentit aucune douleur. Juste un picotement au bras gauche.

Et puis, au bout d'une minute...

Le bracelet se détacha du poignet de Jef. Comme un fruit mûr qui sort de son enveloppe. Comme un objet qui se décolle de son support. Il tomba sur le sol avec un son métallique.

Étonné, le médecin contemplait le bracelet littéralement coupé en deux, scié. Gaël éteignit le générateur. Un silence oppressant envahit la caverne car la cérémonie revêtait une certaine solennité.

Jef massa son poignet vierge et il semblait comme un esclave débarrassé de ses fers. Il mit un moment pour trouver des mots et hoqueta, très pâle :

— ILS n'entendent plus ?

Jazuel ne répondit pas tout de suite. Il éloigna Mary Lang et Marion, les fit sortir de la grotte. Puis il revint vers le docteur et lui confirma avec un grand sourire :

— Non, ILS n'entendent plus. Vous êtes libre. J'ai provoqué une série de courts-circuits et il y a eu rupture de champ électromagnétique.

Le médecin désigna l'appareil cylindrique :

— Ce générateur... D'où vient-il ?

— Je l'ai fabriqué avec des accessoires en provenance d'une base des Vigiles. Depuis, les bases sont mieux surveillées... électroniquement. Or, j'affirme que tout appareillage électronique n'est pas une garantie absolue car avec de l'expérience, on peut provoquer une panne momentanée. Même de l'extérieur. C'est pourquoi l'Ordre ne se fie pas entièrement à ses machines automatiques. Il multiplie les patrouilles, les rondes...

— Des Urbos ? fit Jef.

— Pas ceux des Villes, rectifia Jazuel. Mais des sections spéciales d'Urbos chargées des Bases. La fauche devient de plus en plus difficile.

Il ajouta, malicieux :

— J'ai aussi inventé un truc à capter certaines de leurs ondes. Les Insoumis ont besoin de « scientifiques » pour sortir de leur existence primitive. Sans nous, ils n'arriveront à rien.

Le docteur écrasa sous son talon le bracelet biomagnétique pour détruire entièrement son lien avec l'Ordre. Puis il remercia le physicien.

— Bah ! observa ce dernier. Ne me remerciez pas. Votre présence dans les Îles sera aussi précieuse que la mienne. Sinon davantage. Ces saloperies de bracelets ne fonctionnent plus dès qu'ils n'adhèrent plus à la peau. Ils sont très sophistiqués, d'une technique remarquable. Vous pensez ! Dans la Ville où je travaillais, j'en ai fabriqué avant d'être muté dans un labo de recherches. Mais j'ignorais pour qui je les fabriquais. Et pourquoi...

Jef quitta la grotte, ramena Marion un peu inquiète, et expliqua à l'ingénieur :

— C'est Marion Brook. Une amie. Elle travaillait dans une station de filtrage d'air. Son fils, Steve, se trouve dans le Groupe 18. Elle voudrait le rejoindre. C'est loin, le Groupe 18 ?

— À douze heures de pirogue de Mora-Mora, répondit Gaël.

La femme de Karl fut « libérée » à son tour de son attache biomagnétique. Elle éprouva pour Jazuel une véritable vénération. Elle lui baisa les mains et balbutia :

— Plus rien ne me sépare donc de Steve ?

— Non, plus rien, confirma Gaël. Nous vous emmènerons chez le Groupe 18, dans l'île de Corail.

Marion répliqua, sa joie se muant en crispation :

— Dans les cercles interdits, ils ont raison. Nous devrions tous passer en Zone Libre. La Liberté mérite bien qu'on traverse les épreuves de la Filière.

Jazuel calma la hargne que M^{me} Brook nourrissait envers l'Ordre. Elle n'oubliait pas la mort de son mari. Même « accidentelle ». Les Frontaliers l'avaient tué !

— C'est impossible de tous passer en Zone Libre, expliqua le savant. Les Vigiles ne le permettraient pas. Sinon ils suicideraient leur propre Organisation. Les Urbos leur obéissant aveuglément. Ils sont les policiers de l'Ordre.

Tous les regards se tournèrent vers Mary Lang. Elle baissait la tête et ruminait encore des pensées hésitantes. Jef s'approcha d'elle. Doucement, il lui prit le bras, l'entraîna dans la caverne, malgré sa réticence. Il lui parla calmement, avec franchise et gravité :

— Mary... Vous ne pouvez pas nous abandonner maintenant. Nous avons fait le chemin ensemble. Nous avons subi les Épreuves, la sélection. Vous aimiez l'Oasis. Vous aimez les Îles, j'en suis sûr. Seulement vous avez peur de ce retour à la vie naturelle après des années passées dans l'Ère industrielle, dans la Ville où la sécurité existait, c'est vrai. Imaginiez-vous la Zone Libre comme une Agglomération sans pollution ? Moi, j'ai toujours pensé que c'était autre chose. Et c'est autre chose, insista-t-il. L'envers du décor. La vérité. Bien sûr, il y a les épidémies, l'inconfort. Mais nous, médecins, notre rôle n'est-il pas d'aider tous ceux qui ont traversé la Filière, qui ont choisi les Îles et résisté à la propagande de l'Ordre ?

Il avait ôté sa chemise et montrait son torse nu. Il gonflait ses poumons, dilatait ses narines :

— Ici, on respire. Je suis devenu l'un des leurs, sans contrainte. J'ai rompu avec l'Ordre. Mon action est humanitaire. Ne me dites pas, Mary, que vous renonceriez au moment où nous avons atteint ce à quoi nous aspirions dans les Cercles interdits. Vous me déceviez. Nous avons travaillé longtemps ensemble dans l'Unité de Soins...

Il ajouta encore avec un rictus, comme un ultime argument :

— Si vous rejoigniez les rangs des Vigiles, alors je vous considérerais comme la plus abjecte des créatures. Je vous haïrais. Nos routes divergeraient. Définitivement. Et au fond de mon cœur, j'aurais un immense chagrin. Car j'ai de la tendresse pour vous, Mary. Il faut que je vous le dise...

La doctoresse ne tint plus, à ce régime. Ses nerfs craquèrent. Elle éclata en sanglots et se réfugia dans les bras de Jef :

— Oh ! Je vous en supplie. Ne me haïssez pas ! Moi aussi j'éprouve pour vous certains sentiments affectueux. Si nous nous séparions, je crois que nous serions malheureux. Et vous avez fait le premier pas...

Elle s'agenouilla sur le sol de la grotte, releva sa manche gauche, chassa ses dernières larmes, et fixa Jazuel.

— Allez-y ! cria-t-elle.

Quand elle fut « libre », elle poussa un immense soupir de soulagement. Elle n'avait plus à réfléchir, à hésiter. À nouveau, elle se réfugia dans les bras de Jef.

Et elle pleura cette fois de joie, d'émotion. Elle avait la conviction qu'une nouvelle vie démarrait, totalement différente de la première. Une vie difficile mais exaltante. Elle ne regrettait rien.

CHAPITRE XI

Marion embrassa Mary avec effusion. Des larmes perlaient dans ses yeux. Elle avait revêtu une robe bariolée, abandonnant ses habits de « civilisée ».

La doctoresse hocha la tête, minimisa cette séparation, et observa :

— On se reverra, Marion. Très souvent. Jef et moi, nous n'appartenons à aucun Groupe. Ni au 18, ni au 26. Notre tâche consiste à être là où notre présence s'avère nécessaire.

La femme de Karl monta dans la pirogue où l'attendait Gaël. La gorge serrée, elle adressa un geste de la main à son amie puis l'embarcation s'éloigna à grands coups d'aviron. Il y avait douze heures de route pour atteindre l'île de Corail et les payeurs profitaient d'un océan repu, apaisé, dont les spasmes flasques mollissaient sur la grève.

Un ciel bleu. Du soleil. Le calme absolu. Le silence. Les palmiers ne frémissaient même pas sous la brise figée...

La pirogue ne fut bientôt plus qu'un point imperceptible à l'horizon. Marion allait retrouver son fils et elle serait heureuse.

— Dommage ! soupira Mary. Dommage pour Karl.

Elle revint vers le village, pénétra dans l' « hôpital ». Jef examinait déjà des malades. Une infirmière se présenta :

— Je suis à votre disposition, docteur. Je m'appelle...

Elle dit un nom. Mary lui sourit et suggéra d'un air décidé :

— Recensez tous les médicaments, les instruments de chirurgie. Je veux une liste complète du matériel. Vous dresserez une autre liste : celle des besoins. Elle sera plus longue que la première et nous essaierons d'y remédier...

Jef admirait l'activité soudain débordante de sa collègue, après sa longue et éprouvante hésitation pour rompre avec l'Ordre. Un travail immense les attendait dans l'Archipel.

— Mary..., dit soudain le médecin. On peut se tutoyer ? Ça sera plus commode. Ici, ils se tutoient tous. Comme dans une grande famille.

Surprise, mais non scandalisée, la doctoresse rougit légèrement :

— D'accord. On se tutoie. Nous sommes en Zone Libre. Plus dans une Unité de Soins.

Ils rencontrèrent Jazuel qui ramenait son « générateur » à sa pirogue. Son rêve était de construire une radio émettrice pour chaque groupe. Ainsi, les piroguiers ne seraient plus les messagers, à la merci des vents, des tempêtes...

Il en parla à Jef. Celui-ci prit la chose au sérieux :

— Ce matériel, comme les médicaments, n'existe que dans les Bases. Vous prétendiez...

Il rectifia en riant :

— ... tu prétends que ces expéditions deviennent de plus en plus périlleuses.

— Oui, confirma l'ingénieur. Mais elles sont nécessaires. Nous n'avons pas le choix.

— Tu possèdes une carte des Bases de l'Ordre ?

— Évidemment, dit Jazuel. Les bases sont réparties dans les Archipels de l'Ouest. Le Groupe 18 est celui qui se trouve le plus proche. Toutes les expéditions partent de l'île de Corail. Tu es tenté par une « fauche », Jef ?

Celui-ci opina :

— Développer les télécommunications entre les Groupes. Accentuer les efforts sur le plan médical. Telles semblent les priorités.

Le Physicien serra franchement la main de son collègue. Ses yeux brillèrent d'un vif éclat :

— J'ai découvert un ami en toi. Je l'ai tout de suite compris quand j'ai ôté ton bracelet biomagnétique. J'espère que d'autres scientifiques traverseront la Filière et nous rejoindront...

Jef grimaça. Il songea au cas de Mary Lang :

— Les Passeurs exigent des prix excessifs. Or, quand leurs clients arrivent en Zone Libre, ils semblent déçus par la dégradation extrême du niveau de vie. S'ils veulent s'intégrer, ils doivent renoncer au confort, à la sécurité qu'ils avaient dans les Villes. Leur hésitation est entretenue par la propagande alléchante des Vigiles...

Il croisa les bras sur sa poitrine nue et regarda fixement un coin de ciel bleu à travers les palmes. Il ajouta :

— Les Urbos, la Filière, les Frontaliers... C'est ce que l'Ordre appelle le « Cercle ». L'attrait de la Zone Libre joue sur les esprits, au départ, et ainsi se renouvellent les cadres dirigeants. Car même leurs enfants – s'ils en ont ! – ne connaissent aucun privilège et sont rejetés dans le circuit général de la Ville. Il n'y a aucun contact direct entre les Vigiles et les habitants de la Terre. Afin d'éviter toute corruption. Les « intermédiaires », Urbos, Frontaliers, agents administratifs, ignorent aussi la présence de l'Ordre. Ils soupçonnent seulement qu'au-dessus d'eux, existe une hiérarchie mystérieuse. Ils

obéissent sans poser des questions...

— Les Vigiles sont tous des volontaires qui ont traversé la Filière. Des volontaires qui sortent eux-mêmes de leur coquille, de leur routine, et montrent ainsi certaines qualités de courage, d'abnégation, d'initiative. Au terme de la Filière, la Zone Libre est la récompense suprême, l'embrigadement. Sauf pour les Insoumis, qui refusent la propagande. Les Épreuves constituent en somme une École sélective. Sûr, il a fallu qu'un jour le « Cercle » commence. Nous ne savons pas quand. Mais c'est probablement vrai ce qu'ils disent : face aux désordres sur la planète, aux guerres, à l'anarchie, aux révolutions, au terrorisme, à la violence, qui grandissaient au fil des siècles, ils ont constitué l'Ordre, issu sans doute d'une Organisation internationale officielle, comme l'ancienne O.N.U. Ils ont uni leurs efforts pour faire de la Terre un monde pacifié, expliqua Jazuel.

Les deux hommes marchèrent vers l'Océan. Ils s'assirent sur le sable. Ils étaient amis. Ils avaient rompu le « Cercle » et découvert une autre vie.

L'ingénieur traçait des arabesques dans le sable, avec ses doigts. Des figures géométriques. Comme s'il était devant la table à dessin de son labo, dans la Ville. Il semblait posséder des détails plus approfondis sur le fonctionnement de l'Ordre. Mais il les gardait généralement pour lui ou ne les donnait qu'à des hommes en état de comprendre. Comme Jef Mara, par exemple, auquel il confia :

— La Filière et ses pièges sont une stimulation pour les labos de recherches, pour la science. J'en parle en connaissance de cause. J'ai travaillé à la mise au point du Tunnel électromagnétique. J'ai gagné la Zone Libre avant que le Tunnel ne soit achevé. Il doit être en service, maintenant.

Le médecin se remémora cet épisode qui avait surpris Jaobé lui-même et qui les avait contraints à se présenter nus devant les Frontaliers.

— Un piège fameux, ironisa-t-il. Nous l'avons inauguré, avec notre Passeur...

Jazuel hocha la tête. Il détourna les yeux vers le large, comme s'il avait honte de son comportement passé. Il n'avait peut-être encore jamais parlé à personne de cette tranche de sa vie, dans la Ville.

Sa voix exprimait le regret. Il vouïta ses épaules maigres :

— J'ai « suivi » des passeurs et leurs clients sur des écrans de contrôle. J'ai noté leurs réactions pour améliorer le « piège » par la suite. Quand on quitte la Ville pour la Zone Libre, on devient des cobayes pour les « Scientifiques », un test pour les Chercheurs. Mais naturellement, nous ignorons où débouche l'Oasis. Nous n'avons aucune idée des Îles et des Insoumis. Nous travaillions en circuit fermé. Totalement fermé.

Jef dit, sur un ton de reproche :

— Et malgré ça, malgré tes connaissances de la Filière, tu as décidé de partir vers l'inconnu ?

— Oui. C'était plus fort que moi. Un désir d'évasion. Mon boulot m'écœurait. Il devenait dégueulasse.

— Ils t'ont laissé partir ? s'étonna le docteur.

— Oui. Ils ne pouvaient faire autrement car le Règlement est le même pour tous. Le Règlement en vigueur dans toutes les Agglomérations. Celui qu'ils ont promulgué en commun. Mais ils comptaient bien me récupérer comme Vigile. J'étais même une cible de choix.

L'histoire de Jazuel était passionnante. Jef ne se lassait pas d'écouter cet homme érudit.

— Ton bracelet biomagnétique... Comment as-tu fait pour t'en débarrasser ?

L'ingénieur esquissa une grimace.

— J'ai résisté d'abord à leur propagande. J'ai compris qu'il fallait un court-circuit pour neutraliser l'électromagnétisme. Alors j'ai demandé aux Insoumis les plus intelligents qu'ils me ramènent le matériel nécessaire d'une base. J'ai ainsi fabriqué mon générateur.

— Mais avant ? Ils vivaient avec leurs bracelets ?

— Pas exactement. Certains parvenaient à les casser par des chocs répétés. Mais en général, ils s'abîmaient le poignet gauche. D'autres mettaient des boules dans leurs oreilles pour ne pas entendre la propagande.

Le médecin devinait que l'arrivée de Jazuel avait provoqué une « cassure », le début d'une époque nouvelle. Il s'en inquiéta :

— L'Ordre réagira. Il exterminera les Insoumis.

Le Physicien ne fut pas aussi pessimiste :

— Mais non ! Les Insoumis habitent les Îles et font partie du décor des Bases. Comme du folklore. Comme des indigènes. Mon arrivée a peu modifié les choses. Il faudra des siècles pour ériger ici une société scientifique. D'ici là, la « Pénitence » sera peut-être terminée.

Jef fronça les sourcils, intrigué :

— La Pénitence ?

Le savant arrêta de griffonner le sable. Son visage se figea. Il alla au terme de sa confession et libéra son cœur :

— Tout a débuté par la Pollution. Elle est fabriquée par des Usines. C'est le prix que paient les Hommes pour leurs conneries passées. La Pollution masque le reste de la planète et oblige à l'assagissement par le biais des contraintes. Le port des masques, la grisaille perpétuelle, la vie exclusivement intérieure, dans les murs de la Ville qui garantissent selon eux la sécurité, forment un

environnement apte à la passivité, au laxisme de l'individu, à sa résignation. Nous avons effectivement perdu notre agressivité. Nous avons changé de mentalité. Grâce à l'Ordre. Nous vivons ce que j'appelle l'« état de pénitence ». Mais jusqu'à quand durera-t-il ? Je n'en sais rien. Il se terminera forcément un jour. Et ce jour-là, les Usines à Pollution s'arrêteront de fonctionner. Le Soleil reviendra sur les Villes...

Il prit le docteur par le bras et le secoua, les dents soudées :

— Tu comprends, Jef ? Tu comprends pourquoi je veux aider les Insoumis ? Je n'étais pas un Vigile. Mais j'avais un poste de responsabilité. J'ai utilisé des Humains comme cobayes... Ceux-là même qui traversent la Filière. Je suis un salaud !

Il piquait sa crise. Le médecin le persuada :

— Allons, calme-toi. Les Insoumis te vénèrent parce que tu es l'« Ingénieur ». Tu ré pares tes fautes. Tu les as même déjà réparées. D'ailleurs, moi aussi, dans mon Unité Médicale, j'ai soigné des Urbos. J'aurais dû plutôt les laisser mourir, car ils étaient les Exécutants de l'Ordre. Cet Ordre contre lequel il nous faudra lutter pour accélérer le processus qui mettra fin à l'état de « pénitence »...

Il demanda brusquement :

— Pourquoi tuent-ils les Passeurs dans l'Oasis ?

L'ingénieur gloussa :

— Ils ne les tuent pas. Le Cube de lumière bleue est une sorte de « champ d'hibernation » où celui qui le traverse présente tous les symptômes de la mort. C'est encore les labos de recherche qui ont mis au point le Cube, pour récupérer les Passeurs tentés par l'aventure vers la Zone Libre. Car les Passeurs retournent dans les Villes et recherchent de nouveaux clients. Ils sont comme les Urbos, les Frontaliers : des Exécutants, apparemment plus libéraux. Mais des Exécutants qui ne doivent pas s'expatrier... Et si, à la Frontière, ils nous dépouillent complètement de nos « économies », c'est parce qu'ils savent qu'une fois hors de l'Oasis, nous ne reviendrons jamais dans la Ville. Tout au moins pas dans les mêmes conditions !

Mary Lang surgit derrière les deux hommes. Elle n'avait rien entendu de leur conversation et elle montra le soleil qui déclinait à l'horizon :

— Marion doit arriver actuellement à l'île de Corail...

Elle ajouta avec impatience :

— L'infirmière a dressé la liste, Jef.

Celui-ci se leva, épousseta le sable qui adhérait à son short bariolé, et tapota familièrement l'épaule du physicien :

— À bientôt, Jazuel. J'ai du travail...

L'ingénieur traça encore des lignes sur la grève.

Mais il ne dessinait pas n'importe quoi. Il traçait les contours

d'une Base de l'Archipel Ouest et il cherchait le meilleur moyen pour traverser la barrière électronique de sécurité.

Il calculait dans sa tête, fiévreusement. Il savait que sa route et celle de Jef divergeraient. La physique et la médecine ne se mélangeaient pas !

C'était deux choses totalement différentes...

L'Expédition rentra.

Elle était partie, comme les précédentes, de l'île de Corail. Les dix pirogues revenaient et profitaient d'une nuit splendide où la lune moirait l'Océan.

Le jour, c'était dangereux, à cause des hélicoptères de surveillance.

Dans l'île, on attendait avec anxiété, impatience. Un guetteur annonça le retour des piroguiers. Alors, toute la population du Groupe 18 convergea vers la plage. Marion et Mary Lang, ensemble, plus angoissées que les autres, parce que Jef faisait partie de l'expédition.

Or, il arriva. Vivant. Avec Jazuel. Il ne manquait personne. Ils avaient eu de la veine. Beaucoup de veine. Ils ramenaient du matériel scientifique et médical. Ils avaient pénétré le plus loin possible à l'intérieur de la base grâce à une complicité imprévue...

Jazuel blaguait avec sa verve coutumière, tandis que Jef serrait Mary dans ses bras :

— C'était drôle. Un Vigile nous attendait. Mais il n'avait pas d'arme. Il affirmait qu'il espérait ce jour depuis longtemps. Bien sûr, il avait traversé la Filière avant de rejoindre l'Ordre. Comme la plupart. Il était en « vacances » dans l'Archipel Ouest. Et savez-vous ce qu'il nous a demandé ?

L'ingénieur aimait le suspense quand il racontait ses anecdotes. Il mettait le piment qu'il fallait. Cette fois, il semblait plutôt désorienté par la tournure des événements.

— La razzia s'effectua sous l'œil impassible du Vigile. Puis quand les pirogues furent chargées à bloc...

Jef expliqua la suite à Mary :

— Le Vigile a supplié qu'on l'emmène avec nous. Il avait succombé à la propagande des « bracelets » et il le regrettait. Il avait toujours l'idée qu'à la première occasion, il s'évaderait. Et il n'est pas le seul, paraît-il, chez les Membres de l'Ordre.

Le déserteur débarquait sur la plage. C'était un homme blond, d'une cinquantaine d'années, au visage pâle. Il portait une combinaison verdâtre. Chef électronicien dans la Ville, avant sa fuite par la Filière, il observait tous ces gens à moitié nus qui grouillaient autour de lui, le touchaient, comme s'il était un être supérieur...

Jef s'approcha de Jazuel et douta :

— Si c'était un espion ?

L'ingénieur haussa les épaules :

— Ils possèdent toutes sortes de systèmes pour nous espionner.

Non. Je pense sincèrement qu'il s'agit d'un déserteur. À l'heure actuelle, on doit le rechercher dans sa Base, s'interroger sur sa disparition...

Des cris éclatèrent soudain près des pirogues. Jef et Jazuel se précipitèrent. Ils découvrirent le Vigile, raide sur le sable, les yeux ouverts et fixes. Des gosses braillaient autour de lui.

Le médecin écarta la foule. Il se pencha sur le corps :

— Il est mort, constata-t-il. Comment cela s'est passé ?

Gaël se trouvait là quand le Vigile s'était écroulé, comme foudroyé. Or, pour un docteur averti, ce n'était pas forcément une crise cardiaque. Mary Lang fut du même avis.

L'autopsie que les deux praticiens effectuèrent le lendemain matin révéla que le déserteur portait une sorte de « pastille » greffée sous sa peau, à hauteur du plexus solaire. Une pastille étrange qui, une fois ouverte, découvrit un micro-appareillage dont la fonction n'échappa pas à Jef. Il s'étonna :

— On dirait un régulateur cardiaque. Mais cet homme avait ses coronaires en bon état. Le régulateur ne s'imposait pas. À mon avis...

Jazuel, Gaël, Mary et Marion écoutaient le médecin avec attention, comme s'il venait de découvrir quelque chose de très important.

— Tous les Vigiles portent sûrement cet appareil et ils l'ignorent. On le leur greffe à l'arrivée dans une Base. Or, il peut recevoir, à distance, de fortes impulsions électriques... De telles stimulations sont capables de créer un infarctus ou un arrêt cardiaque, en endommageant le myocarde.

Mary Lang parut atterrée :

— Tu crois que l'Ordre surveille à ce point ses Membres, comme par manque de confiance ? Tu crois qu'ils condamnent à mort les déserteurs ?

— Je ne le crois pas, affirma Jef. J'en suis sûr. Les « pastilles » constituent une précaution, une menace perpétuelle, une sanction insoupçonnée. Ils doivent renforcer leur surveillance dans les Bases de relaxation et leurs Urbos ont mission d'être impitoyables avec ceux qui seraient tentés de rejoindre les Insoumis. Car cela créerait un exemple, début d'une désorganisation irréversible. Sans compter tout ce que peut révéler un déserteur sur le fonctionnement de l'Ordre. On ne choisit pas deux fois son clan...

Déçu, Gaël soupira, la tête entre ses mains, détournant ses yeux du cadavre autopsié :

— Alors, il n'en viendra plus. Ou ils ne viendront que pour mourir.

Jazuel entraîna vers la plage le membre du Groupe 26. Il tendit la main vers la bedaine liquide de l'océan saccagé par le vent. Un temps à ne pas mettre une pirogue à l'eau !

— Regarde. À l'Ouest, ils ont leurs Bases. Or, un jour ou l'autre, un second Vigile tentera l'évasion. Puis un troisième, un quatrième. Le cinquantième réussira peut-être, car il aura trouvé le moyen de neutraliser sa « pastille » coronarienne. Mais l'idée est en marche. Elle ne s'arrêtera pas. Ou alors, elle s'arrêtera quand l'Ère de la Pénitence s'achèvera. Quand les usines à Pollution ne tourneront plus. Quand le soleil et le ciel bleu reviendront sur les Villes. Quand les habitants de la Terre reprendront possession complètement de leur planète. Quand l'Ordre cessera enfin d'être l'Ordre...

Il rejoignit Jef. Car il était bien avec Jef. C'était un ami avec lequel il discutait d'égal à égal, avec qui il parlait sans restriction. Il le ramena dans le baraquement, près du corps disséqué de ce premier déserteur, et il expliqua :

— Chaque Vigile possède sûrement pour l'Ordre, au fond de lui-même, une sorte de haine, de dégoût, de rejet. Parce que l'Ordre lui a ouvert les yeux en l'incorporant. La fin de la Pénitence viendra peut-être plus tôt que prévu. Dans leur Règlement, ils ont créé la Filière pour tous. Par souci d'égalité. Il faut bien sûr payer un Passeur. Mais l'argent de la Ville n'a pas cours en Zone Libre. Et puis ils ont surtout inventé la Filière comme soupape de sûreté. Un contre-balancier à la sécurité absolue des Villes, à la disparition totale du Risque...

Ses yeux s'allumèrent dans son visage maigre. L'exaltation transforma ses traits. Il évoqua le Passé :

— Jadis, l'Homme avait l'aventure pour devenir un héros. Il descendait dans des gouffres. Il escaladait des montagnes. Il traversait des océans, des déserts. Il dressait des animaux sauvages. Il essayait des machines nouvelles dans le ciel... Bref, partout, il suscitait des occasions pour défouler son trop-plein d'énergie, d'initiative, de courage. Ils appelaient ça l'« Exploit ». Et ceux qui n'étaient pas des héros applaudissaient, passionnés par ces êtres exceptionnels, ces cascadeurs, ces casse-cou, qui ne recherchaient pas toujours la gloire et la fortune... Ils ont voulu réinventer le « risque » avec la Filière. Mais un risque « mesuré ».

Il conclut, l'œil perdu dans une rêverie profonde :

— Et puis, en acceptant de donner aux Archipels du Sud une population, ils préparent l'Avenir, après la Pénitence. Peut-être les Insoumis joueront-ils plus tard un rôle très important...

Le médecin fronça les sourcils. Il ne saisissait pas toujours les allusions de l'Ingénieur :

— Quel rôle ?

— Quand ils sortiront enfin des Villes, comme autrefois, il faudra bien qu'ils découvrent d'autres terres. Alors, il vaut mieux qu'ils découvrent des terres déjà habitées. Les Indigènes constituent le premier contact humain. Car un désert sans vie, c'est quelque chose d'horrible, de déprimant...

Jazuel saisit le bras de son ami, le secoua avec force, comme pour lui imposer son point de vue. Des gouttes de sueur perlaient à tous les pores de sa peau :

— Tu comprends, Jef, ce que je te dis ?

Le médecin ne voulut ni froisser la susceptibilité de l'Ingénieur, ni mettre en doute sa théorie.

— Oui, je comprends, acquiesça-t-il simplement.

Un vent chaud soufflait du Sud et pliait les palmiers. De gros nuages noirs gonflaient l'horizon. La tempête secouait l'océan. Et quand la pluie diluvienne tomba, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, alors Jef, Mary et Marion pensèrent aux tests qu'ils avaient subis, à la Frontière.

Ce n'était peut-être pas une coïncidence.

Mais les Éléments ne se déchaînaient pas contre les Hommes. Ils avaient toujours existé depuis la naissance de la Terre. Ils s'incorporaient aux climats. Ils formaient l'environnement. Les Villes n'étaient qu'un univers fabriqué.

Dans une case, Jef et Mary, main dans la main, regardaient tomber la pluie. Ils écoutaient le vent. Ils avaient une immense sensation de liberté.

Ils ignoraient si Jazuel disait vrai. Si un jour la Pénitence prendrait fin. Si l'Ordre ne serait plus l'Ordre. Ils ne savaient pas comment l'Humanité évoluerait au cours des prochains siècles.

Pourtant, ils étaient conscients que dans les Îles de lumière des mers du Sud, quelque chose se préparait, naissait. Quelque chose comme l'embryon d'une Vie différente...

FIN